

LIBRARY

Brigham Young University

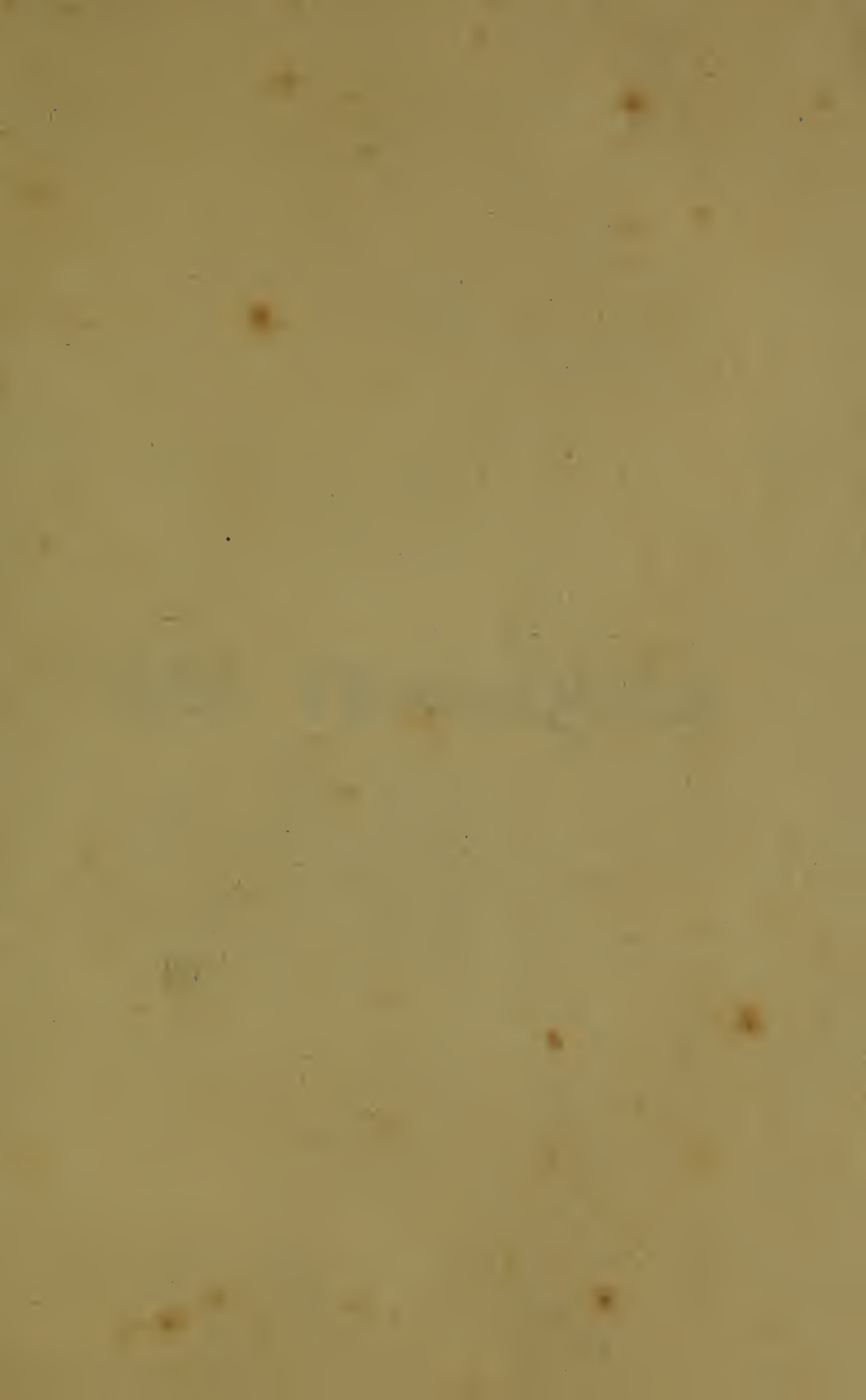
GIFT OF

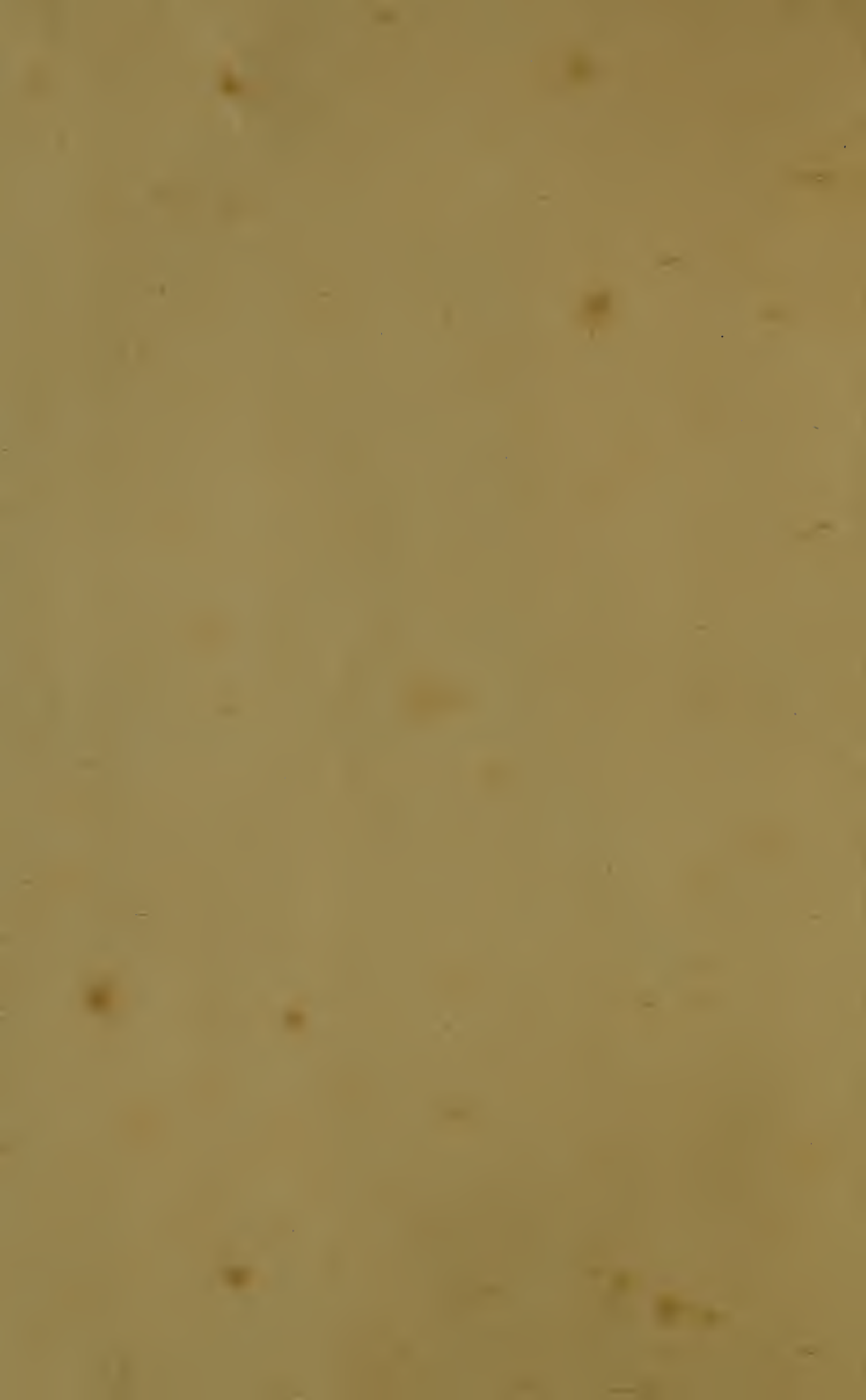
Helena Merchedou



sep







# LES TRAGIQUES





*Marion*  
AGRIPPA D'AUBIGNÉ

---

PQ  
1603  
.A7  
1890

LES

# TRAGIQUES



LA RENAISSANCE DU LIVRE

ÉD. MIGNOT, ÉDITEUR

78, Boulevard Saint-Michel. — PARIS

HAROLD B. LEE LIBRARY  
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY  
PROVO, UTAH

# AGRIPPA D'AUBIGNÉ

---

Dans notre xvi<sup>e</sup> siècle si riche en poètes et en hommes d'action, Agrippa d'Aubigné fut à la fois l'un des hommes, d'action les plus héroïques et l'un des poètes les plus remarquables. Il combattit dans les armées de la Réforme aux côtés du Béarnais, il écrivit à la suite des auteurs de la Renaissance dont il admira et honora le chef, ce Ronsard, dont il subit l'influence et qu'il appela, non pas seulement le maître, mais « le père. » A la vérité, ces deux formes de son activité apparaissent comme successives, car s'il composa ses premiers poèmes dans le temps même qu'il guerroyait ; il écrivit la plus grande partie de son œuvre après que le cours des événements l'eut condamné à l'inaction ; ce n'est d'ailleurs qu'en 1616 que parurent *Les Tragiques*, le premier de ses ouvrages qu'il fit imprimer ; si bien que M. Lanson a pu dire avec raison que « ce combattant du xvi<sup>e</sup> siècle est un écrivain du xvii<sup>e</sup>. »

Il descendait d'une vieille famille noble de l'Anjou.

Il était né le 8 février 1552, à Saint-Maury, en Saintonge, à une lieue de Pons, où son père, Jean d'Aubigné, était juge ordinaire. Ce Jean d'Aubigné embrassa la religion réformée dont il devint aussitôt l'un des défenseurs les plus ardents. Homme de grande intelligence et de grande énergie, il voulut que son fils eut un caractère énergique et un esprit fortement nourri.

Dès sa première enfance, le petit Théodore-Agrippa d'Au-

bigné reçut les leçons de maîtres éminents, et il en profita si bien qu'à l'âge de six ans il pouvait, outre le français, lire le latin, le grec et même l'hébreu.

Il avait huit ans quand furent mis à mort les conjurés d'Amboise ; son père le mena devant les gibets où se balançaient les corps de leurs malheureux correligionnaires, et lui fit prêter le serment de se dévouer à venger ces horreurs.

A dix ans il savait assez de grec pour traduire le *Criton* ; son père lui fit alors continuer ses études à Paris sous la direction du savant Beroalde ; mais bientôt la guerre civile jette le trouble partout, maître et écoliers doivent fuir ; aux environs d'Orléans, le jeune Agrippa tombe au pouvoir des catholiques ; il est menacé du bûcher, mais il a moins horreur encore du bûcher que de la messe, et il danse en attendant le supplice ; il y échappe cependant ; peu après il est atteint de la peste ainsi que plusieurs de ses compagnons dont cinq succombent, et cette fois encore, il se sauve. En 1563, son père meurt. Agrippa est désormais confié à la direction d'un tuteur qui lui fait continuer ses études, d'abord à Paris, chez son maître Beroalde, ensuite à Genève ; mais dans cette dernière ville il s'ennuie ; son impétuosité lui fait désirer de prendre part à la guerre religieuse qui continue en France ; un jour enfin il s'enfuit, il arrive à Lyon, mais il est ramené en Saintonge par un de ses parents. Son tuteur veut en vain l'y retenir ; en dépit de toutes les précautions prises contre lui, Agrippa, une nuit s'évade en chemise et court s'enrôler parmi les soldats huguenots. C'est une recrue précieuse. Il est présent à tous les combats ; il y apporte une ardeur véritablement frénétique et qui ne se lasse point. Sa « passion partisane, » pour parler comme lui-même, est faite de la rigueur de ses principes et de son attachement à sa foi. Mais bientôt il aura l'occasion de jouer un rôle plus important ; après avoir montré sa valeur dans la guerre, il montrera sa sagesse dans les conseils de la politique.

En 1573, en effet, il rencontra Henri de Navarre, et bientôt il devint son intime ami. Il le suivit à la cour, mais en 1576 il le détermina à s'en évader. Dès lors et jusqu'à l'avènement de celui qui devait, un jour, être Henri IV, leurs existences furent mêlées. Agrippa fut à la fois le lieutenant et le conseiller du Béarnais ; lieutenant d'un dévouement absolu et conseiller d'une absolue franchise, aussi habile à lever les troupes et à les mener au combat, qu'à réussir dans les plus délicates ambassades. Le cœur loyal, la conscience rigide, le bras intrépide de d'Aubigné, furent entièrement consacrés au service d'Henri de Béarn, et, par là, à la cause sacrée pour l'un et l'autre semblait-il, de la religion réformée ; Henri de Béarn, cependant, afin de ceindre son front de la couronne royale, consentit un jour à entendre la messe, cette messe à laquelle d'Aubigné, encore enfant, aurait préféré les flammes du bûcher.

Alors le partisan se retira à Maillezais, dont il avait été nommé gouverneur et où il jouissait d'un château. Il s'y installa avec sa famille, car il s'était marié en 1583 ; il avait épousé Mlle Suzanne de Lesay, dont il avait cinq enfants, deux filles et trois garçons, et qui mourut en 1595, c'est-à-dire deux ans à peu près après l'installation à Maillezais. C'est là que d'Aubigné, après une existence si remplie d'aventures et ne pouvant plus servir son parti les armes à la main, s'arma d'une plume non moins acérée que son épée et qu'il composa pour la défense de sa religion, ses deux œuvres capitales ; d'abord *les Tragiques*, dont la première rédaction est, il est vrai, de 1577, mais qu'il remania et qu'il acheva ; ensuite sous le titre *d'Histoire universelle*, une histoire du parti réformé de 1550 à 1602.

*Les Tragiques* parurent en 1616, sans nom d'auteur, et furent présentés comme « donnés au public par le larcin de Prométhée ; » la même année Agrippa publiait le premier volume de son *Histoire universelle*. Le deuxième parut en 1618

et le troisième en 1620. Ce dernier fut condamné au feu. L'auteur ne se sentit dès lors plus en sûreté sur la terre de France et se retira à Genève. Il y fut accueilli avec une joie déférente et il y reçut des honneurs particuliers. Il s'occupa de mettre en état de défense, cette ville, puis Berne, puis Bâle. Cette activité guerrière finit par le rendre suspect. Il dut se résigner à l'inaction. En 1623, il se remaria. Il épousa Mme Burlamachi, veuve d'un premier mari. Il mena désormais une existence paisible et retirée ; il revisa ou compléta ses œuvres précédentes ; il publia un recueil de ses poésies, il en écrivit de nouvelles. Il mourut le 9 mai 1630, avec une grande sérénité.

Malgré son humeur batailleuse et la rigueur de sa morale, d'Aubigné n'avait ni le cœur dur ni l'esprit chagrin. Il avait, il est vrai, la parole si franche, et la réplique parfois si tranchante qu'on a pu le prendre pour un homme rude ; en réalité, il était spirituel et même enjoué. Il savait beaucoup de choses et il avait beaucoup de goût. Sa conversation était donc à la fois très nourrie et très agréable. Il était excellent conteur et il montrait en causant les qualités d'esprit qui font l'agrément et le mérite de son roman, le *Baron de Fœneste*. Il savait aussi tourner la satire et, il faut rappeler, dans ce genre, sa *Confession du sieur de Sancy*, et quelques épigrammes qu'il rima. Mais il rima aussi des vers amoureux très tendres et très touchants qui montrent dans ce partisan fanatique un excellent poète élégiaque.

Il eut en 1572 son roman d'amour. Il avait dû quitter Paris à la suite d'une rixe et avait trouvé un asile au château de Talcy dont le seigneur était alors Jean Salviati. Il s'éprit de la fille de son hôte, la belle et hautaine Diane, nièce de cette Cassandre Salviati que Ronsard avait célébrée. A son tour il célèbre sa bien-aimée, et, dans un sonnet à son maître, dont les circonstances le font, d'une façon si particulière, l'émule, il écrit :

Ronsard, si tu as su par tout le monde épandre  
 L'amitié, la douceur, les grâces, la fierté,  
 Les faveurs, les ennuis, l'aise et la cruauté,  
 Et les chastes amours de toi et de Cassandre,

Je ne veux à l'envi pour sa nièce entreprendre  
 D'en rechanter autant comme tu as chanté,  
 Mais je veux comparer à beauté la beauté  
 Et mes feux à tes feux et ma cendre à ta cendre.

Pour Diane elle-même, il compose de nombreuses pièces dont une partie se trouve dans le recueil qu'il a si joliment appelé son *Printemps*, et dont une autre partie forme l'*Hécatombe*. Voici comment il exprime son espérance :

Nous ferons, ma Diane, un jardin fructueux ;  
 J'en serai laboureur, vous dame et gardienne,  
 Vous donnerez le champ, je fournirai de peine,  
 Afin que son honneur soit commun à nous deux.

Vous y verrez mêlés milles beautés écloses,  
 Soucis, œillets et lis, sans épines les roses,  
 Encolies et pensées, et pourrez y choisir,

Fruits sucrés de durée après les fleurs d'attente ;  
 Et nous nous partirons (1) à notre choix la rente :  
 A moi toute la peine, à vous tout le plaisir.

Toute la poésie et tout l'amour de d'Aubigné furent impuissants à vaincre l'indifférence de la jeune fille ; l'union projetée ne se fit pas ; Diane se maria bientôt, et le malheureux poète n'eut que la consolation d'exhaler en vers ses plaintes et ses regrets.

Ces poèmes parmi lesquels s'il en est de la plus durable beauté témoignent d'un talent fortinégal. — Nous aurions aimé de reproduire à la fin de ce livre quelques-uns d'entre eux. Mais nous avons dû réserver le volume tout entier à l'œuvre

(1) Pour : répartirons.

poétique la plus importante et la plus justement célèbre d'Agrippa d'Aubigné : *Les Tragiques* ; nous n'expliquerons pas ici le dessein de l'auteur. Il l'a expliqué lui-même dans un discours aux lecteurs et une préface en vers que l'on trouvera ci-après. Nous ne donnons cependant pas *Les Tragiques* dans leur texte intégral. Si l'on peut dire, de cette œuvre immortelle, avec M. Lanson, qu'elle est un « jaillissement de satire lyrique à qui rien ne peut se comparer jusqu'aux *Châtiments* » il faut convenir avec M. Faguet, non pas qu'il s'en faut de peu « que *les Tragiques* ne soient illisibles, » mais qu'on en reçoit assez souvent une impression de monotonie, et qu'à côté de passages du plus haut sentiment poétique et de l'éloquence la plus forte, on y constate un abus languissant de la rhétorique. — Nous avons donc dû opérer quelques suppressions, qui ne sont ni très nombreuses ni très importantes, et que nous avons toutes signalées soit par une note explicative, soit, quand une note n'était pas nécessaire, par une ligne pointillée.

Mais dans les parties que nous avons conservées nous n'avons pas fait la moindre modification, nous avons donc laissé quelque vifs et malsonnants qu'ils soient à nos oreilles, tous les termes, que la verve vengeresse du poète a employés ; nos aïeux du xvi<sup>e</sup> siècle appelaient les choses, quand ils le jugeaient utiles, par leurs noms les plus crus ; l'on en trouvera d'ailleurs un moins grand nombre dans d'Aubigné que dans l'énorme Rabelais.

La seule édition complète des œuvres d'Agrippa d'Aubigné est celle qu'en ont donnée MM. Réaume, de Caussade, et Legouez. (Paris, 1873-1892, 6 vol. in-8.)



## AUX LECTEURS

Voicy le larron Prométhée (1), qui, au lieu de grace, demande gré de son crime, et pense vous pouvoir justement faire present de ce qui n'est pas à luy, comme desrobé pour vous ce que son maistre vous desroboit à soy-mesme ; et, qui plus est, ce feu que j'ay volé mouroit sans air, c'estoit un flambeau sous le muy (2). Mon charitable peché l'a mis en evidence : je dy charitable à vous et à son autheur. Du milieu des extremitez de la France et mesme de plus loing, notamment d'un vieil pasteur d'Angrongne (3), plusieurs escripts secondoient les remonstrances de vive voix par lesquelles les serviteurs de Dieu luy reprochoient le talent caché, et quelqu'un en ces termes : « Nous sommes ennuyez de livres qui enseignent ; donnez nous-en pour esmouvoir, en un siecle où tout zele chrestien est pery, où la difference du vray et du mensonge est comme abolie, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le sang duquel elles sont tachées sous les presents, et leurs inhumanitez sous la liberalité. Les Adiaphoristes, les prophanes mocqueurs, les traficqueurs du droit de Dieu, font monstre de leur douce vie, de leur recompense, et par leur esclat ont esblouy les yeux de nos jeunes gens, que l'honneur ne picque plus, que le peril n'esveille point. » Mon maistre respondoit : « Que voulez-vous que j'espere parmy ces cœurs abastardis, sinon que de voir mon livre jetté aux ordures avec celuy de *l'Estat de l'Eglise*, *l'Alethee*, *le Resveille-matin*, *la Legende Sainte Catherine*, et autres de cette sorte ? Je gagneray une place au rolle des fols, et, de plus, le nom de turbulent, de republicain ; on

(1) La première édition des *Tragiques* portait comme titre : *Les Tragiques, donnez au public par le larcin de Prométhée* — *Donné à l'imprimeur le 5 Aoust.*

(2) Muid, ancienne mesure de capacité.

(3) En Piémont ; — lieu de refuge des Vaudois.

confondra ce que je dy des tyrans pour estre dit des roys, et l'amour loyal et la fidelité que j'ay monstrée par mon espée à mon grand Roy jusques à la fin ; les distinctions que j'apporte partout seront examinées par ceux que j'offence, surtout par l'inique Justice, pour me faire declarer criminel, de leze-Majesté. Attendez ma mort, qui ne peut estre loing et puis examinez mes labeurs ; chastiez-les de ce que l'amý et l'ennemy y peuvent reprendre, et en usez alors selon vos equitables jugements. » Telles excuses n'empeschoient point plusieurs doctes vieillards d'appeler nostre autheur devant Dieu et protester contre luy. Outre leurs remonstrances, je me mis à penser ainsy : Il y a trente-six ans et plus que cet œuvre est fait, assavoir aux guerres de septante et sept à Castel-Jaloux, où l'autheur commandoit quelque chevaux-legiers ; et se tenant pour mort pour les plaies receues en un combat, il traca comme pour testament cet ouvrage, lequel encores quelques années après il a peu polir et emplir. Et où sont aujourd'huy ceux à qui les actions, les factions et les choses monstrueuses de ce temps-là sont connües, sinon à fort peu, et dans peu de jours à nul ? Qui prendra après nous la peine de lire les rares histoires de nostre siècle, opprimées, esteintes et estouffées par celles des charlatans gagez ? Et qui, sans l'histoire, prendra goust aux violences de nostre autheur ? Doncques, avant le reste des memoire, du zele et des saintes passions esteintes, mon bon violent desir se changea en courage : je desrobay de derriere les coffres et dessoubs les armoires les paperasses crottées et deschirées desquelles j'ay arraché ce que vous verrez. Je failli encor à quitter mon dessein sur tant de litures et d'abbreviations et mots que l'autheur mesme ne pouvoit lire, pour la precipitation de son esprit en escrivant. Les lacunes que vous y verrez à regret me desplaurent au commencement, et puis j'aye estimé qu'elles contraindront un jour un bon pere de ne laisser pas ses enfants ainsy estroppiez. Je crois mesme que nous amenerons l'autheur à favoriser une edition seconde, où non seulement les deffauts seront remplis, mais quelques annotations esclairciront les lieux plus difficiles. Vous trouverez en ce livre un style souvent trop concis, moins poly que les œuvres du siècle, quelques rythmes à la reigle de son siecle, ce qui ne paroist pas aujourd'huy aux pieces qui

sortent de mesmes mains, et notamment en quelques unes faictes exprès à l'envi de la mignardise qui court. C'est ce que j'espère vous présenter pour la seconde partie de mon larcin. Ce qui reschauffa mon desir et m'osta la crainte de l'offence, ce fut de voir les impudents larcins des choüettes de ce temps qui glanoyent desja sur le champ fertile avant la moisson. Je vi dans les quatrains de Mathieu (1) jusques à trois vers de suite desrobez dans le *Traitté des douceurs de l'affection*, qui estoit une lettre escrite promptement à Madame, de laquelle je vous promets la responce au recueil, que j'espere faire. Ainsy l'amour de l'Eglise, qui a besoing de fomentations ; l'honneur de celuy que j'offence, auquel je veux oster la negligence de ses enfants, et à ces larrons leur proye, et puis l'obligation que je veux gagner sur les meilleurs de ce siecle, sont les trois excuses que je mets avant pour mon peché. Il vient maintenant à propos que je die quelque chose sur le travail de mon maistre et sur ce qu'il a de particulier. Je l'ay servi vingt et huict ans presque tousjours dans les armées, où il exerçoit l'office de mareschal de camp avec un soing et labour indicible, comme estimant la principale partie du capitaine d'estre present à tout. Les plus gentilles de ses pièces sortoient de sa main ou à cheval, ou dans les trenchées, se delectant non seulement de la diversion, mais encor de repaistre son esprit de viandes hors de temps et de saison. Nous luy reprochions familierement cet empereur qui ne vouloit le poisson de mer que porté de cent lieues. Ce qui nous fachoit le plus, c'estoit la difficulté de luy faire relire. Quelqu'un dira : « Il y paroist en plusieurs endroits » ; mais il me semble que ce qui a esté moins parfait, par sa negligence, vaut bien encor la diligence de plusieurs. J'en dirois davantage si l'excessive loüange de mon Maistre n'estoit en quelque façon la mienne. J'ay pris quelques hardiesses envers luy, comme sur quelques mots qui sentent le vulgaire. Avant nous respondre, il fournissoit toujours le vers selon nostre desir : mais il disoit que le bon-homme Ronsard, lequel il estimoit par dessus son siècle en sa profession, disoit quelquefois à luy et à d'autres : « Mes enfants,

(1) Les quatrains de Pierre Mathieu, principal de collège, avocat et historiographe d'Henri IV, édités sous le titre : *Tablettes de la vie et de la mort*. C'est en effet la pensée et les images de la mort qui en sont le thème essentiel.

deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre françois, comme *dougé, tenue, empour, dorne, bauger, bouge*, et autres de telle sorte. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et deffendiez hardiment contre des maraux qui ne tiennent pas elegant ce qui n'est point escorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder, contemner, blasonner* que *loüer, mespriser, blasmer*, Tout cela c'est pour l'escolier de Limosin. » Voylà les propres termes de Ronsard. Après que nous luy remonstrions quelques rythmes qui nous sembloient maigres, il nous disoit que Ronsard, Beze, du Beslay et Jodelle, ne les avoient pas voulus plus fecondes ; qu'estoit pas raisonnable que les rythmeurs imposassent des loix sur les poëmes. Sur quelques autres difficultez, comme sur les preterits feminins après les accusatifs et telles observations, il donnoit cela à la licence et quant à la richesse de la langue. Toutefois, toutes ses œuvres de ce temps ont pris les loix du temps. Et, pour les rythmes des simples aux composez ou des composez aux autres, il n'y en a que trois ou quatre en tout l'œuvre. Il approuve cette rigueur et l'a suyvie autant qu'elle a esté établie, sans toutesfois vouloir souffrir que les premiers poëtes de la France se soient mesestimez. Voilà pour les estoffes de parties. Voicy pour la matière generale, et puis je dirai un mot de la disposition.

La matiere de l'œuvre a pour sept livres sept tiltres separez, qui toutefois ont quelque convenance, comme des effects aux causes. Le premier livre s'appelle *Miseres*, qui est un tableau piteux du royaume en general, d'un style bas et tragicque, n'excedant que fort peu les loix de la narration. Les *Princes* viennent après d'un style moyen, mais satyrique en quelque façon. En cettuy-là il a esgalé la liberté de ses escripts à celle des vies de son temps, denotant le subject de ce second pour instrument du premier. Et puis il y a faict contribuer aux causes des miserres l'injustice, sous le tiltre de la *Chambre dorée* ; mais ce troisieme de mesme style que le second. Le quart, qu'il appelle les *Feux*, est tout entier au sentiment de la religion de l'Autheur et d'un style tragicque moyen. Le cinquiesme sous le nom des *Fers*, d'un style tragicque eslevé,

plus poétique et plus hardy que les autres, sur lequel je veux conter une notable dispute entre les doctes amis de l'auteur. Rapin, un des plus excellents esprits de son siècle, blasma l'invention des tableaux celestes, disant que nul n'avoit jamais entrepris de peindre les affaires de la terre au ciel, bien les celestes en terre. L'auteur se deffendoit par les inventions d'Homere, de Virgile, et de nouveau du Tasse, qui ont feinct les conseils tenus au ciel, les brigues et partialitez des celestes sur les affaires des Grecs, des romains, et, depuis, des chrestiens. Ce debat les poussa à en croire de tres-doctes personnages, lesquels, ayant demandé de voir la tissure de l'œuvre pour en juger, approuverent l'invention ; si bien que je garde curieusement des lettres sur ce subject desrobées à mon maistre incurieux, surtout celle de monsieur de Sainte-Marthe, qui, aiant esté un des arbitres, dit ainsi : « Vous vous esgayez dans le ciel pour les affaires du ciel mesme : j'y ay pris tel goust que je crains vostre modestie. Au lieu donc de vous descourager, si vous aviez quelque chose plus haut que le ciel, vous y debvriez loger ce qui est tout celeste. » Le livre qui suit le cinquieme s'appelle *Vengeances* : theologien et historial. Luy et le dernier, qui est le *Jugement*, d'un style eslevé tragicque, pourrons estre blasmez pour la passion partizane ; mais ce genre d'escrire a pour but d'esmouvoir, et l'Auteur le tient quitte s'il peut cela sur les esprits des-ja passionnez, ou pour le moins æquanimés.

Il y a peu d'artifice en la disposition : il y paroist seulement quelques episodies comme predictions de choses avenues avant l'œuvre clos, que l'auteur appelloit en riant ses *apopheties*. Bien veux-je constamment asseurer le lecteur qu'il y en a qui meritent un nom plus haut, comme escrites avant les choses advenues. Je maintien de ce rang ce qui est à la præface :

Je voi venir avec horreur  
Le Jour qu'au grand temple d'erreur...

et ce qui suit de la stance.

Aux *Princes*, où tout ce qui est dit du fauconnier qui tue son oyseau par une corneille est sur la mort du Roy Henry troisieme, et puis aux endroicts qui denotent la mort

d'Henry quatriesme, que je monstrerois estre dit par prediction si les preuves ne designoient trop mon auteur, vous remarquerez aussy bien en la disposition la liberté des entrées avec exorde, ou celles qu'on appelle abruptes. Quant aux tiltres des livres, je fus cause de faire oster des noms estrangers, comme au troisiemesme *Ubris* au, dernier *Dan*, aymant mieux que tout parlast François.

Or voylà l'estat de mon larcin, que le pere plein de vie ne pourra souffrir deschiré et mal en point et le pied usé, comme sont les chevaux d'Espagne qu'on desrobe par les montagnes; il sera contrainct de remplir les lacunes, et, si je ay ma paix avec luy, je vous promets les Commentaires de tous les poincts difficiles (1) qui vous renvoyroient à une pénible recherche de l'histoire ou à l'Onomastic. J'ay encor par devers moy deux livres d'Epigrammes François, deux de latins, que je vous promets à la première commodité; et puis des *Polemicques* en diverses langues, œuvres de sa jeunesse; quelques romans; cinq livres de lettres missives, le premier de familiares pleines de railleries non communes, le second de poincts de doctrines desmeslez entre ses amis, le troisieme de poincts theologaux, le quatriemesme d'affaires de la guerre, le cinquiesme d'affaires d'Estat. Mais tout cela attendra l'édition de l'*Histoire*, en laquelle c'est chose merveilleuse qu'un esprit igné et violent de son naturel ne se soit montré en aucun point partisan, ait escript sans louanges et blasmes, fidelle tesmoing et jamais juge, se contentant de satisfaire à la question du fait sans toucher à celle du droict

La liberté de ses autres escrits a fait dire à ses ennemis qu'il affectoit plus le gouvernement aristocraticque que monarchicque, de quoy il fut accusé envers le Roy Henry quatriesme, estant lors Roy de Navarre. Ce Prince, qui avoit des-ja leu tous les *Tragicques* plusieurs fois, les voulut faire lire encores pour justifier ces accusations, et, n'y aiant rien trouvé que supportable, pourtant, pour en estre plus satisfait, appella un jour nostre Auteur en presence des sieurs du Fay et du Pin, lesquels discouroient avec luy sur les diversitez des estats. Nostre auteur, interrogé prompte-

(1) Promesse qui, malheureusement, n'a été que partiellement tenue.

ment quelle estoit de toutes administrations la meilleure, respondit que c'estoit la monarchique, selon son institution entre les François, et qu'après celle des François il estimoit le mieux celle de Pologne. Pressé davantage sur celle des François, il répliqua : « Je me tiens du tout à ce qu'en dit du Haillan, et tiens pour injuste ce qui en a esté changé, quand ce ne seroit que la submission aux Papes. Philippes le Bel estoit souverain et brave, mais il est difficile que qui subit le joug d'autruy puisse donner à ses subjects un joug supportable. » J'ay voulu alleguer ces choses pour justifier es escripts, esquels vous verrez plusieurs choses contre la tyrannie, nulle contre la Royauté et de fait ses labeurs, ses perils et ses playes, ont justifié son amour envers son Roy. Pour vous en montrer son opinion plus au net, j'ay adjousté cy trois stances qui luy serviront de confession en ce qui est de la Royauté; elles sont en une piece qui paroistra, Dieu aydant, parmi les Meslanges, à la première occasion. Vers la fin, après la stance qui commence :

Roy, qui te sieds enfans sur la peau de ton père,

suivent :

Le regne est beau mirouer du regime du monde,  
 Puis l'aristocratie en honneur la seconde,  
 Suit l'estat populaire, inferieur des trois  
 Tout peut se maintenir en regnant par soy-mesme;  
 Mais j'appelle les Rois ployez sous un supreme  
 Tyrans tyrannisez, et non pas de vrais Roys !

Le Monarque du ciel en soy prend sa justice.  
 Le prince de l'Enfer exerce le supplice,  
 Et ne peut ses rigueurs esteindre ou eschauffer.  
 Le Roy regnant par soy, aussi humble que brave,  
 Est l'image de Dieu ; mais du tyran esclave  
 Le dur gouvernement, image de l'Enfer.

Celuy n'est souverain qui reconnoist un maistre ;  
 Plus infame valet qui est valet d'un prestre.  
 Servir Dieu, c'est regner ; ce regne est pur et doux,  
 Rois de Septentrion, heureux princes et sages,  
 Vous estes souverains, qui ne devez hommages,  
 Et qui ne voiez rien entre le ciel et vous.

Voilà, le plus au vif que j'ay peu, le crayon de mon maistre. Quant à son nom, on n'exprime point les noms dans les tableaux ; il est temps que vous l'oyez par sa bouche, de laquelle vous n'aurez point de lottanges serviles, mais bien des libres et franches veritez.



## PRÉFACE

---

### L'AUTHEUR A SON LIVRE

Va, Livre, tu n'es que trop beau  
Pour estre né dans le tombeau  
Duquel mon exil te delivre ;  
Seul pour nous deux je veux perir :  
Commence, mon enfant à vivre,  
Quand ton pere s'en va mourir.

Encores vivray-je par toy,  
Mon filz, comme tu vis par moy ;  
Puis il faut, comme la nourrice  
Et fille du Romain grison,  
Que tu allaicte et tu cherisse  
Ton pere en exil, en prison.

Pour hardy, ne te cache point ;  
Entre chez les Rois mal en point  
Que la pauvreté de ta robbe  
Ne te fasse honte ni peur,  
Ne te diminue ou desrobe  
La suffisance ni le cœur.

Porte comme au Senat romain  
L'advis et l'habit du vilain  
Qui vint du Danube sauvage,  
Et monstra, hideux, effronté,  
De la façon, non du langage,  
La mal-plaisante verité.

Si on te demande pourquoy  
Ton front ne se vante de moy,  
Dis-leur que tu es un posthume  
Desguisé, craintif et discret,  
Que la Vérité a coustume

D'accoucher en un lieu secret,  
 Ta trenche n'a or ne couleur ;  
 Ta couverture sans valeur  
 Permet, s'il y a quelque joye,  
 Aux bons la trouver au dedans ;  
 Aux autres facheux je t'envoye  
 Pour leur faire grincer les dents.

Aux uns tu donneras de quoy  
 Gemir et chanter avec toy,  
 Et les autres en ta lecture,  
 Fronçants le sourcil de travers,  
 Trouveront bien la couverture  
 Plus agreable que tes vers.

Pauvre enfant, comment parois-tu  
 Paré de la seule vertu ?

Car, pour une ame favorable,  
 Cent te condamneront au feu ;  
 Mais c'est ton but invariable  
 De plaire aux bons et plaire à peu.

Ceux que la peur a revoltez  
 Diffameront tes veritez,  
 Comme faict l'ignorante lie :  
 Heureux livre qui en deux rangs  
 Distingue la troupe ennemie  
 En lasches et en ignorants.

Bien que de moy des-ja soit né (1)  
 Un pire et plus heureux aisé,  
 Plus beau et moins plein de sagesse,  
 Il chasse les cerfs et les ours,  
 Tu desniaises son aisnesse  
 Et son partage est en amou

Mais le second, pour plaire mieux  
 Aux vitieux, fut vitieux :  
 Mon esprit par luy fit espreuve  
 Qu'il estoit de feu transporté ;  
 Mais ce feu plus propre se treuve  
 A brusler qu'à donner clarté.

J'eus cent fois envie et remord

---

(1) Allusions à ses œuvres antérieures, qu'il réunit sous le titre de : *Printemps*.

De mettre mon ouvrage à mort.  
 Je voulois tuer ma folie :  
 Cet enfant bouffon m'appaisoit.  
 En fin, pour la fin de sa vie  
 Il me desplent, car il plaisoit.

Suis-je fascheux de me joüer  
 A mes enfans, de les loüer ?  
 Amis, pardonnez-moi ce vice :  
 S'ils sont camus et contrefaits,  
 Ni la mere ni la nourrice  
 Ne trouvent point leurs enfans laids.

Je pense avoir esté sur eux  
 Et pere et juge rigoureux :  
 L'un à regret a eu la vie,  
 A mon gré chaste et assez beau ;  
 L'autre ensevelit ma folie  
 Dedans un oublieux tombeau.

Si, en mon volontaire exil,  
 Un juste et severe sourcil  
 Me reprend de laisser en France  
 Les traces de mon perdu temps,  
 Ce sont les fleurs et l'espérance,  
 Et cecy les fruicts de mes ans.

Aujourd'huy abordé au port  
 D'une douce et civile mort,  
 Comme en une terre feconde,  
 D'autre humeur je fay d'autres vers,  
 Marri d'avoir laissé au monde  
 Ce qui plaist au monde pervers,

Alors je n'adorois sinon  
 L'image vaine du renom,  
 Renon de douteuse esperance :  
 Icy sans espoir, sans esmoi,  
 Je ne veux autre recompense  
 Que dormir satisfait de moi.

Car la gloire nous n'estallons  
 Sur l'eschaffaut en ces vallons ;  
 En ma libre-franche retraite,  
 Les triomphes des orgueilleux  
 N'entrent pas dedans ma logette,

Ni les desespoirs sourcilleux.

Mais, là où les triomphes vains  
Peuvent dresser leurs chefs hautains,  
Là où se tient debout le vice,  
Là est le logis de la peur ;  
Ce lieu est lieu de precipice,  
Faict dangereux par sa hauteur.

Vallons d'Angrongne bien heureux,  
Vous bien-heureux les mal-heureux,  
Separants des fanges du monde  
Vostre chrestienne liberté,  
Vous deffendez à coups de fonde  
Les logis de la Verité.

Dedans la grotte d'un rocher  
La pauvrete a voulu chercher  
Sa maison, moins belle et plus seure ;  
Ses pertuis sont arcs triomphants,  
Où la fille du ciel assure  
Un azile pour ses enfants.

Car je la trouve dans le creux  
Du logis de soy tenebreux,  
Logis esleu pour ma demeure,  
Où la verite sert de jour,  
Où mon ame veut que je meure,  
Furieuse de saint amour.

Je cherchois de mes tristes yeux  
La vérité aux aspres lieux,  
Quand de cette obscure tasniere  
Je vis resplendir la clarté  
Sans qu'il y eust autre lumiere  
Sa lumiere estoit sa beauté.

J'attache le cours de mes ans  
Pour vivre à jamais au dedans :  
Mes yeux, de la première veüe,  
Bien que transis et explorez,  
L'eurent à l'instant recognuë  
A ses habits tout dechirez.

« C'est toy, di-je, que sceus ravir  
Mon ferme cœur à te servir

(1) Fronde.

De luy, tant qu'il sera vivant.  
 Peut-on mieux conserver sa vie  
 Que de la perdre en te servant ?

« De celuy qui aura porté  
 La rigoureuse verité  
 Le salaire est la mort certaine :  
 C'est un loyer bien à propos :  
 Le repos est fin de la peine,  
 Et la mort est le vray repos. »

Je commençois à arracher  
 Des cailloux polis d'un rocher,  
 Et elle tordoit une fonde ;  
 Puis nous jettions par l'univers,  
 En forme d'une pierre ronde,  
 Ses belles plaintes et mes vers.

Quelquefois, en me proumenant,  
 La verité m'alloit menant  
 Aux lieux où celle qui enfante,  
 De peur de se perdre, se perd,  
 Et où l'Eglise qu'on tourmente  
 S'enferma d'eau dans le desert.

O desert promesse des cieux,  
 Infertile, mais bien-heureux !  
 Tu as une seule abondance,  
 Tu produis les celestes dons,  
 Et la fertilité de France  
 Ne gist qu'en espineux chardons.

Tu es circuï, non surpris,  
 Et menacé sans estre pris.  
 Le dragon ne peut, et s'essaie :  
 Il ne peut nuire que des yeux,  
 Assez de cris et nulle plaie  
 Ne force le destin des cieux.

Quel chasteau peut si bien loger ?  
 Quel roy si heureux qu'un berger ?  
 Quel sceptre vaut une houlette ?  
 Tyrans, vous craignez mes propos :  
 J'auray la paix en ma logette,  
 Vos palais seront sans repos.  
 A jamais tu seras servie

Je sens ravir dedans les cieux  
 Mon ame aussy bien que mes yeux  
 Quand en ces montagnes j'advise  
 Ces grands coups de la verité  
 Et les beaux combats de l'Eglise  
 Signalez à la pauvreté.

Je voy les places et les champs,  
 Là où l'effroy des braves camps,  
 Qui de tant de rudes batailles  
 Rapportoient les fers triomphants,  
 Purent (1) les chiens de leurs entrailles  
 Deffaicts de la main des enfants.

Ceux qui par tant et tant de fois  
 Avoient veu le dos des François  
 Eurent bras et cœur inutile ;  
 Comme cerfs paoureux et legers,  
 Ils se virent chassez trois mille  
 Des fondes de trente bergers.

Là l'enfant attend le soldat,  
 Le pere contre un chef combat,  
 Encontre le tambour qui gronde  
 Le psalme esleve son doux ton,  
 Contre l'acquebouze la fonde,  
 Contre la picque le baston.

Là l'enseigne voloit en vain,  
 En vain, la trompette et l'airain,  
 Le phifre espouvante au contraire  
 Ceux-là qu'il devoit eschauffer :  
 Ils sentoient que Dieu sçavoit faire  
 La toile aussi dure que fer.

L'ordre tesmoing de leur honneur  
 Aux chefs ne rechauffa le cœur ;  
 Rien ne servit l'experience  
 Des braves lieutenants de Roy :  
 Ils eurent peur sans connoissance  
 Comment ils fuyoient et pourquoy.

Aux cœurs de soy victorieux  
 La Victoire fille des cieux

---

(1) « Purent les chiens,... pour repurent (de *paître*). » (Note de M. Ch. Read.)

Et la Gloire aux ailes dorées  
 Presentent chacune un chapeau ;  
 Les insolences esgarées  
 S'esgarent loing de ce troupeau,  
 Dieu fit là merveille, ce lieu  
 Est le sanctuaire de Dieu ;  
 Là Satan n'a l'yvroie mise  
 Ni la semence de sa main ;  
 Là les agnelets de l'Eglise  
 Sautent au nez du loup romain.

N'est-ce pour ouvrir noz esprits ?  
 N'avons-nous pas encore appris  
 Par David que les grands du monde  
 Sont impuissants encontre nous,  
 Et que Dieu ne veut qu'une fonde  
 Pour instrument de son courroux ?

Il se veut rendre assubjectis,  
 Par les moiens les plus petits,  
 Les fronts plus hautains de la terre ;  
 Et, pour terrasser à l'envers  
 Les Pharaons, il leur faict guerre  
 Avec les mouches et les vers.

Les Cireniens enragez,  
 Un jour en bataille rangez,  
 Despitoient le ciel et le foudre  
 Voulants arracher le soleil ;  
 Et Dieu prit à leurs piedz la poudre  
 Pour ses armes et leur cercueil.

Quand Dieu veut nous rendre vaincœurs,  
 Il ne choisit rien que les cœurs,  
 Car toutes mains luy sont pareilles,  
 Et mesmes entre les payens,  
 Pour y desployer ses merveilles,  
 Il s'est joué de ses moyens.

L'exemple de Scevole est beau,  
 Qui, ayant failly du couteau,  
 Chassa d'une brave parolle  
 L'ennemy du peuple Romain,  
 Et le feu qu'endura Scevole  
 Fit plus que le coup de sa main.

Contre les tyrans violents  
Dieu choisit les cœurs plus bruslants ;  
Et quand l'Eglise se renforce  
D'autres que de ses citoyens,  
Alors Dieu affoiblit sa force,  
La maudit et tous ses moyens.

Car, quand l'Éternel fit le choix  
Des deux des premiers de ses Roys,  
Rien pour les morgues tromperesses  
Ne se fit, ni pour les habits :  
L'un fut pris entre les asnesses,  
Et l'autre entre les brebis.

O mauvais secours aux dangers  
Qu'un chef tiré des estrangers !  
Heureuse françoise province  
Quand Dieu propice t'accorda  
Un prince, et te choisit un prince  
Des pavillons de son Juda.

Mal-heur advint sur nos François  
Quand nous bastimes sur François  
Et ses mal-contentes armées  
Les forces d'un Prince plus fort :  
Hélas ! elles sont consumées,  
Et nous sur le seuil de la mort.

Autant de tisons de courroux  
De Dieu courroucé contre nous  
Furent ces troupes blasphémantes :  
Nous avons appris cette fois  
Que ce sont choses différentes  
Que l'Estat de Dieu et des Roys.

Satan, ennemi caut et fin,  
Tu voyois trop proche ta fin ;  
Mais tu vis d'un œil pasle blesme  
Nos cœurs ambitieux jaloux,  
Et des-lors tu nous fis nous mesmes  
Combattre pour et contre nous.

Les Samsons, Gedeons, et ceux  
Qui n'espargnerent paresseux  
Le corps, le hasard et la peine,  
Pour, dans les feux d'un chaud esté.



Boire la glace à la fontaine,  
Remenerent la Verité.

Rend-toy, d'un soin continuel,  
Prince, Gedeon d'Israël ;  
Boy le premier dedans l'eau vive,  
En cette eau trempe aussy ton cœur :  
Il y a de la peine oisive  
Et du desir qui est labour.

Bien que tu as autour de toy  
Des cœurs et des yeux pleins de foy,  
J'ai peur qu'une Dalide (1) fine  
Coupe ta force et tes cheveux,  
Te livre à la gent Philistine  
Qui te prive de tes bons yeux

Je voi venir avec horreur (2)  
Le jour qu'au grand temple d'erreur  
Tu feras rire l'assistance ;  
Puis, donnant le dernier effort  
Aux deux colomnes de la France,  
Tu te baigneras en la mort.

Quand ta bouche renoncera  
Ton Dieu, ton Dieu la percera,  
Punissant le membre coupable ;  
Quand ton cœur, desloyal moqueur,  
Comme elle sera punissable,  
Alors Dieu percera ton cœur.

L'amour premier t'aveuglera  
Et puis le meurtrier frappera.  
Desja ta veuë enveloppée  
N'attend que le coup du couteau,  
Ainsy que la mortelle espée  
Suit de près le triste bandeau.

Dans ces cabinets lambrissez,  
D'idoles de cour tapissez,  
N'est pas la vérité connue :  
La voix du Seigneur des Seigneurs  
S'escrit sur la roche cornüe,  
Qui est plus tendre que nos cœurs.

(1) Dalila.

(2) Voir dans son discours *aux lecteurs* ce que d'Aubigné dit de cette stance

Ces monts ferrez, ces aspres lieux,  
Ne sont pas si doux à nos yeux,  
Mais l'ame y trouve ses delices ;  
Et, là où l'œil est contenté  
Des braves et somptueux vices,  
L'œil de l'ame y est tourmenté.

Echos, faictes doubler ma voix,  
Et m'entendez à cette fois ;  
Mi-celestes roches cornües,  
Poussez mes plaintes dedans l'air,  
Les faisant du recoup des nues  
En France une autre fois parler.

Amis, en voyant quelquefois  
Mon ame sortir de ses loix,  
Si pour bravement entreprendre  
Vous reprenez ma sainte erreur,  
Pensez que l'on ne peut reprendre  
Toutes ces fureurs sans fureur.

Si mon esprit audacieux  
Veut peindre le secret des cieux,  
J'attaque les dieux de la terre :  
Il faut bien qu'il me soit permis  
De fouiller, pour leur faire guerre,  
L'arcenal de leurs ennemis.

Je n'excuse pas mes escrits  
Pour ceux-là qui y sont repris :  
Mon plaisir est de leur desplaire.  
Amis, je trouve en la raison  
Pour vous et pour eux fruict contraire,  
La medecine et le poison.

Vous loüerez Dieu, ils trembleront ;  
Vous chanterez, ils pleureront :  
Argument de rire et de craindre  
Se trouve en mes vers, en mes pleurs,  
Pour redoubler et pour estreindre  
Et vos plaisirs et leurs fureurs.

Je plains ce qui m'est ennemy,  
Les monstrant j'ay pour eux gemy :  
Car qui veut garder la justice,  
Il faut haïr distinctement

Non la personne, mais le vice,  
Servir, non chercher l'argument.

Je sçay que les enfants biens nez  
Ne chantent, mais sont estonnez,  
Et ferment les yeux debonnaires  
(Comme deux des fils de Noé),  
Voyants la honte de leurs peres  
Que le vin fumeux a noyé.

Ainsy un temps de ces felons  
(Les yeux bouchez à reculons)  
Nous cachions l'orde vilenie ;  
Mais nous les trouvons ennemis ;  
Et nos peres de la patrie.  
Qui ne pechent plus endormis.

Rend donc, ô Dieu, si tu connois  
Mon cœur meschant, ma voix sans voix.  
O Dieu ! tu l'esleve au contraire  
C'est trop retenu mon debvoir ;  
Ce qu'ils n'ont pas horreur de faire,  
J'ay horreur de leur faire voir.

Sors, mon œuvre, d'entre mes bras ;  
Mon cœur se plaint, l'esprit est las  
De chercher au droict une excuse :  
Je vay le jour me refusant  
Lorsque le jour je te refuse,  
Et je m'accuse en t'excusant.

Tu es né legitimement,  
Dieu mesme a donné l'argument ;  
Je ne te donne qu'à l'Eglise :  
Tu as pour support l'equité,  
La verité pour entreprise,  
Pour loyer l'immortalité.



## LIVRE PREMIER

### MISÈRES

Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome,  
Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme  
Hannibal, qui, par feu d'aigre humeur arrosez,  
Se fendit un passage aux Alpes embrarez.  
Mon courage de feu, mon humeur aigre et forte,  
Au travers des sept monts fait breche au lieu de porte,  
Je brise les rochers et le respect d'erreur  
Qui fit douter Cæsar d'une vaine terreur.  
Il vit Rome tremblante, affreuse, eschevelée,  
Qui en pleurs, en sanglots, mi-morte, désolée,  
Tordant ses doigts, fermoit, deffendoit de ses mains  
A Cæsar le chemin aux lieux de ses germains.  
Mais dessous les autels des idoles j'advise  
Le visage meurtry de la captive Église,  
Qui à sa délivrance (aux dépens des hazards)  
M'appelle, m'animant de ses trenchants regards.  
Mes desirs sont des-ja volez outre la rive  
Du Rubicon troublé ; que mon reste les suive

(1) Ce premier livre est selon l'expression d'Agrippa d'Aubigné « un tableau piteux du royaume en général. » Il ne s'agit plus pour lui de décrire « les feux d'une amour inconnue, » mais les malheurs qui ensanglantent la terre de France, pauvre mère sur le sein de laquelle se battent ses enfants devenus ennemis. Le poète invective les financiers et les justiciers qui sont des oppresseurs, les rois qui sont à présent des tyrans sanguinaires, et auxquels il oppose les rois anciens « vrais pères et nourrissons de la France. » Cette France, jadis prospère, a, en raison de cette prospérité même, oublié son Dieu, et Dieu la châtie. D'Aubigné dépeint avec la plus cruelle insistance les horreurs de la guerre civile qui la déchirent ; elle est surtout la victime de deux pestes que l'Enfer a lâchées contre elle : Jésabel (Catherine de Médicis) et Achitopel (le cardinal de Lorraine) ; puis ce fut la frénésie meurtrière des duels, mais la cause première de nos maux c'est le pape, la « beste de Romme, » qui prétend dominer les peuples et les rois. Et le poète termine ce premier livre par une humble prière à Dieu et un appel à sa vengeance.



## LIVRE PREMIER

### MISÈRES

Puisqu'il faut s'attaquer aux légions de Rome,  
Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme  
Hannibal, qui, par feu d'aigre humeur arrosez,  
Se fendit un passage aux Alpes embrarez.  
Mon courage de feu, mon humeur aigre et forte,  
Au travers des sept monts fait breche au lieu de porte,  
Je brise les rochers et le respect d'erreur  
Qui fit douter Cæsar d'une vaine terreur.  
Il vit Rome tremblante, affreuse, eschevelée,  
Qui en pleurs, en sanglots, mi-morte, désolée,  
Tordant ses doigts, fermoit, deffendoit de ses mains  
A Cæsar le chemin aux lieux de ses germains.  
Mais dessous les autels des idoles j'advise  
Le visage meurtry de la captive Église,  
Qui à sa délivrance (aux dépens des hazards)  
M'appelle, m'animant de ses trenchants regards.  
Mes desirs sont des-ja volez outre la rive  
Du Rubicon troublé ; que mon reste les suive

(1) Ce premier livre est selon l'expression d'Agrippa d'Aubigné « un tableau piteux du royaume en général. » Il ne s'agit plus pour lui de décrire « les feux d'une amour inconnue, » mais les malheurs qui ensanglantent la terre de France, pauvre mère sur le sein de laquelle se battent ses enfants devenus ennemis. Le poète invective les financiers et les justiciers qui sont des oppresseurs, les rois qui sont à présent des tyrans sanguinaires, et auxquels il oppose les rois anciens « vrais pères et nourrissons de la France. » Cette France, jadis prospère, a, en raison de cette prospérité même, oublié son Dieu, et Dieu la châtie. D'Aubigné dépeint avec la plus cruelle insistance les horreurs de la guerre civile qui la déchirent ; elle est surtout la victime de deux pestes que l'Enfer a lâchées contre elle : Jésabel (Catherine de Médicis) et Achitopel (le cardinal de Lorraine) ; puis ce fut la frénésie meurtrière des duels, mais la cause première de nos maux c'est le pape, la « beste de Romme, » qui prétend dominer les peuples et les rois. Et le poète termine ce premier livre par une humble prière à Dieu et un appel à sa vengeance.

Par un chemin tout neuf, car je ne trouve pas  
 Qu'autre homme l'ait jamais escorché de ses pas.  
 Pour Mercurus croisez, au lieu de Pyramides,  
 J'ay de jour le pilier, de nuict les feux pour guides.  
 Astres, secourez-moy ; ces chemins enlacez  
 Sont par l'antiquité des siècles effacez,  
 Si bien que l'herbe verte en ses sentiers accrüe  
 Est faicte une prairie espaisse, haute et drüe.  
 Là où estoient les feux des Prophetes plus vieux,  
 Je tends comme je puis le cordeau de mes yeux,  
 Puis je cours au matin, de ma jambe arrosée  
 J'esparpille à costé la première rosée.  
 Ne laissant après moy trace à mes successeurs  
 Que les reins tous ployez des inutiles fleurs,  
 Fleurs qui tombent si tost qu'un vray soleil les touche,  
 Ou que Dieu fenera (1) par le vent de sa bouche.  
 Tout-puissant, tout-voyant, qui du haut des hauts cieux  
 Fends les cœurs plus serrez par l'esclair de tes yeux,  
 Qui fis tout, et conneus tout ce que tu fis estre :  
 Tout parfaict en ouvrant, tout parfait en connoistre,  
 De qui l'œil tout courant, et tout voyant aussy,  
 De qui le soing sans soing prend de tout le soucy.  
 De qui la main forma exemplaires et causes,  
 Qui preveus les effects dès le naistre des choses ;  
 Dieu, qui d'un style vif, comme il te plaist, écris  
 Le secret plus obscur en l'obscur des esprits,  
 Puis que de ton amour mon ame est eschauffée,  
 Jalouze de ton nom, ma poictrine embrazée  
 De ton feu pur, repurge aussy de mêmes feux  
 Le vice naturel de mon cœur vitieux ;  
 De ce zele tres-sainct rebrusle-moy encore,  
 Si que (tout consommé au feu qui me devore,  
 N'estant serf de ton ire en ire transporté  
 Sans passion) je sois propre à ta verité.  
 Ailleurs qu'à te loïer ne soit abandonnée  
 La plume que je tiens, puis que tu l'as donnée.  
 Je n'escry plus les feux d'un amour inconneu ; (2)

(1) Fanera.

(2) Allusion à son amour d'autrefois pour Diane Salvianti, qu'il avait chantée dans son recueil du *Printemps* et qui était nièce de Cassandre Salvianti, célébrée par Ronsard. (V. notre notice).



Mais par l'affliction plus sage devenu,  
 J'entreprends bien plus haut, car j'apprens à ma plume  
 Un autre feu, auquel la France se consume,  
 Ces ruisselets d'argent que les Grecs nous feignoient,  
 Où leurs poètes vains beuvoient et se baignoient,  
 Ne courent plus icy ; mais les ondes si claires,  
 Qui eurent les saphyrs et les perles contraires,  
 Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots,  
 Leur murmure plaisant, hurte contre des os.  
 Telle est, en escrivant non ma commune image ;  
 Autre fureur qu'amour reluit en mon visage.  
 Sous un inique Mars, parmi les durs labeurs  
 Qui gastent le papier, et l'ancre de sueurs,  
 Au lieu de Thessalie aux mignardes vallées,  
 Nous avorton ces champs au milieu des armées.  
 En delassant nos bras de crasse tous rouillez,  
 Qui n'osent s'esloigner des brassards despoillez  
 Le luth que j'accordoïis avec mes chansonnettes  
 Est ores (1) estouffé de l'esclat des trompettes :  
 Icy le sang n'est feint, le meurtre n'y deffaut,  
 La Mort jouë elle-mesme en ce triste eschaffaut ;  
 Le juge criminel tourne et emplit son urne ;  
 D'icy la botte en jambe, et non pas le cothurne,  
 J'appelle Melpomene, en sa vive fureur,  
 Au lieu de l'Hypocrene, esveillant cette sœur  
 Des tombeaux rafraischis, dont il faut qu'elle sorte,  
 Eschevellée, affreuse, et bramant en la sorte  
 Que faict la biche après le faon qu'elle a perdu,  
 Que la bouche luy saigne, et son front esperdue  
 Face noircir du ciel les voûtes esloignées ;  
 Qu'elle esparpille en l'air de son sang deux poignées,  
 Quant, espuisant ses flancs de redoublez sanglots,  
 De sa voix enrouée elle bruira ces mots :  
 « O France desolée ! ô terre sanguinaire !  
 Non pas terre, mais cendre : ô mere ! si c'est mere  
 Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,  
 Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main.  
 Tu leur donnes la vie, et dessous ta mamelle  
 S'esmeut des obstinez la sanglante querelle ;

(1) A présent.

Sur ton pis blanchissant ta race se debat,  
Et le fruit de ton flanc faict le champ du combat. »

Je veux peindre la France une mere affligée,  
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.  
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts  
Des tetins nourriciers ; puis, à force de coups  
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage  
Dont nature donnoit à son besson (1) l'usage :  
Ce voleur acharné, cet Esau malheureux,  
Faict degast du doux laict qui doibt nourrir les deux,  
Si que, pour arracher à son frere la vie,  
Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie ;  
Lors son Jacob, pressé d'avoir jeusné meshuy,  
Ayant dompté longtems en son cœur son ennuy,  
A la fin se defend, et sa juste colere  
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.  
Ni les souspirs ardents, les pitoyables cris,  
Ni les pleurs rechauffez, ne calment leurs esprits ;  
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble.  
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.  
Leur conflict se rallume et faict si furieux  
Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.  
Cette femme explorée, en sa douleur plus forte,  
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;  
Elle voit les mutins tous deschirez, sanglants,  
Que, ainsy que du cœur, des mains se vont cerchants,  
Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle  
Celuy qui a le droict et la juste querelle,  
Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,  
Viole en poursuivant l'asyle de ses bras.  
Adonc se perd le laict, le suc de sa poictrine ;  
Puis, aux derniers aboys de sa proche ruine,  
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté  
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;  
Or, vivez de venin, sanglante geniture,  
Je n'ay plus que du sang pour vostre nourriture ! »

Quand esperdu je voy les honteuses pitiez,  
Et du corps divisé les funebres moitez ;  
Quand je voy s'apprester la tragedie horrible

(1) Jumeau.

Du meurtrier de soy-mesme, aux autres invincible,  
 Je pense encore voir un monstrueux geant  
 Qui va de braves mots les hauts cieus outrageant,  
 Superbe, florissant, si brave qu'il se treuve  
 Nul qui de sa valeur entreprenne la preuve ;  
 Mais lorsqu'il ne peut rien rencontrer au dehors  
 Qui de ses bras nerveux endure les efforts,  
 Son corps est combattu, à soy-mesme contraire ;  
 Le sang pur ha le moins : le flegme et la colere  
 Rend le sang non plus sang ; le peuple abat ses loix :  
 Tous nobles et tous roys, sans nobles et sans roys ;  
 La masse degenere en la melancholie ;  
 Ce vieil corps tout infect, plein de sa discrasie(1),  
 Hydropique, faict l'eau, si bien que ce geant,  
 Qui alloit de ses nerfs ses voisins outrageant,  
 Aussy foible que grand, n'enfle plus que son ventre ;  
 Ce ventre dans lequel tout se tire, tout entre,  
 Ce faux dispensateur des commungs excrements  
 N'envoye plus aux bords les justes aliments ;  
 Des jambes et des bras les os sont sans moelle ;  
 Il ne va plus en haut, pour nourrir la cervelle,  
 Qu'un chime venimeux, dont le cerveau nourry  
 Prend matiere et liqueur d'un champignon pourry.  
 Ce grand geant, changé en une horrible beste,  
 A, sur ce vaste corps, une petite teste,  
 Deux bras foibles, pendants, des-ja secs, des-ja morts,  
 Impuissants de nourrir et deffendre le corps ;  
 Les jambes sans pouvoir porter leur masse lourde,  
 Et à gauche et à droict font porter une bourde (2).

Financiers, justiciers, qui opprimez de faim  
 Celui qui vous faict naistre ou qui deffend le pain,  
 Souds qui le laboureur s'abbeuve de ses larmes,

(1) « Dyscrasie. — Terme de médecine, Mauvaise mixture des humeurs, mauvaise constitution. » (Litttré.)

(2) Béquille. — Dans le *baron de Fœnesté* d'Aubigné joue sur ce mot qui a aussi le sens de mauvaise excuse, de fadaise. Il dit :

Si vous ouvrez encor les yeux  
 Si vos oreilles ne sont sourdes  
 Tant de bourdes de ces boîteux,  
 Qu'en dites-vous ? Ce sont des bourdes.

Qui souffrez mandier la main qui tient les armes,  
 Vous, ventre de la France, enflé de ses langueurs,  
 Faisant orgueil de vent, vous monstrez vos vigneurs.  
 Voyez la tragedie, abaissez vos courages.

Vous n'estes spectateurs, vous estes personnages :  
 Car encor vous pourriez contempler de bien loing  
 Une nef sans pouvoir luy aider au besoing,  
 Quand la mer l'engloutit, et pourriez de la rive,  
 En tournant vers le ciel la face demi-vive,  
 Plaindre sans secourir ce mal oisivement.  
 Mais quand, dedans la mer, la mer pareillement  
 Vous menace de mort, courez à la tempeste :  
 Car avec le vaisseau vostre ruine est preste.

La France donc encor est pareille au vaisseau  
 Qui, outragé des vents, des rochers et de l'eau,  
 Loge deux ennemis : l'un tient avec sa troupe  
 La proüe, et l'autre a pris sa retraite à la poupe.  
 De canons et de feux chacun met en esclats  
 La moitié qui s'oppose, et font verser en bas,  
 L'un et l'autre enyvré des eaux et de l'envie,  
 Ensemble le navire et la charge et la vie,  
 En cela le vainqueur ne demeurant plus fort  
 Que de voir son haineux le premier à la mort,  
 Qu'il seconde, authochyre (1), aussy tost de la sienne,  
 Vainqueur, comme l'on peut vaincre à la cadmeene.

Barbares en effect, François de nom, François,  
 Vos fausses loix ont eu des faux et jeunes roys,  
 Impuissants sur leurs cœurs, cruels en leur puissance ;  
 Rebelles, ils ont veu la desobeissance.  
 Dieu sur eux et par eux desploia son courroux,  
 N'ayant autres bourreaux de nous-mesmes que nous.

Les roys, qui sont du peuple et les roys et les peres,  
 Du troupeau domesticq sont les loups sanguinaires ;  
 Ils sont l'ire allumée et les verges de Dieu,  
 La crainte des vivants ; ils succedent au lieu  
 Des heritiers des morts ; ravisseurs de pucelles,  
 Adulteres, souillants les couches des plus belles  
 Des maris assommez, ou bannis pour leur bien,

(1) De ses propres mains.

Ils courent sans repos et, quand ils n'ont plus rien  
 Pour souler l'avarice, ils cherchent autre sorte  
 Qui contente l'esprit d'une ordure plus forte.  
 Les vieillards enrichis tremblent le long du jour ;  
 Les femmes, les maris, privez de leur amour,  
 Par l'esprit de la nuict se mettent à la fuitte ;  
 Les meurtriers souldoyez s'eschauffent à la suite.  
 L'homme est en proye à l'homme : un loup à son pareil.  
 Le pere estranglé au lict le fils, et le cercueil  
 Preparé par le fils sollicite le pere.  
 Le frere avant le temps herite de son frere.  
 On trouve des moyens, des crimes tout nouveaux,  
 Des poisons inconnus, ou les sanglants cousteaux  
 Travaillent au midy, et le furieux vice  
 Et le meurtre public ont le nom de justice.  
 Les belistres armez ont le gouvernement,  
 Le sac de nos citez ; comme anciennement  
 Une croix bourguignonne espouvantoit nos peres,  
 Le blanc les fait trembler (1), et les tremblantes meres  
 Pressent à l'estomach leurs enfants esperdus,  
 Quand les grondants tambours sont battants entendus.  
 Les places de repos sont places estrangeres,  
 Les villes du milieu sont les villes frontieres ;  
 Le village se garde, et nos propres maisons  
 Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.  
 L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,  
 Souffre devant ses yeux violer femme et fille,  
 Et tomber sans mercy dans l'insolente main  
 Qui s'estendoit naguere à mandier du pain.  
 Le sage justicier est traisné au supplice,  
 Le mal-faicteur luy fait son procès ; l'injustice  
 Est principe de droict ; comme au monde à l'envers,  
 Le vieil pere est fouëtté de son enfant pervers.  
 Celuy qui en la paix cachoit son brigandage,  
 De peur d'estre puni, estalle son pillage.  
 Au son de la trompette, au plus fort des marchez,  
 Son meurtre et son butin sont à l'ancan preschez,  
 Si qu'au lieu de la rouë, au lieu de la sentence,

(1) Le blanc, c'est-à-dire l'écharpe blanche que les huguenots portaient comme insigne.

La peine du forfait se change en récompense.  
 Ceux qui n'ont discerné les querelles des grands  
 Au lict de leur repos tressaillent, entendants,  
 En paisible minuict, que la ville surprise  
 Ne leur promet sauver rien plus que la chemise.  
 Le soldat trouve encor quelque espece de droict,  
 Et mesme, s'il pouvoit, sa peine il luy vendroit.  
 L'Espagnol mesuroit les rançons et les tailles  
 De ceux qu'il retiroit du meurtre des batailles  
 Selon leur revenu ; mais les François n'ont rien  
 Pour loy de la rançon des François, que le bien.  
 Encor vous bien-heureux qui, aux villes fermées,  
 D'un mestier inconnu avez les mains armées,  
 Qui goustez en la peur l'alternatif sommeil  
 De qui le repos est à la fièvre pareil ;  
 Mais je te plains, rusticq, qui, ayant, la journée,  
 Ta pentelante vie en rechignant gagnée,  
 Reçois au soir les coups, l'injure et le tourment,  
 Et la fuitte et la faim, injuste payement.  
 Le paysan de cent ans, dont la teste chenüe  
 Est couverte de neige, en suivant sa charruë,  
 Voit galopper de loing l'argolet (1) outrageux,  
 Qui d'une rude main arrache les cheveux,  
 L'honneur du vieillard blanc, picqué de son ouvrage,  
 Par qui la seule faim se trouvoit au village.  
 Ne voit-on pas des-ja, dès trois lustres passez,  
 Que les peuples fuiards des villages chassez  
 Vivent dans les forests : là chacun d'eux s'asserre  
 Au ventre de leur mere, aux cavernes de terre ;  
 Ils cherchent, quand l'humain leur refuse secours,  
 Les bauges des sangliers et les roches des ours,  
 Sans conter les perdus, à qui la mort propice  
 Donne poison, cordeau, le fer, le precipice.

Ce ne sont pas les grands, mais les simples paysans,  
 Que la terre connoist pour enfants complaisants,  
 La terre n'ayme pas le sang ni les ordures  
 Il ne sort des tyrans et de leurs mains impures  
 Qu'ordures ni que sang. Les aimez laboureurs

(1) *Argolet* ou *argoulet* : soldat à cheval armé de l'arc ; pris ici dans le sens de soudard.

Ouvragent son beau sein de si belles couleurs,  
 Font courir les ruisseaux dedans les verdes prées,  
 Par les sauvages fleurs en esmail diaprées ;  
 Ou par ordre et compas les jardins azurez  
 Monstrent au ciel riant leurs carreaux mesurez,  
 Les parterres tondus, et les droictes allées  
 Des droicturieres mains au cordeau sont reiglées ;  
 Ils sont peintres, brodeurs, et puis leurs grands tapis  
 Noircissent de raisins et jaunissent d'espics ;  
 Les ombreuses forests, leurs demeures plus franches,  
 Esventent leurs sueurs et les couvrent de branches.  
 La terre semble donc, pleurante de souci,  
 Consoler les petits en leur disant ainssi :

« Enfants de ma douleur, du ciel l'ire esmeuë,  
 Pour me vouloir tuer, premierement vous tuë ;  
 Vous languissez, et lors le plus doux de mon bien  
 Va soulant de plaisir ceux qui ne valent rien.  
 Or, attendant le temps que le ciel se retire,  
 Ou que le Dieu du ciel destourne ailleurs son ire.  
 Pour vous faire gouster de ses douceurs après,  
 Cachez-vous sous ma robbe en mes noires forests,  
 Et, au fond du malheur, que chacun de vous entre  
 Par deux fois, mes enfants dans l'obscur de mon ventre,  
 Les faineants ingrats font brusler vos labeurs,  
 Vos seins sentent la faim et vos fronts les sueurs.  
 Je mets de la douceur aux ameres racines,  
 Car elles vous seront viande en medecines,  
 Et je retireray mes benedictions  
 De ceux qui vont suçant le sang des nations :  
 Tout pour eux soit amer ; qu'ils sortent, execrables,  
 Du lict sans reposer, allouvis (1) de leurs tables. »

Car, pour monstrier comment en la destruction  
 L'homme n'est plus un homme, il prend refection  
 Des herbes, des charongnes, des viandes non prestes,  
 Ravissant les repas apprestez pour les bestes.  
 La racine douteuse est prise sans danger,  
 Bonne, si on la peut amollir et manger.  
 Le conseil de la faim apprend aux dents par force

(1) *Allouvis*, vient de loup et signifie affamés comme des loups.

A piller des forests et la robbe et l'escorce.  
 La terre sans façon à honte de se voir,  
 Cherche encore, des mains et n'en peut plus avoir.  
 Tout logis est exil ; les villages champêtres,  
 Sans portes et planchers, sans portes et fenestres,  
 Font une mine affreüse, ainsy que le corps mort  
 Monstre, en monstrant les os, que quelqu'un luy faict tort.  
 Les loups et les renards et les bestes sauvages  
 Tiennent place d'humains, possèdent les villages  
 Si bien qu'en mesme lieu où, en paix, on eut soing  
 De reserrer le pain, on y cueille le foing.  
 Si le rusticque peut desrober à soy-mesme  
 Quelque grain recelé par une peine extresme,  
 Esperant sans espoir la fin de ses malheurs,  
 Lors on peut voir coupler troupe de laboureurs,  
 Et d'un soc attaché faire place en la terre  
 Pour y semer le bled, le soustien de la guerre :  
 Et puis, l'an ensuivant, les miserables yeux  
 Qui des sueurs du front trempoient, laborieux  
 Quand, subissant le joug des plus serviles bestes,  
 Liez comme des bœufs, ils se couploient par testes,  
 Voyant d'un estranger la ravissante main  
 Qui leur tire la vie et l'espoir et le grain.  
 Alors, baignez en pleurs, dans les bois ils retournent ;  
 Aux aveugles rochers les affligez, sejourment ;  
 Ils vont souffrant la faim, qu'ils portent doucement,  
 Au pris du desplaisir et infernal tourment  
 Qu'ils sentirent jadis, quand leurs maisons remplies  
 De demons encharnez, sepulchres de leurs vies,  
 Leur servoient de crottons (1), ou pendus par les doigts  
 A des cordons tranchants, ou attachez au bois  
 Et couchez dans le feu, ou de graisses flambantes  
 Les corps nuds tenaillez, ou les plaintes pressantes  
 De leurs enfants pendus par les pieds, arrachez  
 Du sein qu'ils empoignoient, des tetins assechez ;  
 Ou bien, quand du soldat la diette allouvie (2)  
 Tiroit au lieu de pain de son hoste la vie,  
 Vengé, mais non saoulé, pere et mere meurtris

(1) Prisons.

(2) V. note de la page précédente.



Laissoient dans les berceaux des enfants si petits  
 Qu'enserrez de cimois (1), prisonniers dans leur couche  
 Ils mouroient par la faim : de l'innocente bouche  
 L'ame plaintive alloit en un plus heureux lieu  
 Esclatter sa clameur au grand throsne de Dieu,  
 Cependant que les Roys, parez de leur substance,  
 En pompes et festins trompoient leur conscience,  
 Estoffoient leur grandeur des ruines d'autruy,  
 Gras du suc innocent, s'egaiant de l'ennuy,  
 Stupides, sans gouster ni pitiez ni merveilles,  
 Pour les pleurs et les cris sans yeux et sans oreilles.

Icy je veux sortir du general discours  
 De mon tableau public ; je fleschiray le cours  
 De mon fil entrepris, vaincu de la memoire  
 Qui effraye mes sens d'une tragicque histoire :  
 Car mes yeux sont tesmoings du subject de mes vers.

Voicy le reistre noir foudroyer au travers  
 Les mesures de France, et comme une tempeste,  
 Emportant ce qu'il peut, embrazer tout le reste.  
 Cet amas affamé nous fit à Mont-moreau  
 Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau.  
 Nous vismes sur leurs pas une troupe lassée,  
 Que la terre portoit, de nos pas harassée.  
 Là de mille maisons on ne trouva que feux,  
 Que charongnes, que morts ou visages affreux.  
 La faim va devant moi : force que je la suive.  
 J'oy d'un gosier mourant une voix demi-vive ;  
 Le cry me sert de guide, et faict voir à l'instant  
 D'un homme demi-mort le chef se débattant,  
 Qui sur le seuil d'un huis dissipoit sa cervelle.  
 Ce demi-vif la mort à son secours appelle  
 De sa mourante voix. Cet esprit demi-mort  
 Disoit en son patois (langue de Perrigort) :  
 « Si vous estes François, François, je vous adjure,  
 Donnez secours de mort : c'est l'aide la plus seure  
 Que j'espere de vous, le moien de guerir.  
 Faictes moy d'un bon coup et promptement mourir.  
 Les reistres m'ont tué par faute de viande :  
 Ne pouvant ni fournir ne sçavoir leur demande,

(1) Lisières.

D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté  
 Ce bras que vous voyez près du lict, à costé ;  
 J'ay au travers du corps deux balles de pistolle. »  
 Il suivit, en coupant d'un grand vent sa parole :  
 « C'est peu de cas encor, et, de pitié de nous,  
 Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.  
 Il y a quatre jours qu'aiants esté en fuite,  
 Chassez à la minuict, sans qu'il nous fust licite  
 De sauver nos enfants liez en leurs berceaux,  
 Leurs cris nous appelloient, et entre ces bourreaux,  
 Pensans les secourir, nous perdismes la vie.  
 Helas ! si vous avez encore quelque envie  
 De voir plus de malheur, vous verrez là-dedans  
 Le massacre piteux de nos petits enfants. »  
 J'entre, et n'en trouve qu'un, qui, lié dans sa couche,  
 Avoit les yeux flestris ; qui de sa pasle bouche  
 Pousoit et retiroit cet esprit languissant  
 Qui, à regret son corps par la faim delaisant,  
 Avoit lassé sa voix bramant après sa vie.  
 Voicy après entrer l'horrible anatomie  
 De la mere assechée : elle avoit de dehors,  
 Sur ses reins dissipez traisné, roulé son corps,  
 Jambes et bras rompus ; une amour maternelle  
 L'esmouvant pour autruy beaucoup plus que pour elle,  
 A tant elle approcha sa teste du berceau,  
 La releva dessus. Il ne sortoit plus d'eau  
 De ses yeux consumez ; de ses playes mortelles  
 Le sang mouilloit l'enfant ; point de laict aux mammelles,  
 Mais des peaux sans humeur. Ce corps séché, retraict,  
 De la France qui meurt fut un autre pourtraict.  
 Elle cerchoit des yeux deux de ses fils encore ;  
 Nos fronts l'espouvantoient. En fin la mort devore  
 En mesme temps ces trois. J'eu peur que ces esprits  
 Protestassent mourants contre nous de leurs cris :  
 Mes cheveux estonnez herissent en ma teste ;  
 J'appelle Dieu pour juge, et tout haut je deteste  
 Les violeurs de paix, les perfides parfaicts  
 Qui d'une salle cause amenant tels effects.  
 Là je vis estonné les cœurs impitoyables.  
 Je vis tomber l'effroy dessus les effroyables.

Quel œil sec eust peu voir les membres mi-mangez  
De ceux qui par la faim estoient morts enragez !

Et encore aujourd'huy, sous la loy de la guerre,  
Les tygres vont bruslant les thresors de la terre,  
Nostre commune mere ; et le degast du pain  
Au secours des lions ligue la pasle faim  
En ce point, lors que Dieu nous espanche une pluie,  
Une manne de bleds, pour soustenir la vie,  
L'homme, crevant de rage et de noire fureur,  
Devant les yeux esmeux de ce grand bien-faicteur,  
Foule aux pieds ses bien-faicts en villenant sa grace,  
Crache contre le Ciel, ce qui tourne en sa face.  
La terre ouvre aux humains et son laict et son sein,  
Mille et mille douceurs, que de sa blanche main  
Elle appreste aux ingrats qui les donnent aux flammes.  
Les desgasts font sentir les innocentes ames.  
En vain le pauvre en l'air esclatte pour du pain  
On embraze la paille, on fait pourrir le grain.  
Au temps que l'affamé à nos portes sejourne.  
Le malade se plaint ; cette voix nous adjourne  
Au throsne du grand Dieu. Ce que l'affligé dit  
En l'amer de son cœur, quand son cœur nous maudit  
Dieu l'entend, Dieu l'exauce, et ce cry d'amertume  
Dans l'air ni dans le feu volant ne se consume ;  
Dieu scelle de son sceau ce piteux testament,  
Nostre mort en la mort qui le va consumant.

La mort en payement n'a receu l'innocence  
Du pauvre qui nettoit sa chetive esperance  
Aux ausmones du peuple. Ah ! que diray-je plus ?  
De ces evenements n'ont pas esté exclus  
Les animaux privez, et, hors de leurs villages,  
Les mastins allouvis sont devenus sauvages  
Faicts loups de naturel, et non pas de la peau.  
Imitants les plus grands, les pasteurs du troupeau,  
Eux-mesmes ont esgorgé ce qu'ils avoient en garde ;  
Encor les verrez-vous se vanger, quoy qu'il tarde,  
De ceux qui ont osté aux pauvres animaux  
La pasture ordonnée. Ils seront les bourreaux  
De l'ire du grand Dieu, et leurs dents affamées  
Se creveront des os de nos belles armées :

Ils en ont eu curée en nos sanglants combats ;  
 Si bien que, des corps morts rassasiez et las,  
 Aux plaines de nos champs, de nos os blanchissantes,  
 Ils courent forcenez les personnes vivantes,  
 Vous en voyez l'espreuve au champ de Moncontour.  
 Hereditairement ils ont, depuis ce jour,  
 La rage naturelle, et leur race, ennyvrée  
 Du sang des vrais François, se sent de la curée.

Pourquoy, chiens, auriez-vous, en cette aspre saison,  
 (Nez (1) sans raison) gardé aux hommes la raison,  
 Quand Nature sans loy, folle, se desnature ;  
 Quand Nature, mourant despouille sa figure ;  
 Quand les humains, privez de tous autres moiens  
 Assiegez, ont mangé leur plus fidelles chiens ;  
 Quand sur les chevaux morts on donne des batailles  
 A partir (2) le butin de puantes entrailles ?  
 Mesme aux chevaux peris de farcin et de faim,  
 On a veu labourer les ongles de l'humain,  
 Pour chercher dans les os et la peau consumée  
 Ce qu'oublioit la faim et la mort affamée.

Cette horreur, que tout œil en lisant a doubté  
 De nos sens, desmentoit la vraie antiquité ;  
 Cette rage s'est veüe, et les meres non-meres  
 Nous ont de leurs forfaitcs pour tesmoins oculaires.  
 C'est en ces sieges lents, ces sieges sans pitié,  
 Que des seins plus ayments s'envole l'amitié.  
 La mere du berceau son cher enfant deslie ;  
 L'enfant qu'on desbandoit autre-fois pour sa vie  
 Se desveloppe icy par les barbares doigts  
 Qui s'en vont destacher de nature les loix ;  
 La mere deffaisant, pitoyable et farousche,  
 Les liens de pitié avec ceux de sa couche,  
 Les entrailles d'amour, les filets de son flanc,  
 Les intestins bruslants par les tressauts du sang,  
 Les sens, l'humanité, le cœur esmeu qui tremble  
 Tout cela se destord et se desmesle ensemble.  
 L'enfant, qui pense encor aller tirer en vain

(1) Nés.

(2) Repartir.

Les peaux de la mamelle, a les yeux sur la main  
 Qui deffaict les cimois (1) cette bouche affamée,  
 Triste, sous-rit aux tours de la main bien-aimée :  
 Cette main s'emploioit pour la vie autrefois,  
 Maintenant à la mort elle emploie ses doigts,  
 La mort, qui d'un costé se presente effroyable,  
 La faim, de l'autre bout, bourelle impitoyable.  
 La mere, ayant long-temps combattu dans son cœur  
 Le feu de la pitié, de la faim la fureur,  
 Convoitte dans son sein la creature aimée,  
 Et dit à son enfant, moins mere qu'affamée :  
 « Rend, misérable, rend le corps que je t'ay faict  
 Ton sang retournera où tu as pris le laict ;  
 Au sein qui t'allaitoit rentre contre nature :  
 Ce sein, qui t'a nourry, sera ta sepulture ! »  
 La main tremble en tirant le funeste couteau,  
 Quand, pour sacrifier de son ventre l'agneau,  
 Des poulces elle estreind la gorge qui gazouille  
 Quelques môts sans accents, croiant qu'on la chatouille,  
 Sur l'effroiabie coup le cœur se refroidit,  
 Deux fois le fer eschappe à la main qui roidit ;  
 Tout est troublé, confus, en l'âme qui se trouve  
 N'avoir plus rien de mere et avoir tout de louve ;  
 De sa levre ternie il sort des feux ardants ;  
 Elle n'appreste plus les levres, mais les dents  
 Et des baisers changez en avides morsures !  
 La faim acheve tout de trois rudes blessures ;  
 Elle ouvre le passage au sang et aux esprits.  
 L'enfant change visage et ses ris en ces cris ;  
 Il pousse trois fumeaux, (2) et, n'ayant plus de mere,  
 Mourant cherche des yeux les yeux de sa meurtrière.

On dit que le manger de Thyeste pareil  
 Fit noircir et fuir et cacher le soleil.  
 Suivrons-nous plus avant ? Voulons-nous voir le reste  
 De ce banquet d'horreur pire que de Thyeste ?  
 Les membres de ce fils sont connus au repas,  
 Et l'autre, estant deceu, ne les connoissoit pas.

(1) Lisière.

(2) Mis pour fumée : « vapeur qui s'élève de l'haleine » (Littré), et, par suite l'haleine elle-même.

Qui pourra voir le plat où la beste farouche  
 Prend les petits doigts cuits, les jouets de sa bouche ;  
 Les yeux esteints, ausquels il y a peu de jours  
 Que de regards mignons s'embrazoient ses amours ;  
 Le sein douillet, les bras qui son col plus n'accollent :  
 Morceaux qui saoullent peu et qui beaucoup desolent ?  
 Le visage pareil encore se fait voir  
 Vif portraict reprochant, miroir de son miroir,  
 Dont la reflexion de coupable semblance  
 Perce à travers les yeux l'ardente conscience.  
 Les ongles brisent tout ; la faim et la raison  
 Donne pasture au corps et à l'ame poison.  
 Le soleil ne peut voir l'autre table fumante.  
 Tirons sur cette-cy le rideau de Thimante ?

Jadis nos rois anciens, vrais peres et vrais rois,  
 Nourrissons de la France, en faisant quelquefois  
 Le tour de leur país en diverses contrées,  
 Faisoient par les citez des superbes entrées.  
 Chacun s'esjouissoit, on sçavoit bien pourquoy :  
 Les enfants de quatre ans crioient : *Vive le Roy!*  
 Les villes emploioient mille et mille artifices  
 Pour faire comme font les meilleures nourrices,  
 De qui le sein fecond se prodigue à l'ouvrir,  
 Veut monstrier qu'il en a pour perdre et pour nourrir.  
 Il semble que le pis, quant il est esmeu, voie :  
 Il se jette en la main, dont ces meres de joie  
 Font rejaillir, aux yeux de leurs mignons enfants,  
 Du laict qui leur regorge à leurs roys triomphants,  
 Triomphants par la paix : ces villes nourricieres  
 Prodiguoient leur substance, et, en toutes manieres,  
 Monstroient au ciel serain leurs thresors enfermez,  
 Et leur laict et leur joie à leurs roys bien-aymez,

Nos tyrans aujourd'huy éntrent d'une autre sorte,  
 La ville qui les voit a visage de morte :  
 Quand son prince la foule, il la void de tel yeux  
 Que Néron voyait Rome en l'esclat de ses feux.  
 Quand le tyran s'esgaie en la ville qu'il entre,  
 La ville est un corps mort, il passe sur le ventre,  
 Et ce n'est plus du laict qu'elle produigue en l'air,  
 C'est du sang. Pour parler comme peuvent parler

Les corps qu'on trouve morts, portez à la justice,  
On les met en la place, afin que ce corps puisse  
Rencontrer son meurtrier : le meurtrier inconnu  
Contre qui le corps saigne est coupable tenu.

Henry, qui tous les jours vas prodiguant ta vie  
Pour remettre le regne, oster la tyrannie,  
Ennemy des tyrans, ressource des vrais rois,  
Quand le sceptre des lis joindra le Navarrois,  
Souvien-toy de quel œil, de quelle vigilance  
Tu cours remedier aux malheurs de la France ;  
Souvien-toy quelque jour combien sont ignorants  
Ceux qui pour estre Rois veulent estre tyrans.  
Ces tyrans sont des loups, car le loup, quand il entre  
Dans le parc des brebis, ne succe de leur ventre  
Que le sang par un trou et quitte tout le corps,  
Laisant bien le troupeau, mais un troupeau de morts.  
Nos villes sont charongne, et nos plus cheres vies  
Et le suc et la force en ont esté ravies ;  
Les pais ruinez sont membres retranchez,  
Dont le corps seichera, puis qu'ils sont asseichez.

France, puis que tu perds tes membres en la sorte,  
Appreste le suaire et te conte pour morte ;  
Ton poux foible, inegal, le trouble de ton œil,  
Ne demande plus rien qu'un funeste cercueil  
Que si tu vis encor, c'est la mourante vie  
Que le malade vit en extreme agonie,  
Lors que les sens sont morts, quand il est au rumeau (1),  
Et que d'un bout de plume on l'abeche avec l'eau (2).

Si tu peux allouvi devorer la viande,  
Ton chef mange tes bras ; c'est une faim trop grande.  
Quand le desesperé vient à manger si fort  
Après le goust perdu, c'est indice de mort.

Mais quoy ! tu ne fus oncq si fiere en ta puissance,  
Si roide en tes efforts, ô furieuse France !  
C'est ainsy que les nerfs des jambes et des bras  
Roidissent au mourant à l'heure du trespas.

On resserre d'impost le trafic des rivieres,  
Le sang des gros vaisseaux et celui des arteres ;

(1) Au rumeau, c'est-à-dire à toute extrémité.

(2) Abécher ou abecquer : donner la becquée.

C'est fait du corps, auquel on tranche tous les jours  
Des veines et rameaux les ordinaires cours.

Tu donnes aux forains (1) ton avoir qui s'escare,  
A celui du dedans rude, seiche et avare,  
Cette main a promis d'aller trouver les morts  
Qui, sans humeur dedans, est suante au dehors.

France, tu es si docte et parles tant de langues !  
O monstrueux discours, ô funestes harangues !  
Ainsy, mourant les corps, on a veu les esprits  
Prononcer les jargons qu'ils n'avoient point appris.

Tu as plus que jamais de merveilleuses testes  
Des cerveaux transcendants, des vrais et faux prophetes ;  
Toy, prophete, en mourant du mal de ta grandeur.  
Mieux que le médecin tu chantes ton malheur,

France, tu as commerce aux nations estranges :  
Partout intelligence et partout des eschanges :  
L'oreille du malade est ainsy claire, alors  
Que l'esprit dit adieu aux oreilles du corps.

France, bien qu'au milieu tu sens des guerres fieres,  
Tu as paix et repos à tes villes frontieres :  
Le corps, tout feu dedans, tout glace par dehors,  
Demande la biere et bien tost est fait corps,

Mais, France, on voit doubler dedans toy l'avarice :  
Quand nature deffaut, les vieillards ont ce vice ;  
Quand le malade amasse et couverte et linceux (2)  
Et tire tout à soy, c'est un signe piteux.

On void perir en toy la chaleur naturelle,  
Le feu de charité, tout amour mutuelle,  
Les deluges espais achevent de noier  
Tous chauds desirs au cœur, qui estoit leur fouïer (3)  
Mais ce fouïer du cœur a perdu l'avantage  
Du feu et des esprits qui faisoient le courage.

Icy marquez, honteux, degenez François,  
Que vos larmes étoient legeres autrefois,  
Et que, quand l'estranger esjamboit (4) vos barrieres,  
Vos ayeux desdaignoient forts et villes frontieres !

(1) A ceux qui viennent du dehors, aux étrangers.

(2) Couverte et linceux : la couverture et les draps.

(3) Foyer.

(4) Enjambait, franchissait.



L'ennemy, aussy tost comme entré combattu,  
 Faisoit à la campagne essay de leur vertu.  
 Ores pour tesmoigner la caducque vieillesse  
 Qui nous oste l'ardeur et nous croist la finesse  
 Nos cœurs froids ont besoing de se voir emmurez,  
 Et, comme les vieillards, revestus et fourrez  
 De rempars, bastions, fossez et contre-mines,  
 Fosses-braï's, parapets, chemises et courtines (1).  
 Nos excellents desseins ne sont que garnisons,  
 Que nos peres fuoient comm' on fuit les prisons.  
 Qand le corps gelé veut mettre robbe sur robbe  
 Dites que la chaleur s'enfuit et se desrobbe ;  
 L'Ange de Dieu vengeur une fois commandé,  
 Ne se destourne pas pour estre apprehendé :  
 Car ces symptômes vrais, qui ne sont que presages.  
 Se sentent en nos cœurs aussy tost qu'aux visages.

Voilà le front hideux de nos calamitez,  
 La vengeance des Cieux justement despitez.  
 Comme par force l'œil se destorne à ces choses,  
 Retournons les esprits pour en toucher les causes.  
 France, tu t'eslevois orgueilleuse au milieu  
 Des autres nations, et ton pere et ton Dieu,  
 Qui tant et tant de fois par guerres estrangeres  
 T'esprouva, t'advertit de verges, de miserres.  
 Ce grand Dieu void au Ciel, du feu de son clair œil,  
 Que des maux estrangers tu doublois ton orgueil,  
 Tes superstitions et tes coustumes folles,  
 De Dieu qui te frappoit, te pousoient aux idolles.  
 Tu te crevois de graisse en patience, mais  
 Ta paix estoit la sœur bastarde de la paix.  
 Rien n'estoit honoré parmy toy que le vice ;  
 Au ciel estoit bannie, en pleurant, la Justice,  
 L'Eglise au sec desert, la Verité après.  
 L'enfer fut espuisé et visité de près,  
 Pour chercher en son fond une verge nouvelle,  
 A punir jusqu'aux os la nation rebelle.

Cet enfer nourrissoit en ses obscuritez  
 Deux esprits, que les Cieux formerent, despitez,

(1) Termes de fortification.

Des pires excréments, des vapeurs inconnües  
 Que l'haleine du bas exhale dans les nûes.  
 L'essence et le subtil de ces infections  
 S'affina par sept fois en exhalations,  
 Comme l'on void dans l'air une masse visqueuse  
 Lever premierement l'humeur contagieuse  
 De l'haleine terrestre ; et quand auprès des cieux  
 Le choix de ce venin est haussé, vitieux,  
 Comm' un astre il prend vie, et sa forcé secrette  
 Espouvante chacun du regard d'un comette (1).  
 Le peuple, à gros amas aux places ameuté,  
 Bée (2) douteusement sur la calamité,  
 Et dit : « Ce feu menace et promet à la terre,  
 Lousche, (3) pasle ou flambant, peste, famine ou guerre. »

A ces trois s'apprestoient ces deux astres nouveaux.  
 Le peuple voioit bien ces cramoisis flambeaux,  
 Mais ne les peut juger d'une pareille sorte.  
 Ces deux esprits meurtriers de la France mi-morte  
 Nasquirent en nos temps ; les astres mutinez  
 Les tirerent d'enfer, puis ils furent donnez  
 A deux corps vicieux, et l'amas de ces vices  
 Trouva l'organe prompt à leurs mauvais offices.

Voicy les deux flambeaux et les deux instruments  
 Des plaies de la France et de tous ses tourments :  
 Une fatale femme, un cardinal qui d'elle,  
 Parangon du malheur, suivoit l'âme cruelle (4).

.....  
 Neron laissoit en paix quelque petite part ;  
 Quelque coing d'Italie, esgaré à l'escart,  
 Eschappoit ses fureurs ; quelqu'un fuioit de Sylle  
 Le glaive et le courroux en la guerre civile ;  
 Quelqu'un de Phalaris evitoit le taureau,  
 La rage de Cinna, de Cœsar le couteau ;  
 Et (ce qu'on feint encor estrange entre les fables)  
 Quelqu'un de Diomède eschappoit les estables ;

(1) D'une comète.

(2) *Béer* ou *bayer*, regarder en tenant la bouche ouverte.

(3) Peu clair, sombre.

(4) Nous ne donnons qu'une partie des longues injures que l'auteur adresse à Catherine de Médicis, la « femme fatale » et au « parangon du malheur, » le cardinal de Lorraine.

Le lion, le sanglier qu'Hercule mit à mort,  
Plus loing que leur buisson ne faisoient point de tort.  
L'hydre assiegeoit Lerna, du taureau la furie  
Couroit Candie ; Anthée affligeoit la Lybie.

Mais toy, qui, au matin, de tes cheveux espars  
Fais voir à ton faux chef branslant de toutes parts,  
Et desploiant en l'air ta perruque grisonne,  
Les païs tous esmeus de pestes empoisonne :  
Tes crins esparpillez, par charmes herissez,  
Envoient leurs esprits où ils sont adressez :  
Par neuf fois tu secoüe, et hors de chaque pointe  
Neuf Demons conjurez descochent par contrainte.

Quel antre caverneux, quel sablon, quel desert,  
Quel bois, au fond duquel le voiageur se perd,  
Est exempt de malheurs ? Quel allié de France  
De ton breuvage amer n'a humé l'abondance ?  
Car, diligente à nuire, ardente à rechercher,  
La loingtaine province et l'esloigné clocher  
Par toi sont peints de rouge, et chacune personne  
A son meurtrier derriere avant qu'elle s'estonne.  
O qu'en Lybie Anthée, en Crete le taureau,  
Que les testes d'hydra, du noir sanglier la peau,  
Le lion nemean et ce que cette fable  
Nous conte outrageux, fut au pris supportable !  
Pharaon fut paisible, Anthiochus piteux,  
Les Herodes plus doux, Cinna religieux :  
On pouvoit supporter l'espreuve de Perille,  
Le couteau de Cesar et la prison de Sylle ;  
Et les feux de Neron ne furent point des feux,  
Près de ceux que vomit ce serpent monstrueux (1).

(1) M. Émile Faguet, dans ses *Études sur le XVI<sup>e</sup> siècle*, remarque que l'un des procédés de composition d'Agrippa d'Aubigné, c'est « l'énumération des exemples tirés de l'antiquité. » Et il ajoute : « De tout tyran d'Aubigné dira que moins cruel fut Néron, moins stupide Claude, moins luxurieux Héliogabale, et moins fou Caligula ; de tout juge qu'Eaque Minos et Rhadamante rougissent d'avoir un tel confrère ; et ainsi de suite, et si chacun de ces rapprochements se tourne en un parallèle en règle complaisamment circonscié, voilà des pages encore et des développements copieux. » D'Aubigné abuse, en effet de ce procédé, dont le passage ci-dessus depuis

O qu'en Lybie Anthée, en Crète le taureau  
est, comme le dit encore M. Faguet le plus supportable parce que, dans ce genre, il est le plus court.

Ainsy en embrasant la France miserable,  
 Cett' hydra renaissant ne s'abbat, ne s'accable  
 Par veilles, par labeurs, par chemins, par ennuis ;  
 La chaleur des grands jours, ni les plus froides nuicts  
 N'arrestent sa fureur ne brident le courage  
 De ce monstre porté des aisles de sa rage ;  
 La peste ne l'arreste, ains la peste la craint,  
 Pour ce qu'un moindre mal un pire mal n'esteint.

.....  
 La foy par tant de fois, et la paix violée  
 Couvroit les faux desseins de la France affolée  
 Sous les traittez d'accord : avant le pourparler  
 De la paix, on sçavoit le moien de troubler.  
 Cela nous fut depeint par les feux et la cendre,  
 Que le mal-heur venu seul nous a peû apprendre.  
 Les feux, di-je, celez dessous le pesant corps  
 D'une souche amortie, et qui n'aiant dehors  
 Poussé par millions toujours ses estincelles,  
 Soubs la cendre trompeuse a ses flammes nouvelles.  
 La traistresse Pandore apporta nos malheurs,  
 Peignant sur son champ noir l'enigme de nos pleurs ;  
 Marquant pour se mocquer sur ses tapisseries  
 Les moiens de ravir et nos biens et nos vies ;  
 Mesme escrivant autour du tison de son cœur,  
 Qu'après la flamme esteinte encore vit l'ardeur.  
 Tel fut l'autre moien de nos rudes miserés,  
 L'Achitophel bandant les fils contre les peres ;  
 Tel fut cette autre peste, et l'autre malheureux.  
 Perpetuelle horreur à nos tristes neveux :  
 Ce cardinal sanglant, couleur à point suivie  
 Des desirs, des effects, et pareill' a sa vie,  
 Il fut rouge de sang de ceux qui au cercueil  
 Furent hors d'aage mis, tuez par son conseil ;  
 Et puis le cramoisy encores nous avise  
 Qu'il a dedans son sang trempé sa paillardise,  
 Quand en mesme subject se fit le monstrueux  
 Adultère, paillard, bougre et incestueux.

.....  
 Prince choisi de Dieu (1) qui soubs ta belle-mere

(1) Henri IV.

Savourois l'aconit et la cigüe amere,  
 Ta voix a tesmoigné qu'au point que cet esprit  
 S'enfuoit en son lieu, tu vis saillir du lict  
 Cette Royne en fraieur, qui te monstroit la place  
 Où le cardinal mort l'accostoit face à face,  
 Pour prendre son congé ; elle bouchoit ses yeux,  
 Et sa fraieur te fit herisser les cheveux.

Tels mal heureux cerveaux ont esté les amorces,  
 Les flambeaux boutte-feux, et les fatalles torches  
 Par qui les hauts chasteaux jusqu'en terre razez,  
 Les temples, hospitaux, pillez et embravez,  
 Les colleges destruiets par la main ennemie  
 Des cytoiens esmeus, monstrent l'anatomie  
 De nostre honneur ancien (comme l'on jnge aux os  
 La grandeur des geants aux sepulchres enclos).  
 Par eux on vid les loix sous les pieds trepignées ;  
 Par eux la populace à bandes mutinées  
 Trempa dedans le sang des vieillards les cousteaux,  
 Estrangla les enfans liez en leurs berceaux,  
 Et la mort ne connut ni le sexe ni l'aage ;  
 Par eux est perpetré le monstrueux carnage,  
 Qui de quinze ans entiers, aiant fait les moissons  
 Des François, glene (1) encor le reste en cent façons.

Car quand la frenaisie et fiebvre generale  
 A senti quelque paix, dilucide (2) intervalle,  
 Nos sçavants apprentifs du faux Marchiavel  
 Ont parmi nous semé la peste du duel :  
 Les grands, ensorcelez par subtiles querelles,  
 Ont rempli leurs esprits de haines mutuelles,  
 Leur courage employé à leur dissention  
 Les fait serfs de mestier, grands de profession :  
 Les nobles ont choqué à testes contre testes,  
 Par eux les princes ont vers eux payé leurs debtes :  
 Un chacun, estourdy, a porté au fourreau  
 Dequoy estre de soy et d'autry le bourreau,  
 Et de peur qu'en la paix la feconde noblesse,  
 De son nombre s'enflant, ne refrene et ne blesse  
 La tyrannie un jour, qu'ignorante elle suit,

(1) Glane.

(2) De *dilucider* : éclaircir. (Latinisme.)

Miserable support du joug qui la destruit ;  
 Le Prince, en son repas, par loüanges et blasmes  
 Met la gloire au duel, en allume les ames,  
 Peint sur le front d'autruy et n'establit pour soy  
 Du rude poinct d'honneur la pestifere loy,  
 Reduisant d'un bon cœur la valeur prisonniere  
 A voir devant l'espée, et l'Enfer au derriere.

J'escris aiant senti avant l'autre combat,  
 De l'ame avec son cœur l'inutile debat,  
 Prié Dieu, mais sans foy comme sans repentance,  
 Porté a exploiter dessus moy la sentence.  
 Et ne faut pas icy que je vante en mocqueur  
 Ce despit pour courage et le fiel pour le cœur :  
 Ne pense pas aussy, mon lecteur, que je conte  
 A ma gloire ce poinct, je l'escris à ma honte.  
 Ouy, j'ay senti le ver reveillant et piqueur  
 Qui contre tout mon reste avoit armé le cœur :  
 Cœur qui à ses despens prononçoit la sentence  
 En faveur de l'enfer contre ma conscience.

Ces anciens vrais soldats guerriers, grands conquéreurs,  
 Qui de simples bourgeois faisoient des empereurs,  
 Des princes leurs vassaux, d'un advocat un prince,  
 Du monde un regne seul, de France une province ;  
 Ces patrons de l'honneur honoroient le senat,  
 Les chevaliers apres, et par le tribunal  
 Haussoyent le tiers estat au degré de leur ville,  
 Desquels ils repousoient toute engeance serville.  
 Les serfs demi-humains, des hommes excrements,  
 Se vendoyent, se contoyent au roolle des juments (1),  
 Ces mal-heureux avoient encores entr'eux-mesme  
 Quelque condition des extrêmes l'extrême,  
 C'estoient ceux qu'on tiroit des pires du troupeau,  
 Pour esbattre le peupl' au depend de leur peau.  
 Aux obseques des grands, aux festins, sur l'arene,  
 Ces glorieux maraux bravoient la mort certaine  
 Avec grace et sang froid, mettoient pourpoinct à part,  
 Sans s'esbranler longeoient en leur sein le poignard :  
 Que ceux qui aujourd'huy se vantent d'estocades  
 Contre-fassent l'horreur de ces viles bravades :

(1) C'est-à-dire de bêtes de somme.

Car ceux-là recevoient et le fer et la mort  
 Sans cry, sans que le corps se tordist par effort,  
 Sans posture contrainte, ou que la voix ouïe  
 Mendiast laschement des spectateurs la vie :  
 Ainsi le plus infect du peuple diffamé  
 Perissoit tous les jours par milliers consumé.

Or tel venin cuida sortir de cette lie  
 Pour eschauffer le sang de la troupe anoblie :  
 Puis quelques empereurs, gladiateurs nouveaux,  
 De ces corps condamnez se firent des bourreaux,  
 Joint (comme l'on trouva) que les meres volages  
 Avoient admis au lict des pollus mariages  
 Ces visages felons, ces membres outrageux  
 Et convoité le sang des vilains courageux :  
 On y dressa les nains (1), quelques femmes perduës  
 Furent a ce mestier finalement vendües :  
 Mais le doctes escrits des sages animez  
 Rendirent ces bouchers (quoy que grands) diffamez ;  
 Et puis le magistrat couronna d'infamie  
 Et atterra le reste en la plus basse lie,  
 Si bien que ce venin, en leur siecle abbattu,  
 Pour lors ne pût voler la palme de vertu.

On appelle aujourd'huy n'avoir rien fait qui vaille  
 D'avoir percé premier l'espais d'une bataille,  
 D'avoir premier porté une enseigne au plus haut  
 Et franchy devant tous la bresche par assaut ;  
 Se jetter contre espoir dans la ville assiégée,  
 La sauver demi-prise et rendre encouragée ;  
 Fortifier, camper ou se loger parmy  
 Les gardes, les efforts d'un puissant ennemy,  
 Employer, sans manquer de cœur et de cervelle,  
 L'espée d'une main, de l'autre la truelle,  
 Bien faire une retraite, ou d'un scadron battu  
 Rallier les deffaicts, cela n'est plus vertu.

La voici pour ce temps : bien prendre une querelle  
 Pour un oyseau, ou chien, pour garce ou maquerelle,  
 Au plaisir d'un valet, d'un bouffon gazouillant  
 Qui veut, dit-il, sçavoir si son maistre est vaillant ;  
 Si un prince vous hait, s'il luy prend quelque envie

(1) Nains.

D'employer votre vie à perdre une autre vie,  
 Pour payer tous les deux ; à cela nos mignons,  
 Tout rians et transis, deviennent compagnons  
 Des valets, des laquets ; quiconque porte espée  
 L'espere voir au sang d'un grand prince trempée ;  
 De cette loy sacrée ores ne sont exclus  
 Le malade, l'enfant, le vieillard, le perclus ;  
 On les monte, on les arme, on invente, on devine  
 Quelques nouveaux outils à remplir Lybithyne ;  
 On y fend sa chemise, on y montre sa peau ;  
 Despouillé en coquin, on y meurt en bourreau :  
 Car les perfections de düel sont de faire  
 Un appel sans raison, un meurtre sans colere,  
 Au jugement d'autry, au rapport d'un menteur ;  
 Somme, sans estre juge, on est l'executeur  
 Ainsy faisant vertu d'un execrable vice,  
 Ainsy faisant mestier de ce qui fut supplice  
 Aux ennemis vaincus, sont, par les enragés,  
 De leurs exploits sur eux les Diabes soulagés.  
 Folle race de ceux qui pour quelque vaisselle,  
 Veutrez l'eschine en bas, fermes sur leur rondelle,  
 Sans regrets, sans crier, sans tressauts apparents,  
 Se faisoient esgorger au profit des parents :  
 Tout peril veut avoir la gloire pour salaire ;  
 Tels perils amenoient l'infamie au contraire ;  
 Entre les valeureux ces cœurs n'ont point de lieu ;  
 Les anciens leurs donnoient pour tutelair Dieu  
 Non Mars, chef des vaillants : le chef de cette peste  
 Fut Saturne le triste, infernal et funeste,  
 Le François aveuglé de ce siècle dernier  
 Est tout gladiateur et n'a rien du guerrier :

On debat dans le pré les contrats, les cedulles.  
 Nos jeunes Conseillers y descendent des mules ;  
 J'ay veu les Thresoriers du düel se coiffer,  
 Quitter l'argent et l'or pour manier le fer ;  
 L'Advocat desbauché du barreau se desrobe,  
 Souille à bas le bourlet, la cornette et la robbe :  
 Quel heur d'un grand malheur, si ce brutal excez  
 Parvenoit à juger un jour tous nos procez !  
 Enfin, rien n'est exempt : les femmes en colere



Ostent au faux honneur l'honneur de se deffaire ;  
 Ces hommages, plustost ces demons desguisez,  
 Ont mis l'espée au point, les cottillons posez,  
 Trepigné dans le pré avec bouche embavée,  
 Bras courbé, les yeux clos, et la jambe levée ;  
 L'une dessus la peur de l'autre s'avançant  
 Menace de fraieur et crie en offensant.

Voilà l'estat piteux de nos calamitez,  
 La vengeance des cieux justement irritez ;  
 En ce fascheux estat, France et François vous estes  
 Nourris, entretenus par estrangeres bestes,  
 Bestes de qui le but et le principal soing  
 Est de mettre a jamais au tyrannique poing  
 De la beste de Romme un sceptre qui commande  
 L'Europe, et encor plus que l'Europe n'est grande.

Aussy l'orgueil de Rome est à ce poinct levé  
 Qui d'un prestre, tout roy, tout empereur bravé,  
 Est marchepied fangeux : on void sans qu'on s'estonne,  
 La pantoufle crotter les lis de la couronne ;  
 Dont, ainsy que Neron, ce Neron insensé  
 Rencherit sur l'orgueil que l'autre avoit pensé :

Entre tous les mortels, de Dieu la prevoiance  
 M'a du haut Ciel choisy, donné sa lieutenance :  
 Je suis de nations juge à vivre et mourir ;  
 Ma main faict qui luy plaist et sauver et perir ;  
 Ma langue, declarant les edicts de Fortune,  
 Donne aux citez la joie ou la plainte commune ;  
 Rien ne fleurit sans moy : les milliers enfermez  
 De mes gladiateurs sont d'un mot consumez ;  
 Par mes arrests j'espars, je destruis, je conserve  
 Tout païs, toute gent, je la rends libre ou serve :  
 J'esclave les plus grands ; mon plaisir pour tous droicts  
 Donne aux gueux la couronne et le bissac aux roys,

C'est ancien loup romain ne sçeut pas davantage ;  
 Mais le loup de ce siècle a bien d'autre langage :  
 Je dispense, dit-il, du droict contre le droict ;  
 Celuy que j'ai damné, quand le Ciel le voudroit,  
 Ne peut estre sauvé ; j'authorise le vice,  
 Je fais le faict non faict, de justice injustice ;

Je sauve les damnez en un petit moment ;  
 J'en loge dans le ciel a coup un regiment ;  
 Je fais de bouë un roy, je mets les roys aux fanges  
 Je fais les saints, soubz moy obeissant les anges  
 Je puis (cause premiere a tout cet univers)  
 Mettre l'Enfer au Ciel et le Ciel aux Enfers.

Voilà vostre evangile, ô vermine espagnolle,  
 Je dis vostre evangile, engeance de Loyolle (1)  
 Qui ne portez la paix sous le double manteau,  
 Mais qui empoisonnez l'homicide couteau,  
 C'est vostre instruction d'establir la puissance  
 De Rome soubz couleur de poincts de conscience,  
 Et, soubz le nom menti de Jésus, esgorger  
 Les rois et les estats où vous pouvez loger :  
 Allez, preschez, courez, volez, meurtriere troupe(2).  
 Semez le feu d'Enfer aux quatre coings d'Europe :  
 Vos succez paroistront quelque jour, en cuidant (3)  
 Mettre en Septentrion le sceptre d'Occident.  
 Je voy comme le fer piteusement besongne  
 En Mosco, en Suede, en Dace et en Polongne.  
 Insensez, en cuidant vous avancer beaucoup,  
 Vous eslevez l'agneau, atterrant vostre loup.  
 O prince mal-heureux, qui donne au jesuiste  
 L'accez et le credit que son peché merite !

Or laissons-là courir la pierre et le couteau  
 Qui nous frappe d'enhaut ; voyons d'un œil nouveau  
 Et la cause et le bras qui justement les pousse ;  
 Foudroiez, regardons qui c'est qui se courrouce ;  
 Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous ;  
 Soyons doux à nous-mesm', et le ciel sera doux ;  
 Ne tyrannisons point d'envie nostre vie,  
 Lors nul n'exercera dessus nous tyrannie :  
 Ostons les vains soucys, nostre dernier soucy  
 Soit de parler à Dieu en nous plaignant ainsy :

« Tu vois, juste vengeur, les fleaux de ton Eglise (4),  
 Qui, par eux mise en cendre et en mesure mise,

(1) Loyola.

(2) Troupe.

(3) Croyant.

(4) M. G. Lanson signale entre les parties fortes du poème, « cette sorte de

A, contre tout espoir, son esperance en toy,  
Pour son retranchement, le rempart de la foy.

« Tes ennemis et nous sommes esgaux en vice,  
Si, juge, tu te sieds en ton lict de justice ;  
Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,  
Et ce choix est celuy que ta grace y a mis.

« Si tu nous fais des biens, ils s'enflent en blasphemes,  
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mesmes ;  
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux ;  
Quand tu nous meurtrirois, si te benirons-nous.

« Cette bande meurtriere à boire nous convie.  
Le vin de ton courroux boiront-ils plus la lie ?  
Ces verges qui sur nous s'esgaient, comm' au jeu,  
Salles de nostre sang, vont-elles pas au feu ?

« Chastié en ta douceur, punis en ta furie  
L'escapade aux agnaux, des loups la boucherie ;  
Distingue par les deux (comme tu l'as promis)  
La verge à tes enfans, la barr' aux ennemis.

« Veux-tu long-temps laisser en cette terre ronde  
Regner ton ennemy ? N'es-tu seigneur du monde,  
Toy, Seigneur, qui abbats, qui blesses, qui gueris,  
Qui donnes vie et mort, qui tûe et qui nourris ?

« Les princes n'ont point d'yeux pour voir ces grand'mer-  
[veilles ;  
Quand tu voudras tonner, n'auront-ils point d'oreilles ?  
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter ;  
Ils ont tout pour Satan, et rien pour te porter.

« Sion ne reçoit d'eux que refus et rudesses,  
Mais Babel les rançonne et pille leurs richesses ;  
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)  
Monstrent l'or aux enfers et les neiges aux cieux.

*psaume*, » et M. Samuel Rocheblanc dans son *Agrippa d'Aubigné* (p. 87) l'appelle « une admirable prière en stances. »

« Les temples du payen, du Turc, de l'idolatre,  
 Haussent au ciel l'orgueil du marbre et de l'albâtre,  
 Et Dieu seul, au desert pauvrement hebergé,  
 A basti tout le monde et n'i est pas logé!

« Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hyrondelles ;  
 On dresse quelque fuye (1) aux simples colombelles ;  
 Tout est mis à l'abry par le soing des mortels,  
 Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels,

« Tu as tout l'univers, où ta gloire on contemple,  
 Pour marchepied la terre et le ciel pour un temple,  
 Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux ?  
 Tu possedes le ciel et les cieus des hauts cieus !

« Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche,  
 Un temple de l'estable, un autel de la creiche ;  
 Eux, du temple une estable aux asnes arrogants,  
 De la sainte maison la caverne aux brigands.

« Les premiers des chrestiens prioient aux cimeties :  
 Nous avons fait ouir aux tombeaux nos prieres,  
 Fait sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,  
 Et annoncé la vie aux logis de la mort.

« Tu peux faire conter ta loüange à la pierre ;  
 Mais n'as-tu pas tousjours ton marchepied en terre ?  
 Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrez  
 Qu'un blanchissant amas d'os de morts asserrez ?

« Les morts te loüront-ils ? Tes faits grands et terribles  
 Sortiront-ils du creux de ces bouches horribles ?  
 N'aurons-nous entre nous que visages terreux,  
 Murmurant ta loüange aux secrets de nos creux ?

« En ces lieux caverneux tes cheres assemblées,  
 Des ombres de la mort incessamment troublées,  
 Ne feront-elles plus resonner tes saints lieux,  
 Et ton renom voler des terres dans les cieus ?

(1) Fuite, du latin *fuga* : retraite, refuge. — Petite volière pour pigeon s domestiques.

« Quoy ! serons-nous muets, serons-nous sans oreilles,  
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles ?  
As-tu esteint en nous ton sanctuaire ? Non,  
De nos temples vivans sortira ton renom.

« Tel est en cet estat le tableau de l'Eglise :  
Elle a les fers aux pieds, sur les gesnes assise,  
A sa gorge la corde et le fer inhumain,  
Un pseaume dans la bouche et un luth en la main.

« Tu aimes de ses mains la parfaicte harmonie :  
Nostre luth chantera le principe de vie ;  
Nos doigts ne sont plus doigts que pour trouver tes sons,  
Nos voix ne sont plus voix qu'à tes saintes chansons.

« Mets a couvert ces voix que les pluies enroüent ;  
Deschaine donc ces doigts, que sur ton luth ils jouënt ;  
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,  
Et nous monstre le ciel pour y tourner les yeux.

« Soient tes yeux addoucis à guerir nos miseres,  
Ton oreille propice ouverte à nos prieres,  
Ton sein desboutonné à loger nos soupirs  
Et ta main liberalle à nos justes desirs.

« Que ceux qui ont fermé les yeux à nos miseres,  
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prieres,  
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,  
Point de mains pour donner, mais bien pour oster,

« Trouvent tes yeux fermez à juger leurs miseres ;  
Ton oreille soit sourde en oiant leurs prieres ;  
Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons ;  
Ta main seiche sterile aux bien-faits et aux dons.

« Soient tes yeux clair-voyans à leur pechez extremes,  
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphemes,  
Ton sein desboutonné pour s'enfler de courroux,  
Et ta main diligente à redoubler tes coups.

« Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyre ,  
Le meschant rit plus haut que le bon n'y souspire ;  
Nos cris mortels n'i font qu'incommoder leurs ris,  
Les ris de qui l'esclat oste l'air à nos cris.

« Ils crachent vers la lune, et les voutes celestes  
N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes ?  
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds  
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds ?

« Leve ton bras de fer, haste tes pieds de laine ;  
Venge ta patience en l'aigreur de ta peine :  
Frappe du ciel Babel : les cornes de son front  
Deffigurent la terre et luy ostent son rond. »

## LIVRE SECOND

### PRINCES (1)

Je veux, à coups de traits de la vive lumière,  
Crever l'enflé Python au creux de sa tasniere,  
Je veux ouvrir au vent l'Averne vicieux,  
Qui d'air empoisonné fasse noircir les cieux ;  
Percer de ces infects les pestes et les roignes,  
Ouvrir les fonds hideux, les horribles charongnes  
Des sepulchres blanchis : ceux qui verront cecy,  
En bouchant les naseaux, fronceront le sourcy.

Vous qui avez donné ce subject à ma plume,  
Vous-mesme qui avez porté sur mon enclume  
Ce foudre rougissant acéré de fureur,  
Lisez-le, vous aurez horreur de vostre horreur !  
Non pas que j'aye espoir qu'une pudicque honte  
Vos pasles fronts de chiens par vergogne surmonte ;  
La honte se perdit, vostre cœur fut taché  
De la pasle impudence, en aymant le peché.  
Car vous donnez tel lustre à vos noires ordures  
Qu'en fascinant vos yeux elles vous semblent pures.  
J'en ay rougi pour vous, quand l'acier de mes vers  
Burinoit vostre histoire aux yeux de l'Univers :  
Subject, style inconnu, combien de fois fermée  
Ai-je à la Verité la lumiere allumée ?  
Vérité de laquelle et l'honneur et le droict,  
Connu, loué de tous, meurt de faim et de froid ;  
Vérité qui, ayant son throsne sur les nües,

(1) Dans ce livre, d'Aubigné peint, avec une virulence extrême et sans aucune peur des mots, la cour des derniers palais. Il qualifie de nouveau durement Catherine de Médicis, il trace ici l'image ignominieuse de ses fils ; avec Henri III il montre ses mignons, puis les princesses. C'est le tableau d'une corruption générale. Il tient la plus grande partie du livre qui s'achève par un très beau discours moral.

N'a couvert que le ciel et traisné par les rües.  
 Lasche jusques icy, je n'avois entrepris  
 D'attaquer les grandeurs, craignant d'estre surpris  
 Sur l'ambiguité d'une gloze estrangere,  
 Ou de peur d'encourir d'une cause legere  
 Le courroux tres-pesant des princes irritez.  
 Celui-là se repend qui dit leurs veritez !  
 Celui qui en dit bien trahit sa conscience.  
 Ainsy, en mesurant leur ame à leur puissance,  
 Aymant mieux leur estat que ma vie à l'envers,  
 Je n'avois jamais faict babiller à mes vers  
 Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse ;  
 Hardy, d'un nouveau cœur, maintenant je m'adresse  
 A ce geant morgueur, par qui chacun trompé  
 Souffre à ses pieds languir tout le monde usuré.  
 Le fardeau, l'entreprise, est rude pour m'abbattre,  
 Mais le doigt du tres-fort me pousse à le combattre.  
 Je voy ce que je veux, et non ce que je puis ;  
 Je voy mon entreprise, et non ce que je suis.  
 Preste-moi, Verité, ta pastorale fronde,  
 Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde  
 Que je pourray choisir, et que ce caillou rond  
 Du vice Goliath s'enchasse dans le front.

L'ennemy mourra donc, puisque la peur est morte.  
 Le temps a creu le mal ; je viens en cette sorte,  
 Croissant avec le temps de style, de fureur,  
 D'aage, de volonté, d'entreprise et de cœur.  
 Et d'autant que le monde est roide en sa malice  
 Je deviens roide aussy pour guerroyer le vice.

Çà, mes vers bien-aymez, ne soiez plus de ceux  
 Qui, les mains dans le sein, tracassent, paresseux,  
 Les steriles discours dont la vaine memoire  
 Se noye dans l'oubly, en ne pensant que boire.

Si quelqu'un me reprend que mes vers eschauffez  
 Ne sont rien que de meurtre et de sang estoffez,  
 Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,  
 Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,  
 Je lui responds : Ami, ces mots que tu reprends  
 Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends ;  
 Les flatteurs de l'Amour nē chantent que leurs vices,



Que vocables choisis à peindre les délices,  
 Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps,  
 Une heureuse folie à consumer son temps.  
 Quand j'estois fol heureux (si cest heur est folie,  
 De rire aiant sur soy sa maison demolie ;  
 Si c'est heur d'appliquer son fol entendement  
 Au doux, laissant l'utile ; estre sans sentiment,  
 Lepreux de la cervelle, et rire des miseres  
 Qui accablent le col du país et des freres),  
 Je fleurissois comm'eux de ces mesmes propos  
 Quand par l'oisiveté je perdois le repos.  
 Ce siecle, autre en ces mœurs, demande un autre style.  
 Cueillons des fruicts amers desquels il est fertile.  
 Non, il n'est plus permis sa veine desguiser  
 La main peut s'endormir, non l'ame reposer,  
 Et voir en mesme temps nostre mere hardie,  
 Sur ses costez joüer la dure tragedie,  
 Proche à sa catastrophe, où tant d'actes passez  
 Me font frapper des mains et dire : C'est assez !  
 Mais où se trouvera qui à langue desclose,  
 Qui à fer esmoulu (1), à front decouvert, ose  
 Venir aux mains, toucher, faire sentir aux grands  
 Combien ils sont petits et foibles et sanglants !  
 Des ordures des grands le poëte se rend sale  
 Quand il peint en Cœsar un ord (2) Sardanapale,  
 Quand un traistre Sinon pour sage est estimé,  
 Desguisant un Neron en Trajan bien-aymé :  
 Quand d'eux une Thaïs une Lucrece est dite,  
 Quand ils nomment Achill' un infame Thersite ;  
 Quand, par un fat sçavoir ils ont tant combattu  
 Que, souldoiez du vice, ils chassent la vertu.  
 Ils chassent les esprits trop enrichis des graces  
 De l'Esprit eternal, qui ont à pleines tasses  
 Ben du nectar des cieux (ainsi que le vaisseau  
 D'un bois qui en poison change la plus douce eau),  
 Ces vaisseaux venimeux de ces liqueurs si belles  
 Font l'aconite noir et les poisons mortelles.

(1) Aiguisé sur la meule.

(2) *Ord*, « qui excite le dégoût et, pour ainsi dire, l'horreur par la saleté. »  
 (Litré.)

Flatteurs, je vous en veux ; je commence par vous  
 A desploier les traicts de mon juste courroux :  
 Serpents qui, retirez des mortelles froidures,  
 Tirez de pauvreté, eslevez des ordures  
 Dans le sein des plus grands, ne sentez leur chaleur  
 Plustost que vous picquez de venin sans douleur  
 Celuy qui vous nourrit, celuy qui vous appuie  
 Vipereaux, vous tuez qui vous donne la vie.  
 Princes, ne prestez pas le costé aux flatteurs :  
 Ils entrent finement, ils sont subtils questeurs  
 Ils ne prennent aucun que celuy qui se donne ;  
 A peine de leurs lacqs (1) voi-je sauver personne ;  
 Mesmes en les fuiant nous en sommes deceus,  
 Et, bien que repoussez, souvent ils sont receus.  
 Mais en ce temps infect tant vaut la menterie,  
 Et tant a pris de pied l'enorme flatterie,  
 Que le flatteur honteux, et qui flatte a demi  
 Faict son Roy non demi, mais entier ennemi.  
 Et qui sont les flatteurs ? Ceux qui portent les tittres  
 De conseillers d'Estat ; ce ne sont plus belistres  
 Gnatons du temps passé ; en chaire les flatteurs  
 Portent le front, la grace et le nom de prescheurs ;  
 Le peuple ensorcelé, dans la chaire esmerveille  
 Ceux qui, au temps passé, chuchetoient à l'oreille,  
 Si que, par fard nouveau, vrais prevaricateurs,  
 Ils blasment les pechez desquels ils sont auteurs,  
 Coulent le moucheron, et ont appris à rendre.  
 La loüange cachée à l'ombre du reprendre.  
 D'une feinte rigueur, d'un courroux simulé,  
 Donnent pointe d'aigreur au los (2) emmiellé.  
 De tels coups son enfant la folle mere touche  
 La cuisse de la main et les yeux de la bouche.  
 Un prescheur mercenaire, hypocrite effronté,  
 De qui Sathan avoit le sçavoir achepté,  
 A-il pas tant cherché fleurs et couleurs nouvelles,  
 Qu'il habille en martyr le bourreau des fidelles ?  
 Il nomme bel exemple une tragicque horreur,  
 Le massacre justice, un zele la fureur ;

(1) Liens, rets.

(2) A la louange.

Il plaint un roy sanglant, sur tout il le veut plaindre  
 Qu'il ne peut en vivant assez d'ames estreindre ;  
 Il faict vaillant celuy qui n'a veu les hazards,  
 Studieux l'ennemy des lettres et des arts,  
 Chastre le mal-heureux, au nom duquel il tremble,  
 S'il luy faut reprocher les deux amours ensemble,  
 Et fidel et clement il a chanté le roy  
 Qui, pour tuer les siens, tua sa propre foy.

Voilà comment le diable est faict par eux un ange,  
 Au chantre et au chanté vergogneuse loüange.  
 Nos princes sont loüez, loüez et vitieux,  
 L'escume de leur pus leur monte jusqu'aux yeux,  
 Plustot ils n'ont du mal quelque voix veritable ;  
 Moins vaut l'utile vray que le faux aggreable,  
 Sur la langue d'aucun à present n'est porté  
 Cet espineux fardeau qu'on nomme Verité.  
 Pourtant suis-je esbahy comment il se peut faire  
 Que de vices si grands on puisse encore extraire  
 Quelque goust pour loüer, si ce n'est à l'instant  
 Qu'un roy devient infect, un flatteur quant et quant  
 Croist, à l'envy du mal, une orde menterie.  
 Voilà comment de nous la vérité bannie,  
 Meurtrie et déchirée, est aux prisons, aux fers,  
 On esgare ses pas parmy les lieux deserts.

Si quelquefois un fol, ou tel au gré du monde,  
 La veut porter en Cour, la vanité abonde  
 Des moiens familiers pour la chasser dehors :  
 La pauvrete soustient mille playes au corps,  
 L'injure, le desdain, dont elle n'est fachée,  
 Souffrant tout à plaisir hormis d'estre cachée.  
 Je l'ay prise aux deserts , et, la trouvant au bord  
 Des iles des bannis, j'y ay trouvé la mort.  
 La voicy par la main, elle est marquée en sorte  
 Qu'elle porte un couteau pour celuy qui la porte.  
 Que je sois ta victime, o celeste beauté,  
 Blanche fille du ciel, flambeau d'Eternité ;  
 Nul bon œil ne la voit qui transy ne se pasme ;  
 Dans cette pamoison s'esleve au ciel toute ame.  
 L'antousiasme apprend à mieux connoistre et voir ;  
 Du bien vient le desir, du desir vient l'espoir,

De l'espoir le dessein, et du dessein les peines,  
 Et la fin met à bien les peines incertaines.  
 Mais n'est-il question de perdre que le vent  
 D'un vivre mal heureux qui nous meurtrit souvent,  
 Pour contenter l'esprit rendre l'ame delivre  
 Des bourreaux, des menteurs qui se perdent pour vivre?  
 Doi-je pour mes bastards tuer les miens affin  
 De fuir de ma vie une honorable fin?  
 Parricides enfants, poursuivez ma misere,  
 L'honorable mal heur ou l'heur de votre pere ;  
 Mourons, et en mourant laissons languir tous ceux  
 Qui, en flattant nos roys, acheptent, mal heureux,  
 Les plaisirs de vingt ans d'une eternelle peine.  
 Qu'ils assiegent ardents une oreille incertaine  
 Qu'ils chassent halletans ; leur curée et leur part  
 Seront dire, promettre, et un double regard :  
 Ces lasche serfs seront, au milieu des carnages  
 Et des meurtres sanglants, troublez en leurs courages ;  
 Les œuvres de leurs mains (quoy qu'ils soient impiteux)(1)  
 Feront dresser d'horreur et tomber leurs cheveux,  
 Transis en leurs plaisirs. O que la plaie est forte  
 Qui mesm' empuantyt le pourry qui la porte !  
 Cependant, au milieu des massacres sanglants  
 (Exercices et jeux aux desloiaux tyrans),  
 Quand le peuple gémit sous le faix tyrannique,  
 Quand ce siecle n'est rien qu'une histoire tragicque,  
 Ce sont farces et jeux toutes leurs actions  
 Un ris sardonien peint leurs affections,  
 Bizarr' habits et cœurs, les plaisants se desguisent,  
 Enfarinez, noircis, et ces basteleurs disent :  
 Deschaussons le cothurne, et rions, car il faut  
 Jetter ce sang tout frais hors de nostre eschaffaut,  
 En prodiguant dessus mille fleurs espanchées,  
 Pour cacher nostre meurtre à l'ombre des jonchées.  
 Mais ces fleurs seicheront, et le sang recelé  
 Sera puant au nez, non aux yeux revelé ;  
 Les delices des grands s'envolent en fumée,  
 Et leurs forfaitcs marquez tetgnent leur renommée.

(1) Impitoyables.

Ainsy, lasches flatteurs, ames qui vous ploiez  
 En tant de vents, de voix, que siffler vous oyez ;  
 O ploïables esprits ! o consciences molles,  
 Temeraires jôüets du vent et des parolles !  
 Votre sang n'est point sang, vos cœurs ne sont points cœurs  
 Mesme il n'y a point d'ame en l'ame des flatteurs,  
 Car leur sang ne court pas, duquel la vive source  
 Ne bransle pas pour soy, de soy ne prend sa course ;  
 Et ces cœurs, non vrais cœurs, ces desirs, non desirs,  
 Ont au plaisir d'autruy l'aboy de leurs plaisirs.  
 Vous êtes fils de serfs, et vos testes tondües  
 Vous font resouvenir de vos meres vendües.  
 Mais quelle ame auriez-vous ? Ce cinquiesme element  
 Meut de soy, meut autruy, source du mouvement ;  
 Et vostre ame, flatteurs, serfve de vostre oreille  
 Et de vostre œil, vous meut d'inconstance pareille  
 Que le cameleon : aussy faut-il souvent  
 Que ces cameleons ne vivent que de vent.

Mais ce trop sot mestier n'est que la theoricque  
 De l'autre qui apporte après soy la praticque ;  
 Un nouveau changement, un office nouveau,  
 D'un flatteur idiot fait un fin macquereau.  
 Nos anciens, amateurs de la franche justice,  
 Avoient de fascheux noms nommé l'horrible vice :  
 Ils appelloient brigand ce qu'on dit entre nous  
 Homme qui s'accomode, et ce nom est plus doux ;  
 Ils nommoient macquereau un subtil personnage  
 Ils tenoient pour larron qui fait son mesnage,  
 Pour poltron un finet, qui prend son avantage ;  
 Ils nommoient trahison ce qui est un bon tour ;  
 Ils appelloient putain une femme d'amour ;  
 Qui sçait solliciter et porter un message.  
 Ce mot macquerelage est changé en poulets.  
 Nous faisons faire aux grands ce qu'eux à leurs valets ;  
 Nous honorons celuy qui entr'eux fut infame ;  
 Nul esprit n'est esprit, nulle ame n'est belle ame,  
 Au periode infect de ce siecle tortu,  
 Qui à ce point ne fait tourner toute vertu.  
 On cherche donc une ame et tranquille et modeste,  
 Pour sourdement cacher cette mourante peste ;

On cherche un esprit vif, subtil, malitieux,  
 Pour ouvrir les moiens et desnoïer les nœuds,  
 La longue experience assez n'y est experte ;  
 Là souvent se prophane une langue diserte ;  
 L'eloquence, le luth et les vers les plus beaux,  
 Tout ce qui louoit Dieu, es mains des macquereaux  
 Change un psaume en chanson, si bien qu'il n'y a chose  
 Sacrée à la vertu que le vice n'expose,  
 Ou le désir bruslant, ou la prompte fureur,  
 Ou le traistre plaisir faict errer nostre cœur,  
 Et quelque feu soudain promptement nous transporte  
 Dans le seuil des pechez, trompez en toute sorte.  
 Le maquereau est seul qui peche froidement,  
 Qui, toujours bourrelé de honte et de tourment,  
 Vilainement forcé, pas après pas s'avance,  
 Retiré des chaisnons de quelque conscience.  
 Le vilain, tout tremblant, craintif et reffronché (1)  
 Mesme montre en pechant le nom de son peché.  
 Tout vice tire à soy quelque prix ; au contraire,  
 Ce vice qui ne sent rien que la gibbeciere,  
 Le coquin, le bissac, à pour le dernier pris,  
 Par les veilles du corps et celle des esprits,  
 La ruine des deux. Le ciel pur, de sa place,  
 Ne void rien icy bas qui trouble tant sa face ;  
 Rien ne noircit si tost le ciel serain et beau  
 Que l'haleine et que l'œil d'un transy macquereau.

Il est permis aux grands, pourveu que l'un ne fasse  
 De l'autre le mestier et ne change de place,  
 D'avoir renards, chevaux, et singes et fourmis,  
 Serviteurs esprovez et fideles amis.  
 Mais le malheur advient que la sage finesse  
 Des renards, des chevaux la necessaire adresse,  
 La vitesse, la force et le cœur aux dangers ;  
 Le travail des fourmis, utiles mesnagers,  
 S'emploie aux vents, aux coups ; ils se plaisent d'y estre ;  
 Tandis le singe prend à la gorge son maistre,  
 Le fait haïr, s'il peut, à nos princes mignons,  
 Qui ont beaucoup du singe et fort peu des lions.

(1) Ronfrogné ou reffrogné.

Qu'advient-il de cela ? Le bouffon vous amuse,  
 Un renard ennemy vous faict cuire sa ruse  
 On a pour œconome un plaisant animal,  
 Et le prince combat sur un singe à cheval.

Qu'ay-je dit des lions ? Les eslevez courages  
 De nos rois abbaissoient et leur force et leurs rages,  
 Doctes à s'en servir ; les sens effeminez  
 De ceux-cy n'aiment pas les fronts determinez,  
 Tremblent de leurs lions ; car la vertu estonne  
 De nos coupables rois l'ame basse et poltronne.  
 L'esprit qui s'emploioit jadis à commander  
 S'emploie, degeneré, à tout apprehender.  
 Pourtant ce roy, songeant que les griffes meurtrieres  
 De ses lyons avoient crocheté leurs tasnieres  
 Pour le déschirer vif, prevoyant à ces maux,  
 Fit bien mal à propos tïer ces animaux.  
 Il laissa le vrai sens, s'attachant au mensonge.  
 Un bon Joseph eût pris autrement un tel songe,  
 Et eut dit : Les lions superbes, indomptez,  
 Que tu doibs redouter, sont princes irritez,  
 Qui brusleront tes reins et tes foibles barrieres.  
 Pour n'estre pas tournez aux proies estrangeres.  
 Apprens, Roy, qu'on nourrit de biens divers moiens  
 Les lyons de l'Affricque ou de Lyon les chiens.  
 De ces chiens de Lyon tu ne crains le courage,  
 Quand tu changes des rois et l'habit et l'usage,  
 Quand tu blesses des tiens les cœurs à millions :  
 Mais tu tournes ta robbe aux yeux de tes lyons,  
 Quand le royal manteau se change en une aumusse,  
 Et la couronne au froc d'un vilain pique-puce (1).

Les rois aux chiens flatteurs donnent le premier lieu,  
 Et, de cette canaille endormis au millieu,  
 Chassent les chiens de garde ; en nourrissant le vice,  
 S'assiègent de trompeurs ; l'estrangere malice  
 Jette par quelque trou sa richesse et ses os,  
 Pour nourrir aux muets le dangereux repos.  
 On void soubz tels valets, ou plutost soubz tels maistres,  
 Du corps traistre les yeux et les oreilles traistres :

(1) Ou Picpus, membre du Tiers Ordre de saint François dont la communauté était à Picpus près Paris.

Car les plus grands, qui sont des princes le conseil,  
 Sont des princes le cœur, le sens, l'oreille et l'œil.  
 Si ton cœur est meschant, ta cervelle insensée,  
 Si l'ouïr et le voir trahissent ta pensée,  
 Qu'un precipice bas paroisse un lieu bien seur,  
 Qu'un amere poison te soit une douceur  
 Le scorpion un œuf, où auras-tu puissance  
 De fuir les dangers et fuir l'assurance?

Si quelque prince un jour (sagement curieux  
 D'ouïr de son oreille et de voir de ses yeux  
 Ses pechez sans nul fard, desguisant son visage  
 Et son habit) vouloit faire quelque voyage ;  
 Sçavoir du laboureur, du rançonné marchand,  
 Si son prince n'est pas exacteur et meschant ;  
 Sçavoir de quel renom s'esleve sa proïesse,  
 S'il est le roy des cœurs comme de la noblesse,  
 Qu'il passe plus avant, et, pour se descharger  
 Du vouloir de connoistre, aille voir l'estranger ;  
 Ou qu'ainsy qu'autrefois ce tres-grand Alexandre  
 Ce sage Germanic, prindrent plaisir d'entendre,  
 Espions de leurs camps, soubz habits empruntez,  
 Dans l'obscur de la nuict, leurs claires veritez ;  
 Desguisez, il rouoient les tentes des armées  
 Pour, sans desguisemens gouster les renommées.  
 Le prince, defardé du lustre de son vent,  
 Trouvera tant de honte et de d'ire en se trouvant  
 Tyran, lasche, ignorant, indigne de loüange  
 Du tiers Estat, de noble et au païs estrange,  
 Que, s'il veut estre heureux à son heur advisé,  
 A jamais il voudra demeurer desguisé.  
 Mais, estant en sa cour, des macquereaux la troupe,  
 Luy faict humer le vice en l'obscur de sa coupe (1).

.....  
 Ceux-là regnent vraiment, ceux-là sont de vrais roys,

(1) Ici revient un parallèle entre le Roy et le Tyran, comme d'Aubigné en a déjà fait un dans son livre premier. Nous en supprimons une partie, mais nous en donnons la fin d'un ton à la fois très libre et très véhément ; elle est suivie de nouvelles invectives contre Catherine de Médicis et de portraits de ses fils marqués en traits d'une grande vigueur et dont celui de Henri III est vraiment « terrible », selon l'expression d'un biographe d'Agrippa d'Aubigné.



Qui sur leurs passions établissent des loix,  
 Qui regnent sur eux-mesme et d'une ame constante,  
 Domptant l'ambition, volage et impuissante.  
 Non les hermaphrodits (monstres effeminez),  
 Corrompus bourdeliers, et qui estoient mieux nez  
 Pour valets de putains que seigneurs sur les hommes ;  
 Non les monstres du siècle et du temps où nous sommes :  
 Non pas ceux qui soubz l'or, soubz le pourpre royal,  
 Couvent la lascheté, un penser desloyal,  
 La trahison des bons, un mespris de la charge  
 Que sur le dos d'un Roy un bon peuple descharge :  
 Non ceux qui souffrent bien les femmes avoir l'œil  
 Sur la sainte police et sur le saint conseil,  
 Sur les faicts de la guerre et sur la paix esmeüe  
 De plus de changements que d'orage la nüe.  
 Cependant que nos Roys, doublement desguisez,  
 Escument une ruë en courant, attizez  
 A crocheter l'honneur d'une innocente fille  
 Ou se faire estallons des bourdeaux de la ville,  
 Au sortir des Palais le peuple ruiné  
 A ondes se prosterne, et le pauvre estonné  
 Coule honteusement, quand les plaisans renversent  
 Les foibles à genoux, qui s'en profiter versent  
 Leurs larmes en leur sein, quand l'amas arrangé  
 Des gardes impiteux afflige l'affligé.

En autant de mal-heurs qu'un peuple miserable  
 Traine une triste vie en un temps lamentable,  
 En autant de plaisirs les Roys voluptueux,  
 Yvres d'ire et de sang, nagent luxurieux  
 Sur le sein des putains, et ce vice vulgaire  
 Commance desormais par l'usage à desplaire :  
 Et comme le peché qui le plus commun est  
 Sent par trop sa vertu, aux vicieux desplait :  
 Le Prince est trop atteint de fascheuse sagesse  
 Qui n'est que le ruffien d'une salle Princesse :  
 Il n'est pas galand homme et n'en sçait pas assez  
 S'il n'a tous les bourdeaux de la Cour tracassez ;  
 Il est compté pour sot s'il eschappe quelqu'une  
 Qu'il n'ait jà en desdain pour estre trop commune ;  
 Mais pour avoir en Cour un renom grand et beau,

De son propre valet faut estre macquereau,  
 Esprouver toute chose et hazarder le reste,  
 Imitant le premier, commettre double inceste.  
 Nul regne ne sera pour heureux estimé  
 Que son Prince ne soit moins craint et plus aymé ;  
 Nul règne pour durer ne s'estime et se conte  
 S'il a prestres sans crainte et les femmes sans honte,  
 S'il n'a loy sans faveur, un Roy sans compagnons,  
 Conseil sans estranger, cabinet sans mignons.

.....  
 Encor la tyrannie est un peu supportable,  
 Qu'un lustre de vertu faict paroistre agreable.  
 Bien-heureux les Romains qui avoient les Cesars  
 Pour tyrans amateurs des armes et des arts :  
 Mais mal-heureux celuy qui vit esclave infame  
 Soubs une femme hommace et soubs un homme femme :  
 Une mère douteuse, après avoir esté  
 Macquerelle à ses fils, en a l'un (1) arresté  
 Sauvage dans les bois, et, pour belle conquête  
 Le faisoit triompher du sang de quelque beste.  
 Elle en fit un Esau, de qui les ris, les yeux,  
 Sentoyent bien un tyran, un chartier (2) furieux ;  
 Pour se faire cruel, sa jeunesse esgarée  
 N'avoit rien que le sang, et prenoit sa curée  
 A tüer sans pitié les cerfs qui gémissoient ;  
 A transpercer les daims, et les fans qui naissoient,  
 Si qu'aux plus advisez cette sauvage vie  
 A faict prévoir de luy massacre et tyrannie.

L'autre (3) fut mieux instruit a juger des atours  
 Des putains de sa Cour, et plus propre aux amours ;  
 Avoir ras le menton, garder la face pasle,  
 Le geste effeminé, l'œil d'un Sardanapale :  
 Si bien qu'un jour des Rois ce douteux animal,  
 Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :  
 De cordons emperlez sa chevelure pleine,  
 Sous un bonnet sans bord faict à l'Italienne,  
 Faisoit deux arcs voutez ; son menton pinceté,

(1) Charles IX.

(2) Charretier.

(3) Henri III.

Son visage de blanc et de rouge empasté,  
 Son chef tout empoudré, nous montrèrent ridée  
 En la place d'un Roy, une putain fardée.  
 Penser quel beau spectacle, et comm' il fit bon voir  
 Ce Prince avec un busc, un corps de satin noir  
 Coupé a l'Espagnolle, où des dechiquetures  
 Sortoient des passemens et des blanches tireures ;  
 Et affin que l'habit s'entresuivist de rang,  
 Il montrait des manchons gauffrez de satin blanc,  
 D'autres manches encor qui s'estendoient fenduës,  
 Et puis jusques aux pieds d'autres manches perduës.  
 Ainsy bien emmanché, il porta tout ce jour  
 Cet habit monstrueux, pareil à son amour :  
 Si qu'au premier abord, chacun estoit en peine  
 S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Royne.

Si fut-il toutesfois allaicté de poisons,  
 De ruzes, de conseils secrets et trahisons,  
 Rompu ou corrompu au trictrac des affaires,  
 Et eut encor enfant quelque part aux miseres.  
 Mais de ce mesme soing qu'autrefois il presta  
 Aux plus estroicts conseils où jeune il assista,  
 Maintenant son esprit, son ame et son courage  
 Cherchent un laid repos, le secret d'un village  
 Où le vice triplé de sa lubricité  
 Miserablement cache un orde volupté,  
 De honte de l'infame et brute vilenie  
 Dont il a pollué son renom et sa vie.  
 Si bien qu'à la royalle il vole des enfans,  
 Pour s'eschauffer sur eux en la fleur de leurs ans,  
 Incitant son amour autre que naturelle,  
 Aux uns par la beauté et par la grace belle,  
 Autres par l'entregent, autres par la valeur,  
 Et la vertu au vice haste ce lasche cœur :  
 On a des noms nouveaux et des nouvelles formes  
 Pour croistre et desguiser ces passe-temps enormes.  
 Promettre ou menacer, biens et tourmens nouveaux  
 Present, forcent après les lasches macquereaux.

. . . . .  
 Un Neron marié avec son Pythagore,  
 Lequel aiant fini ses faveurs et ses jours,

Traine encor au tombeau le cœur et les amours  
 De nostre Roy en deuil, qui, de ses aigres plaintes,  
 Tesmoigne ses ardeurs n'avoir pas esté feintes.  
 Tel fut le second fils, qui n'herita du pere  
 Le cœur, mais les poisons et l'ame de la mere.

Le tiers (1) par elle fut nourri en faineant  
 Bien fin, et non prudent, et voulut, l'enseignant  
 (Pour servir à son jeu), luy ordoner pour maistre  
 Un sodomite athée, un macquereau, un traistre.

La discorde coupa le concert des mignons.  
 Et le vice croissant entre les compagnons  
 Brisa l'orde amitié, mesme par les ordures,  
 Et l'impure union par les choses impures ;  
 Il s'enfuit depité, son vice avec luy court :  
 Car il ne laissa pas ses crimes a la cour.  
 Il coloroit ses pas d'astuce non pareille,  
 Changea de lustre ainsy que jadis la corneille  
 Pour hanter les pigeons, le faict fut avoüé  
 Par la confession du gosier enroüé ;  
 On luy remplit la gorge, et le Sinon infame  
 Fut mené par le poing, triomphe de sa femme,  
 Que la mere tira d'entre tous les gliaux  
 Qu'elle a pour à sa cage arrester les oiseaux :  
 Ceux qu'il avoit trouvez à son mal secourables ;  
 Et pour luy, et par luy, devindrent miserables ;  
 Sa foy s'envole au vent, mais il feignit après,  
 Se qu'il faisoit forcé, l'avoir commis exprès.  
 C'est pource qu'en ce temps c'est plus de honte d'estre  
 Mal advisé qu'ingrat, mal-prevoiant que traistre,  
 Abusé qu'abuseur : bien plus est odieux  
 Le simple vertueux qu'un double vicieux ;  
 Le souffrir est bien plus que de faire l'injure.  
 Ce n'est qu'un coup d'Estat que d'estre bien parjure  
 Ainsy en peu de temps ce lasche fut commis,  
 Valet de ses haineux, bourreau de ses amis.  
 Sa ruse l'a trompé, quand elle fut trompée ;  
 Il vit sur qui, pour qui il tournoit son espée ;  
 Son inutile nom devint son parement,

(1) Le duc d'Alençon.

Comme si c'eust esté quelque blanc vestement.  
 Ils trempèrent au sang sa grand robe ducale  
 Et la mirent sur luy, du meurtre toute sale.  
 Quand ils eurent taché la serve autorité  
 De leur esclave chef du nom de cruauté,  
 Il tombe en leur mespris ; à nous il fut horrible  
 Quand r'appeller sa foi il luy fut impossible.  
 Il fuit encor un coup, car les lievres craintifs.  
 On debat pour le nom de legers fugitifs.  
 Nos Princes des renards envient la finesse  
 Et ne debattent point aux lions de prouesse.

. . . . .  
 Au fil de ces fureurs ma fureur se consume (1),  
 Je laisse ce subject, ma main quitte la plume,  
 Mon cœur s'estonne en soy ; mon sourcil refrongné,  
 L'esprit de son subject se retire eslongné :  
 icy je vay laver ce papier de mes larmes ;  
 Si vous prestez vos yeux au reste de mes carmes,  
 Ayez encor de moy ce tableau plein de fleurs,  
 Qui sur un vray subject s'esgaie en ses couleurs.

Un pere deux fois pere employa sa substance  
 Pour enrichir son fils des thresors de science ;  
 En couronnant ses jours de ce dernier dessein,  
 Joyeux il espuisa ses coffres et son sein,  
 Son avoir et son sang : sa peine fut suivie  
 D'heur a parachever le present de la vie.  
 Il voit son fils sçavant, adroit, industrieux,  
 Meslé dans les secrets de nature et des cieux,  
 Raisonnant sur les loix, les mœurs et la police ;  
 L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice.  
 Ce vieil François, conduit par une antique loy,  
 Consacra cette peine et son fils à son roy ;

(1) Après avoir décrit l'impureté des princes et la débauche des princesses d'Aubigné nous montre un jeune gentilhomme nouvellement arrivé à la Cour et dont il nous dit les impressions. C'est un très joli passage ; les vers en sont aisés et gracieux, et c'est un plaisir de les rencontrer dans ce poème furieux. Ce gentilhomme entend dans un songe les voix opposées de la Fortune et de la Vertu. Après cette peinture du jeune noble de province on trouve avec un plaisir égal le portrait de l'homme de cour et celui de l'honnête homme, tracés par des traits heureux et qui font à ce deuxième livre une très belle fin.

L'équippe ; il vient en cour : là cette ame nouvelle,  
 Des vices monstrueux ignorante pucelle,  
 Void force hommes bien-faits, bien morgans (1), bien vestus ;  
 Il pense estre arrivé a la foire aux vertus ;  
 Prend les occasions qui sembloient les plus belles  
 Pour estaller premier ses intellectuelles :  
 Se laisse convier, se conduisant ainsy  
 Pour n'estre ni entrant, ni retenu aussy.  
 Tousjours respectueux, sans se faire de feste :  
 Il contente celuy qui l'attaque et l'arreste,  
 Il ne trouve auditeurs qu'ignorants envieux,  
 Diffamans le sçavoir des noms ingenieux,  
 S'il trousse l'épigramme ou la stance bien faicte,  
 Le voilà descouvert, c'est faict, c'est un poëte ;  
 S'il dict un mot salé, il est bouffon, badin ;  
 S'il danse un peu trop bien, saltarin, baladin ;  
 S'il a trop bon fleuret, escrimeur il s'appelle ;  
 S'il prend l'air d'un cheval, c'est un saltain-bardelle (2) ;  
 Si avec art il chante, il est un musicien ;  
 Philosophe, s'il presse un bon logicien ;  
 S'il frappe là dessus et en met un par terre,  
 C'est un fendant qu'il faut saller apres la guerre :  
 Mais si on sçait qu'un jour, a part, en quelque lieu  
 Il mette genouil bas, c'est un prier de Dieu.

Cet esprit offensé dedans soy se retire,  
 Et comme en quelque coing se cachant il souspire,  
 Voicy un gros amas, qui emplit jusqu'au tiers  
 Le Louvre de soldats, de braves chevaliers  
 De noblesse parée : au millieu de la nüe  
 Marche un duc, dont la face au jeune homme inconnüe,  
 Le renvoye au conseil d'un page traversant,  
 Pour demander le nom de ce prince passant ;  
 Le nom ne le contente, il pense, ils s'esmerveille,  
 Tel mot n'estoit jamais entré en son oreille ;  
 Puis cet estonnement soudain fut redoublé  
 Alors qu'il vit le Louvre aussy tost depeuplé  
 Par le sortir d'un autre au beau millieu de l'onde

(1) *Morgani* : qui a de la morgue.

(2) *Saltain*, qui saute, et *bardelle*, selle de grosse toile ; d'où saltain-bardelle : qui se tient parfaitement en selle.

De seigneurs l'adorant comm' un roy de ce monde.  
 Nostre nouveau venu s'accoste d'un vieillard,  
 Et pour en prendre langue il le tire à l'escart :  
 Là il apprit le nom dont l'histoire de France  
 Ne luy avoit donné ne vent, ne connoissance.  
 Ce courtisan grison, s'esmerveillant de quoy  
 Quelqu'un mesconnoissoit les mignons de son Roy,  
 Raconte leurs grandeurs, comment la France entière,  
 Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire.  
 A l'enfant, qui disoit : « Sont-ils grands terriens,  
 Que leur nom est sans nom pour les historiens ? »  
 Il respond : « Rien du tout, ils sont mignons du prince.  
 — Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?  
 Ont-ils par leur conseil relevé un malheur,  
 Delivré leur país par extrême valeur ?  
 Ont-ils sauvé le Roy, commande quelque armée,  
 Et par elle gaigné quelq' heureuse journée ? »  
 A tout fut respondu : « Mon jeune homme, je croy  
 Que vous estes bien neuf : ce sont mignons du Roy. »  
 Ce mauvais courtisan, guidé par la colere,  
 Gagne logis et lict ; tout vient a lui desplaire,  
 Et repas, et repos ; cet esprit transporté  
 Des visions du jour par idée infecté,  
 Void dans une lueur sombre, jaunastre et brune,  
 Sous l'habit d'un rezeul (1), l'image de Fortune,  
 Qui entre à la minuict, conduisant des deux mains  
 Deux enfans nuds bandez ; de ces freres germains  
 L'un se peïnt fort souvent, l'autre ne se void guere,  
 Pource qu'il a les yeux et le cœur par derriere :  
 La bravache s'avance, envoie brusquement  
 Les rideaux ; elle accolle et baise follement  
 Le visage effayé. Ces deux enfans estranges,  
 Sautez dessus le lict, peignent des doigts les franges.  
 Alors Fortune, mere aux estranges amours,  
 Courbant son chef paré de perles et d'atours,  
 Desploie tout d'un coup mignardises et langue,  
 Faict de baisers les poincts d'une telle harangue :

« Mon fils, qui m'as esté desrobé du berceau,

(1) De rets, réseau.

Pauvre enfant mal nourry, innocent jouvenceau,  
 Tu tiens de moy, ta mere, un assez haut courage,  
 Et j'ay veu aujourd'huy aux feux de ton visage  
 Que le dormir n'auroit pris ni cœur ni esprits  
 En la nuict qui suivra le jour de ton mespris.  
 Embrasse, mon enfant, mal nourry par son pere,  
 Le col et les desseins de Fortune ta mere ;  
 Comment, mal conseillé, pippé, trahy, suis-tu  
 Par chemin espineux la stérile Vertu ?  
 Ctte sottie par qui me vaincre tu essaies  
 N'eut jamais pour loyer que les pleurs et les plaies,  
 De l'esprit et du corps les assidus tourments,  
 L'envie, les soupçons et les bannissements.  
 Qui pis est, le desdain : car sa trompeuse attente  
 D'un vain espoir d'honneur la vanité contente,  
 De la pauvre Vertu l'orage n'a de port  
 Qu'un havre tout vaseux d'une honteuse mort.  
 Es-tu point envieux de ces grandeurs romaines ?  
 Leurs rigoureuses mains tournerent par mes peines  
 Dedans leur sein vaincu leur fer victorieux.  
 Je t'espiois ces jours lisant, si curieux,  
 La mort du grand Senecque et celle de Thrasée,  
 Je lisois par tes yeux en ton ame embrazée  
 Que tu enviois plus Senecque que Neron,  
 Plus mourir en Caton que vivre en Ciceron,  
 Tu estimois la mort en liberté plus chere  
 Que tirer en servant une haleine preciaire.  
 Ces termes specieux sont tels que tu concluds  
 Au plaisir de bien estre, ou bien de n'estre plus.  
 Or, sans te surcharger de voir les morts et vies  
 Des anciens qui faisoient gloire de leurs folies,  
 Que ne vois-tu ton siecle, on n'apprehendes-tu  
 Les succès des enfants aînés de la Vertu ?  
 Ce Bourbon qui, blessé, se renfonce en la presse,  
 Tost assommé, trainé sur le dos d'une asnesse ;  
 L'admiral, pour jamais sans surnom trop connu,  
 Meurtri, précipité, trainé, mutilé, nud ;  
 La fange fut sa voye au triomphe sacrée,  
 Sa couronne un collier, Mont-Faulcon son trophée.



Void sa suite aux cordeaux, à la roue, aux posteaux (1),  
 Les plus heureux d'entre eux quitte pour les couteaux,  
 De ta Dame loyers, qui paye, contemptible (2),  
 De rude mort la vie hazardeuse et penible :  
 Lis, curieux, l'histoire, en ne donnant point lieu,  
 Parmy ton jugement, au jugement de Dieu.  
 Tu verras ces vaillants, en leurs vertus extremes,  
 Avoir vescu gehennez (3), et estre morts de mesmes.

« Encor, pour l'advenir, te puis-je faire voir  
 Par l'aide des demons; au magicien miroir,  
 Tels loyers receus ; mais ta tendre conscience  
 Te faict jetter au loing cette brave science ;  
 Tu verrois des valeurs le bel or monnoyé  
 Dont bien tost se verra le Parmesan payé  
 En la façon que fut salarié Gonzalve,  
 Le brave duc d'Austrie et l'enragé duc d'Alve.  
 Je voys un prince anglois, courageux par excez,  
 A qui l'amour quitté faict un rude procez ;  
 Licols, poisons, couteaux, qui payent en Savoye  
 Les prompts executeurs ; je voy cette monnoye  
 En France avoir son cours ; je voy lances, escus.  
 Cœurs et nom des vainqueurs soubz les pieds des vaincus.  
 O de trop de merite impiteuse memoire !  
 Je voy les trois plus hauts instrumens de victoire.  
 L'un à qui la colere a pu donner la mort,  
 L'autre sur l'eschaffaut, et le tiers sur le bord.

« Jette l'œil droict ailleurs, regarde l'autre bande,  
 En large et beau chemin plus splendide et plus grande ;  
 Au sortir des berceaux ce prosperant troupeau  
 A bien tasté des arts, mais n'en prit que la peau,  
 Eut pour borne ce mot : Assez pour gentilhomme.  
 Pour sembler vertueux en peinture, ou bien comme  
 Un singe porte en soy quelque chose d'humain,  
 Aux gestes, au visage, aux pieds et à la main.  
 Ceux-là blasment toujours les affligés, les fuient,  
 Flattent les prosperants, s'en servent, s'en appuyent.  
 Ils ont veu des dangers assez pour en conter,

(1) Potaux.

(2) Méprisable.

(3) Tourmentés, torturés.

Ils en content autant qu'il faut pour se vanter ;  
 Lisants, ils ont pillé les poinctes pour escrire ;  
 Ils sçavent, en jugeant, admirer ou sousrire,  
 Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain ;  
 Renier son salut quand il y a du gain,  
 Barbets des favoris, premiers à les connoistre.  
 Singes des estimez, bon eschos de leur maistre :  
 Voilà à quel sçavoir il te faut limiter,  
 Que ton esprit ne puisse un Juppin irriter :  
 Il n'aime pas son juge, il le frappe en son ire ;  
 Mais il est amoureux de celui qui l'admire.  
 Il reste que le corps comme l'accoustrement,  
 Soit aux lois de la cour, marcher mignonnement,  
 Trainer les pieds, mener les bras, hocher la teste,  
 Pour branler à propos d'un pennache (1) la crette,  
 Garnir et bas et haut de roses et de nœuds,  
 Les dents de muscadins, de poudre les cheveux ;  
 Fay-toy dedans la foule une importune voye,  
 Te montre ardent à voir affin que l'on te voye,  
 Lance regardz tranchants pour estre regardé,  
 Le teint de blanc d'Espagne et de rouge fardé ;  
 Que la main, que le sein y prennent leur partage ;  
 Couvre d'un parasol en esté ton visage,  
 Jette, comme effrayé, en femme quelque cris,  
 Mesprise ton effroy par un traistre sousris,  
 Fay le begue, le las, d'une voix molle et claire,  
 Ouvre ta languissante et pesante paupière ;  
 Sois pensif, retenu, froid, secret et finet :  
 Voilà pour devenir garce du Cabinet,  
 A la porte duquel laisse Dieu, cœur et honte,  
 Ou je travaille en vain en te faisant ce conte.  
 Mais quand ton fard sera par le temps decelé,  
 Tu auras l'œil rougi, le crane sec, péké.  
 Ni sois point affranchy par les ans du service,  
 Ni du joug qu'avoit mis sur ta teste le vice ;  
 Il faut estre garçon pour le moins par les vœux,  
 Qu'il n'y ait rien en toi de blanc que les cheveux.  
 Quelque jour tu verras un chauve, un vieux eunuque,

(1) Panache.

Faire porter en cour aux hommes la perruque ;  
 La saison sera morte à toutes ces valeurs,  
 Une serville courage infectera les cœurs ;  
 La morgue fera tout, tout se fera pour l'aise,  
 Le hausse-col sera changé en portefraïse.

« Je reviens à ce siècle, où nos mignons vieilliss,  
 A leur dernier mestier vouez et accueillis,  
 Pippent les jeunes gens, les gaignent, les courtisent.  
 Eux, autrefois produits, à la fin les produisent,  
 Faisans, plus advisez, moins glorieux que toy,  
 Par le cul d'un coquin chemin au cœur d'un Roy. »

Ce fut assez, c'est là que rompit patience  
 La Vertu, qui, de l'huis, escoutoit la science  
 De Fortune : si tost n'eut sonné le loquet,  
 Que la folle perdit l'audace et le caquet.  
 Elle avoit apporté une clarté de lune,  
 Voicy autre clarté que celle de Fortune.  
 Voicy un beau soleil, qui de rayons dorez  
 De la chambre et du lict vid les coings honorez :  
 La Vertu paroissant en matrosne vestüe,  
 La mere et les enfans ne l'eurent si tost veüe  
 Que chacun d'eux changea en Demon decevant,  
 De Demon en fumée, et de fumée en vent,  
 Et puis de vent en rien. Cette hostesse derniere  
 Prit au chevet du lict pour sa place une chaire,  
 Saisit la main tremblante à son enfant transy,  
 Par un chaste baiser l'asseure, et dit ainsy :

« Mon fils, n'attends de moy la pompeuse harangue  
 De la fausse Fortune, aussy peu que ma langue  
 Fascine ton oreille, et mes presents tes yeux.  
 Je n'esclatte d'honneur ni de dons précieux ;  
 Je foule ces beautez desquelles Fortune use  
 Pour ravir par les yeux une ame qu'elle abuse :  
 Ce lustre de couleur est l'esmail qui s'expand  
 Au ventre, et à la gorge, et au dos du serpent.  
 Tire ton pied des fleurs soubz lesquelles se cœuvre,  
 Et avec soy la mort, la glissante couleuvre.  
 Reçois, pour faire choix des fleurs et des couleurs,  
 Ce qu'à traicts raccourcis je diray pour tes mœurs.

« Sois continent, mon fils, et circoncis, pour l'estre,

Tout superflu de toy, sois de tes vouldoirs maistre,  
 Serre-les à l'estroict, reigle au bien tes plaisirs.  
 Octroye à la nature, et refuse aux desirs ;  
 Qu'elle, et non ta fureur, soit ta loy, soit ta guide,  
 Que la concupiscence en reçoive une bride :  
 Fuy les mignardes mœurs, et cette liberté  
 Qui, fausse, va cachant au sein la volupté.  
 Tiens pour crime l'excès ; sobre et prudent, eslogne  
 Du gourmand le manger, et du boire l'yvrogne ;  
 Hay le mortel loisir, tiens le labeur plaisant ;  
 Que Satan ne t'empongne un jour en rien faisant.  
 Use sans abuser des delices plaisantes,  
 Sans chercher, curieux, les cheres et pesantes.  
 Ne mesprise laissé, va pour vivre au repas,  
 Mais que la volupté ne t'y appelle pas.  
 Ton palais, convié pour l'appétit, demande,  
 Non les morceaux fardés, mais la simple viande.  
 Le prix de tes desirs soit commun et petit,  
 Pour faire taire et non aiguïser l'appetit.  
 Par ces degrez le corps s'apprend et s'achemine  
 Au goust de son esprit, nourriture divine.  
 N'affecte d'habiter les superbes maisons,  
 Mais bien d'estre à couvert aux changeantes saisons ;  
 Que ta demeure soit plus tot saine que belle,  
 Qu'elle est renom par toy, et non pas toy par elle.  
 Mesprise un titre vain, les honneurs superflus.  
 Retire-toy dans toy ; parois moins, et sois plus.  
 Prends pour ta pauvreté seulement cette peine,  
 Qu'elle ne soit pas salle, et l'espargne vilaine.  
 Garanty du mespris ta sainte probité,  
 Et ta lente douceur du nom de lascheté.  
 Que ton peu soit aisé ; ne pleure point tes peines ;  
 Ne sois admirateur des richesses prochaines.  
 Hay et connois le vice avant qu'il soit venu,  
 Crains-toy plus que nul autre ennemi inconnu.  
 N'aime les saletés sous couleur d'un bon conte :  
 Elles te font sousrire, et non sentir la honte ;  
 Oy plus tot le discours utile que plaisant.  
 Tu pourras bien mesler les jeux en devisant.  
 Sauve ta dignité, mais que ton ris ne sente

Ni le fat, ni l'enfant, ni la garce puante.  
 Tes bons mots n'aient rien de bouffon effronté.  
 Tes jeux soyent sans fisson (1), pleins de civilité,  
 Affin que sans blesser tu plaises et tu ries.  
 Distingue le moquer d'avec les railleries.  
 Ta voix soit sans esclat, ton cheminer sans bruit,  
 Que mesmes ton repos enfante quelque fruit.  
 Evite le flatteur; et chasse comme estrange  
 La loüange de ceux qui n'ont acquis loüange.  
 Ris-toy quand les meschants t'auront à contre cœur ;  
 Tiens leur honneur à blasme, et leur blasme à honneur.  
 Sois grave sans orgueil, ni contraint en ta grace ;  
 Sois humble, non abject, resolu sans audace.  
 Si le bon te reprend, que ses coups te soient doux,  
 Et soient dessus ton chef comme baume secoux :  
 Car qui reprend au vrai est un utile maistre,  
 Sinon il a voulu et essayé de l'estre.  
 Tire mesme profit et des roses parmy  
 Les picquons (2) outrageux d'un menteur ennemy.  
 Fais l'espion sur toy plus tot que sur tes proches,  
 Reprends le défaillant sans fiel et sans reproches.  
 Par ton exemple instruis ta femme à son devoir,  
 Ne luy donnant soupçon, pour ne le recevoir.  
 Laisse-lui juste part du soing de la famille ;  
 Cache tes gayetez et ton ris à ta fille ;  
 Ne te sers de la verge, et ne l'emploie point,  
 Que ton courroux ne soit appaisé de tout point,  
 Sois au prince, à l'ami et au serviteur comme  
 Tel qu'à l'ange, à toy-mesme, et tel qu'on doit à l'homme ;  
 Ce que tu as sur toy, aux costez, au-dessoubs,  
 Te trouve bien servant, chaud amy, seigneur doux. »

. . . . .  
 Que je vous plains, esprits qui, au vice contraires,  
 Endurez de ces cours les sejours necessaires :  
 Heureux si, non infects en ces infections,  
 Roy de vous, vous régnerez sur vos affections.  
 Mais quoy que vous pensez gagner plus de louange  
 De sortir impollus hors d'une noire fange,

(1) Dard, malice.

(2) Traits piquants.

Sans taches hors du sang, hors du feu sans brusler,  
 Que d'un lieu non souillé sortir sans vous souiller,  
 Pourtant il vous seroit plus beau en toutes sortes  
 D'estre les gardiens des magnificques portes  
 De ce temple eternal de la maison de Dieu,  
 Qu'entre les ennemis tenir le premier lieu ;  
 Plustost porter la croix, les clous et les injures,  
 Que des ords cabinets les clefs à vos ceintures :  
 Car Dieu pleut sur les bons et sur les vicieux ;  
 Dieu frappe les meschants et les bons parmy eux.

Fuyez, Loths, de Sodome et Gomorre bruslantes ;  
 N'ensevelissez point vos ames innocentes  
 Avec ces reprouvez : car combien que vos yeux  
 Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,  
 Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste  
 Contre le ciel esmeu, armé de la tempeste,  
 Pource que des tyrans le support vous tirez,  
 Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorez,  
 Lors qu'ils veullent au pauvre et au juste mesfaire,  
 Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.  
 Lorsque le fils de Dieu, vengeur de son mespris.  
 Viendra pour vendenger de ces rois les esprits,  
 De sa verge de fer brisant, espouvantable,  
 Ces petits dieux enflez en la terre habitable,  
 Vous y serez compris. Comme, lorsque l'esclat  
 D'un foudre exterminant vient renverser à plat  
 Les chesnes resistans et les cédres superbes,  
 Vous verrez là dessoubs les plus petites herbes,  
 La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,  
 En son nid l'escurieu (1), en son aire l'oyseau,  
 Soubs ce daix qui changeoit les gresles en rosées.  
 La bauge du sanglier, du cerf la reposée,  
 La ruche de l'abeille et la loge au berger,  
 Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

(1) Écureuil.

## LIVRE TROISIÈME

### LA CHAMBRE DORÉE (1)

Au palais flamboiant du haut ciel empirée  
Reluit l'Éternité en presence adorée  
Par les anges heureux : trois fois trois rangs de vents,  
Puissance du haut ciel, y assistent servants.  
Les saintes legions, sur leurs pieds toutes prestes,  
Levent aux pieds de Dieu leurs precieuses testes,  
Sous un grand pavillon d'un grand arc de couleurs,  
Au moindre clin de l'œil du Seigneur des Seigneurs.  
Ils partent de la main : ce troupeau sacré vole  
Comme vent descoché au vent de la parole,  
Soit pour estre des saints les bergers curieux,  
Les preserver du mal, se camper autour d'eux,  
Leur servir de flambeaux en la nuit plus obscure,  
Les defendre d'injure, et destourner l'injure  
Sur le chef des tyrans : soit pour, d'un bras armé,  
Desploier du grand Dieu le courroux animé.  
D'un coulelas ondé, d'une main juste et forte,  
L'un defend aux pecheurs du Paradis la porte ;  
Un autre fend la mer ; par l'autre sont chargez  
Les pauvres de thresors, d'aise les affligez,  
De gloire les honteux, l'ignorant de science,

(1) D'Aubigné parlant de lui-même, dit, on l'a vu dans son discours *aux lecteurs* : « il a fait contribuer aux causes des misères l'injustice, sous le titre de *la chambre dorée* ». *La chambre dorée* représente, la justice des hommes ; c'est un édifice dont les murs sont pétris des os et des têtes de mort des innocentes victimes d'iniques jugements humains ; le poète nous la montre blanchie comme un sépulchre, mais blanchie par une chaux faite du « mélange cher de nos tristes moëllles. » L'Injustice y trône entourée des ridicules, des vices et des crimes que le poète décrit un à un. Il nous montre ensuite la sombre citadelle et les victimes de l'Inquisition ; et après avoir fait défiler un cortège de ces bons juges qui sont de plus en plus rares, il maudit dans des stances finales les juges criminels.

L'abbattu de secours, le transy d'esperance ;  
 Quelqu'autre va trouver un monarque en tout lieu,  
 Bardé de mille fers, et, au nom du grand Dieu,  
 Assuré, l'espouvante ; eslevé, l'extermine ;  
 Le faict vif devorer à la salle vermine.  
 L'un veille un regne entier, une ville, un chasteau,  
 Une personne seule, un pasteur, un troupeau.  
 Gardes particuliers de la troupe fidelle,  
 De la maison de Dieu ils sentent le vray zèle,  
 Portent dedans le ciel les larmes, les soupirs  
 Et les gemisseménts des bien heureux martyrs.

A ce trosne de gloire arriva gemissante  
 La Justice fuitive (1), en sueurs, pantelante,  
 Meurtrie et déchirée aux yeux serains de Dieu,  
 Les Anges retirez luy aient donné lieu.  
 La pauvrete, couvrant sa face désolée,  
 De ses cheveux trempés faisoit, eschevelée,  
 Un voile entre elle et Dieu ; puis, soupirant trois fois,  
 Elle pousse avec peine et à genoux ces voix ;  
 « Du plus bas de la terre et du profond du vice,  
 Vers toy j'ay mon recours, te voicy ; ta Justice,  
 Que, sage, tu choisis pour le droict enseigner,  
 Que royne tu avois transmise pour regner,  
 La voicy à tes pieds en piece deschirée.  
 Les humains ont meurtry sa face reverée :  
 Tu avois en sa main mis le glaive trenchant  
 Qui aujourd'huy forcene en celle du meschant.  
 Remets, ô Dieu ! ta fille en ton propre heritage,  
 Le bon sente le bien, le meschant son ouvrage :  
 L'un reçoive le prix, l'autre le chastiment,  
 Affin que devant toy chemine droictement  
 La terre cy-après : baisse en elle ta face,  
 Et par le poing me loge en ma première place. »

A ces mots intervient la blanche Pieté,  
 Qui de la terre ronde au haut du ciel vouté  
 En courroux s'envola ; de ses luisantes aisles  
 Elle accrut la lueur des voutes eternelles :  
 Ses yeux estincelloient de feu et de courroux.  
 Elle s'avance à coup, elle tombe à genoux,

(1) Fugitive.



Et le juste despit qui sa belle ame affolle  
 Luy fit dire beaucoup en ce peu de parolle :  
 « La terre est-elle pas ouvrage de ta main ?  
 Elle se mesconnoist contre son souverain :  
 La felonnie blasphemé, et l'aveugle insolente  
 S'endurcit et ne ploie à sa force puissante.  
 Tu la fis pour ta gloire, à ta gloire deffaicts  
 Celle qui m'a chassé. » Sur ce point vinct la Paix,  
 La Paix, fille de Dieu : « J'ay la terre laissée  
 Qui me laisse, dit-elle, et qui m'a deschassée :  
 Tout y est abruty, tout est de moy quitté  
 En sommeil lestargic, d'une tranquillité  
 Que le monde cherit, et n'a pas connoissance  
 Qu'elle est fille d'enfer, guerre de conscience,  
 Fausse paix qui vouloit desrober mon manteau  
 Pour cacher dessous luy le fer et le couteau,  
 A porter dans le sein des agneaux de l'Eglise  
 Et la guerre et la mort qu'un nom de paix desguise. »

A ces mots le troupeau des esprits fut ravy :  
 Ce propos fut repris et promptement suivy  
 Par les Anges, desquels la plaintive priere  
 Esmeut le front du juge et le cœur d'un vray Pere.  
 Ils s'amentent ensemble et firent, gemissants,  
 Fumer cette oraison d'un pretieux encens :

« Grand Dieu ! devant les yeux duquel ne sont cachées  
 Des cœurs plus endurcis les premières pensées,  
 Desploie ta pitié en ta justice, et faicts  
 Trouver mal au meschant, au paisible la paix.  
 Tu vois que les géants, foibles dieux de la terre,  
 En tes membres te font une insolente guerre,  
 Que l'innocent perit par l'injuste trenchant,  
 Par le couteau qui doit effacer le meschant.  
 Tu vois du sang des tiens les rivières changées,  
 Se rire les meschants des âmes non vengées,  
 Ton nom foulé aux pieds, nom que ne peut nommer  
 L'Atheiste, sinon quand il veut blasphemer :  
 Ta patience rend son entreprise ferme,  
 Et tes jugements sont en mespris pour le terme.  
 Ne vois ton œil vengeur esclatter en tous lieux  
 Sur ses tendres agneaux les effroyables feux

Dont l'ardeur par les tiens se trouve consumée,  
 Et nous sommes lassez d'en boire la fumée,  
 Ses patients tesmoins souffrent sans pleurs et cris,  
 Et sans trouble le mal qui trouble nos esprits.  
 Nous sommes immortels ; peu s'en faut que ne meure  
 Chacun qui les visite en leur noire demeure,  
 Aux puantes prisons, ou les saints zelateurs  
 Quand nous les consolons nous sont consolateurs. »

Là les bandes du ciel humble, agenouillées.  
 Presenterent à Dieu mil ames despoillées  
 De leurs corps par les feux, les cordes, les couteaux,  
 Qui, libres au sortir des ongles des bourreaux,  
 Toutes blanches au feu volent avec les flammes,  
 Pures dans les cieux purs, le beau pays des ames,  
 Passent l'œther, le feu, percent le beau des cieux ;  
 Les orbes tournoians sonnent harmonieux ;  
 A eux se joint la voix des anges de lumiere,  
 Qui menent ces presens en leur place premiere :  
 Avec elles voloient, comme troupe de vents,  
 Les prieres, les cris et les pleurs des vivants,  
 Qui, du nuage espaix d'une amere fumée,  
 Firent des yeux de Dieu sortir l'ire allumée.

.....  
 Dieu se leve en courroux, et au travers des cieux  
 Perça, passa son chef ; à l'esclair de ses yeux,  
 Les cieux se sont fendus, tremblants, suants de crainte ;  
 Les hauts monts ont croullé. Cette Majesté sainte,  
 Paroissant, fit trembler les simples elements,  
 Et du monde esbransla les stables fondements.  
 Le tonnerre grondant cent fois passa la nûe :  
 Tout s'enfuit, tout s'estonne et gemit à sa veüe :  
 Les Rois espouvantez laissent choir, pallissants ;  
 De leurs sanglantes mains les sceptres rougissants  
 La mer fuit et ne peut trouver une cachette ;  
 Devant les yeux de Dieu les vents n'ont de retraite  
 Pour parer ses fureurs : l'univers arrêté  
 Adore en fremissant sa haute Majesté ;  
 Et lors que tout le monde est en frayeur ensemble,  
 Que l'abisme profond en ses cavernes tremble,  
 Les chrestiens seulement affligez sont ouïs,

D'une voix de loüange et d'un psau<sup>m</sup>e esjouis,  
 Au tocquement des mains faire comme une entrée  
 Au Roy, de leur secours et victoire assurée.  
 Le meschant le sentit plein d'espouventement,  
 Mais le bon le connut plein de contentement.

Le Tout-Puissant plana sur le haut de la nûe  
 Long-temps, jettant le feu et l'ire de sa veüe  
 Sur la terre, et voicy, le Tout-Voyant ne void,  
 En tout ce que la terre en son orgueil avoit,  
 Rien si près de son œil que la brave rencontre  
 D'un gros amas de tours qui eslevé se monstre  
 Dedans l'air plus hautain. Cet orgueil tout nouveau  
 De pavillons dorez faisoit un beau chasteau,  
 Plein de lustre et d'esclat, dont les cimes pointües,  
 Braves, contre le ciel mipartissoient (1) les nûes.  
 Sur ce premier objet Dieu tient longuement l'œil,  
 Pour de l'homme orgueilleux voir l'ouvrage et l'orgueil.  
 Il void les vents esmeus, postes du grand *Æole*,  
 Faire en virant gronder la giroüette folle.  
 Il descend, il s'approche, et, pour voir de plus près,  
 Il met le doigt qui juge et qui punit après,  
 L'ongle dans la paroy, qui de loin reluisante  
 Eut la face et le front de bricque rougissante.  
 Mais Dieu trouva l'estoffe et les durs fondements,  
 Et la pierre commune à ces fiers bastiments  
 D'os, de testes de morts ; au mortier execrable  
 Les cendres des bruslez avoient servi de sable,  
 L'eau qui les destrempoit estoit du sang versé ;  
 La chaux vive dont fut l'edifice enlacé,  
 Qui blanchit ces tombeaux et les salles si belles,  
 C'est le meslange cher de nos tristes moëllles.

Les poëtes ont feint que leur feinct Juppiter  
 Estant venu du ciel les hommes visiter,  
 Punit un Lycaon mangeur d'homme execrable,  
 En le changeant en loup à sa tragicque table.  
 Dieu voulut visiter cette roche aux lyons,  
 Entra dans la tasniere et vit ces Lycaons,  
 Qui lors au premier mets de leurs tables exquises

(1) Divisaient en deux parties.

Etoient servis en or, avoient pour friandises  
 Des enfans desguisez ; il trouva là dedans  
 Des loups cachez aians la chair entre les dents.  
 Nous avons parmy nous cette gent cannibale,  
 Qui de son vif gibier le sang tout chaud avale,  
 Qui au commencement, par un trou en la peau,  
 Succe, sans escorcher, le sang de son troupeau,  
 Puis acheve le reste, et de leurs mains fumantes  
 Portent à leur palais bras et mains innocentes,  
 Font leur chair de la chair des orphelins occis ;  
 Mais par desguisements, comme pas un hachis,  
 Oste l'horreur du nom ; cette brute canaille  
 Faict tomber sans effroy entrailles dans entraille,  
 Si que dès l'œuf rompu, Thyestes en repas,  
 Tel s'abesche (1) d'humain qui ne le pense pas.  
 Des tests des condamnez et coupables sans coupes  
 Ils parent leurs buffets et font tourner leurs coupes ;  
 Des os plus blancs et nets leurs meubles marquez  
 Resjouissoient leurs yeux de fines cruantez ;  
 Ils hument à longs traicts dans leurs coupes dorées  
 Suc, sang, laict et sueurs des vefves explorées ;  
 Leur barbe s'en parfume, et aux fins du repas,  
 Yvres vont desgouttant cette horreur contre-bas.  
 De si aspres forfaitcs l'odeur n'est point si forte  
 Qu'ils ne fassent dormir leur conscience morte  
 Sur des matras (2) enflez du poil des orphelins ;  
 De ce piteux duvet leurs oreilles sont pleins.  
 Puis de sa tendre peau faut que l'enfant vestisse  
 Le meurtrier de son père en tiltre de justice ;  
 Celle qu'ils ont faict vefve arrache ses cheveux,  
 Pour en faire un tissu horrible et precieux :  
 C'est le dernier butin que le voleur desrobe  
 A faire parements de si funeste robbe.

Voilà en quel estat vivoient les justiciers,  
 Aux meurtriers si benins, des benins les meurtriers,  
 Tesmoins du faux tesmoing, les pleiges (3) des faussaires,  
 Receleurs des larrons, macquereaux d'adulteres,

(1) Se nourrit.

(2) Matelas.

(3) Garants, cautions.

Mercenaires, vendans la langue, la faveur,  
Raison, autorité, ame, science et cœur.

Encor falut-il voir cette Chambre Dorée  
De justice jadis, d'or maintenant parée  
Par dons, non par raison : là se voit decider  
La force et non le droict ; là voit-on presider  
Sur un throsne eslevé l'Injustice impudente.  
Son parement estoit d'escarlatte sanglante  
Qui goutte sans repos ; elle n'a plus aux yeux  
Le bandeau des anciens, mais l'esclat furieux  
Des regards fourvoians ; inconstamment se vire  
En peine sur le bon, en loyer sur le pire ;  
Sa balance aux poids d'or tresbuche fausement ;  
Près d'elle sont assiz au lict de jugement  
Ceux qui peuvent monter par marchandise impure  
Qui peuvent commancer par notable parjure,  
Qui d'ame et de salut ont quitté le soucy.  
Vous les verrez depeints au tableau que voicy :

A gauche avoit seance une vielle harpye  
Qui entre ses genoux grommeloit, accroupie,  
Contoit et racontoit, approchoit de ses yeux  
Noirs, petits, enfoncez, les dons plus pretieux  
Qu'elle recache aux plis de sa robbe rompue.  
Ses os en mille endroicts repoussans sa chair nüe,  
D'ongles rognez, crochus, son tappi tout cassé,  
A tout propos penchant, par elle estoit dressé :  
L'Avarice en mangeant est tousjours affamée,  
La Justice à ses pieds, en pourtraict diffamée,  
Luy sert de marchepied : là, soit à droict, à tort,  
Le riche a la vengeance et le pauvre a la mort.

A son costé triomphe une peste plus belle,  
La jeune Ambition, folle et vaine cervelle,  
A qui les yeux flambants, enflez, sortent du front  
Impudent, enlevé, superbe, fier et rond,  
Aux sourcils rehaussez : la prudente et rusée  
Se pare d'un manteau de toile d'or frisée,  
Alors qu'elle traficque, et praticque les yeux  
Des dames, des galants et des luxurieux :  
Incontinent plus simple elle vest, desguisée,  
Un modeste maintient, sa manteline usée :

Devant un cœur hautain, rude à l'ambition,  
 Tout servil pour gagner la domination.  
 Une perruque feinte en vieille elle appareille ;  
 C'est une Alcine fausse et qui n'a sa pareille,  
 Soit à se transformer au connoistre comment  
 Doibt la comediant (1) avoir l'accoustrement :  
 La gloire la plus grande est sans gloire paroistre  
 L'ambition se tûe en se faisant connoistre. (2)

Et puis, pour couronner cette liste des dieux,  
 Ride son fruit estiroit, offusqué de cheveux,  
 Presents des courtisans, la chevesche du reste,  
 L'Ignorance, qui n'est la moins facheuse peste ;  
 Ses petits yeux charnus sourcillent sans repos,  
 Sa grand bouche demeure ouverte à tous propos,  
 Elle n'a sentiment de pitié ni mesere :  
 Toute cause luy est indifferente et claire ;  
 Son livre est le commung ; sa loy, ce qu'il luy plaist :  
 Elle dict ad idem ; puis demande que c'est.

Sur l'autre banc paroist la contenance enorme  
 D'une impiteuse More, à la bouche difforme,  
 Ses lèvres à gros bords, ses yeux durs de travers,  
 Flambants, veineux, tremblants, ses naseaux hauts, ouverts,  
 Les sourcils jointcs, espais, sa voix rude, enrouée :

(1) Comédienne.

(2) L'Ambition n'est que la première figure d'un cortège d'allégories sans vie et sans intérêt que d'Aubigné fait défiler trop lentement devant nous. Il dépeint laborieusement chacune d'elles ; nous avons supprimé la plupart de ces peintures. Nommons-en cependant tous les sujets. Après l'Ambition, voici « la mi-morte Envie, » puis « l'Iris empourprée, » puis « la douce Faveur ; » ensuite l'Yvrogerie

« folle au front cramoisy, nez rouge, teint plombé, »  
 l'Hypocrisie « qui parle doucement », la Vengeance « aux yeux noirs, au tein noir, » la « tremblante Jalousie

« Pasle comme la mort, comme feu cramoisie, »  
 l'Inconstance « à l'habit de changeant, » la Stupidité « pachiderme de corps, »  
 la Pauvreté à la « rechigneuse face, » l'Ignorance, la Cruauté, la Passion  
 « aspre fusil des âmes, » la Haine partisane, « la « fade et sottte Vanité, » la Ser-  
 vitude « à la tête rasée, » la Bouffonnerie « impérieuse, folle, » la « chauve  
 Luxure, « la Faiblesse « troublante, » la Paresse « accroupie, » la Jeunesse,  
 « la taciturne, froide et lasche Trahison, »

l'Insolence « camuse », la Formalité, que l'on n'attendait guère et enfin  
 « au dernier coin se sied la misérable Crainte ».

Nous n'avons retenu de cette double cohorte que l'Ignorance, la Cruauté, la Jeunesse et la Formalité.

Tout convient à sa robe à l'espaule nouée  
 Qui couvre l'un des bras, gros, et nerveux, et courts ;  
 L'autre, tout nud, paroist semé du poil d'un ours ;  
 Ses cheveux mi-bruslez sont frisez comme laine,  
 Entre l'œil et le nez s'enfle une grosse veine,  
 Un pourtraict de Pitié à ses pieds est jetté :  
 Dessus ce throsne sied ainsy la Cruauté.

.....  
 Quel Demon sur le droict par force triomphant  
 Dans le rang des vieillards a logé cet enfant ?  
 Quel sen at d'escoliers, de bouillantes cervelles,  
 Qu'on choisit par exprès aux causes criminelles ?  
 Quel faux astre produit en ces fades saisons  
 Des conseillers sans barbe et des lacquais grisons ?  
 La Jeunesse est icy un juge d'avanture,  
 Au sein de boutonné, qui sans loix ni ceinture  
 Rit en faisant virer un moulinet de noix,  
 Donne dans ce conseil sa temeraire voix,  
 Resve au jeu, court ailleurs, et respond tout de mesmes  
 Des advis esgarez à l'un des deux extremes :  
 Son nom seroit Hebé si nous estions païens :  
 C'est cet esprit qui meut par chauds et prompts moiens  
 Nos jeunes Roboams à une injuste guerre,  
 C'est l'eschanson de sang pour les dieux de la terre.

.....  
 Quel monstre voi-je encor ? une dame bigotte,  
 Macquerelle du gain, malitieuse et sotte :  
 Nulle peste n'offusque et ne trouble si fort  
 Pour subvertir le droict, pour establir le tort,  
 Pour jeter dans les yeux des juges la poussière,  
 Que cette enchanteresse, autrefois estrangere.  
 Son habit de couleur et chiffres bigarré,  
 Sous un vieil chapperon un gros bonnet quarré ;  
 Ses faux poids, sa fausse aulne et sa reigle tortüe  
 Deschiffrent son ænigme et la rendent connüe,  
 Pour present que d'enfer la Discorde a porté,  
 Et qui difforme tout ; c'est la Formalité.  
 Erreur d'autorité, qui par normes énormes  
 Ostre l'estre à la chose, au contraire des formes.  
 Qui la hait, qui la fuit, n'entend pas le palais.

Honorable reproche à ces doctes Harlais,  
 De Thou, Gillot, Thurin, et autres que je laisse  
 Immunes de ces maux, hormis de la foiblesse,  
 Floiblesse qui les rende esclaves et contraincts,  
 Bien que tordant le col, faire signer des mains  
 Ce qu'abhorre le sens ; mais qui font de la plume  
 Un outil de bourreau qui détruit et consume.  
 Ces plumes sont stilets des assassins gagés,  
 Dont on escrit au dos des captifs affligés  
 Le noir Theta (1) qui tue, et le tueur tourmente.  
 Cette Formalité eut pour pere un pedante,  
 Un charlattan vendeur, porteur de rogatons,  
 Qui devoit de son dos user tous les bastons.

.....  
 Mais encor, pour mieux voir entiere la boutique  
 Où de vies et de biens l'Injustice trafficque,  
 L'occasion s'offrit que Henry, second roy,  
 En la Mercuriale ordonna pour sa loi  
 Le feu pour peines deües aux âmes plus constantes.  
 Là parurent en corps et en robes sanglantes  
 Ceux qui furent jadis juges et senateurs,  
 Puis du plaisir des rois lasches executeurs :  
 De là se peut la cour, en se faisant esgalle  
 A Mercure macqreau, dire Mercuriale.  
 Ce jour nos senateurs, à leur maistre vendus,  
 Luy presterent serment en esclaves tondus.

Ce palais du grand juge avoit tiré la veüe  
 Par le lustre et l'esclat qui brilloit dans la nüe.  
 En voicy un second qui se fit par horreur  
 Voir de tous empereurs au supresme empereur :  
 Un funeste chasteau, dont les tours assemblées  
 Ne monstroient par dehors que grilles redoublées,  
 Tout obscur, tout puant ; c'est le palais, le fort  
 De l'inquisition, le logis de la mort :  
 C'est le taureau d'airain dans lequel sont esteintes  
 Et les justes raisons, et les plus tendres plaintes :  
 Là mesme aux yeux de Dieu l'homme veut estouffer  
 La priere et la foi : c'est l'abbregé d'enfer.

(1) M. Ch. Read voit dans ce *Theta*, nom de l'initiale du mot grec *Thanatos*, qui signifie mort, le symbole de la mort elle-même.



Là, parmi les crapaux, en devinant leurs fautes,  
 Trempent les enchainés ; des prisons les plus hautes  
 Est banny le sommeil, car les grillons ferrez  
 Sont les tappis velus et matras (1) embourrez.  
 La faim plus que le feu esteint en ces tasnières  
 Et la vie et les pleurs des ames prisonnières  
 Dieu, aux funestes jours de leurs actes plus beaux,  
 Void leurs throsnes levés, l'amas de leurs posteaux,  
 Les arcs, les eschaffauts dont la pompe estoffée  
 Des parements dorez preparoit un trophée.  
 Puis il vid demarcher à trois ordres divers  
 Les rangs des condamnez de sambenits (2) couverts ;  
 Dessous ces parements, les heritiers insignes  
 Du manteau, du roseau, et couronne d'épines,  
 Portent les diables peints ; les anges en effect  
 Leur vont tenant la main autrement qu'en pourtraict.  
 Les hommes sur les corps desploient leurs injures,  
 Mais ne donnent le ciel ne l'enfer qu'en peintures ;  
 A leur Dieu de papier il faut un appareil  
 De paradis, d'enfer et dæmons tout pareil.  
 L'idolatre qui faict son salut en image,  
 Par images anime et retient son courage ;  
 Mais l'idolle n'a peu le fidelle troubler,  
 Qui n'en rien esperant n'en peut aussy trembler.

Après, Dieu vid marcher de contenances graves  
 Ces guerriers hazardeux dessus leurs mules braves,  
 Les trompettes devant : quelque plus vieil soudard  
 Porte dans le millieu l'inferral estendart,  
 Où est peint Ferdinand, sa compagne Ysabelle,  
 Et Siste, pape, autheurs de la secte bourrelle.  
 Cet oriflan (3) superbe, en ce point arboré,  
 Est du peuple tremblant à genoux adoré.  
 Puis au fond de la troupe, à l'orgueil esquipée,  
 Entre quatre heraux porte un comte l'espée :  
 Ainsi fleurit le choix des artisans cruels,  
 Hommes desnasturez, Castellans naturels :

(1) Matelas

(2) *San-bénito* : casaque jaune que devaient revêtir les condamnés de l'Inquisition.

(3) Oriflamme.

Ces mi-mores hautains, honorez, effroyables,  
 N'ont d'autre point d'honneur que d'estre impitoyables,  
 Nourris à exercer l'astorge dureté  
 A voir d'un front tetric (1) la tendre humanité,  
 Corbeaux courants aux morts et aux gibets en joye,  
 S'esgaïants dans le sang, et joüants de leur proye.

Dieu vid, non sans fureur, ces triomphes nouveaux  
 Des pourvoieurs d'enfer, magnifiques bourreaux.  
 Et receut en son sein les ames infinies  
 Qu'en secret, qu'en public trainoient ces tragedies,  
 Où le pere en l'orchestre a produit sans effroy  
 L'heritier d'un Royaume et l'unicque d'un Roy.

Les docteurs accusez du changement extremes  
 Qui parut à la mort du grand Charles cinquiesme,  
 Marchent de ce troupeau : comtes et grands seigneurs,  
 Dames, filles, enfans, compagnons en honneurs  
 D'un triomphe sans lustre et de plus d'efficace,  
 Font au ciel leur entrée, où ils trouvent leur place.  
 Tremblez, juges, sachez que le juge des cieux  
 Tient de chacun des siens le sang tres-pretieux :  
 Quand vous signez leur mort, cette clause est signée :  
 « Que leur sang soit pour nous et sur notre lignée. »

Et vous qui le faux nom de l'Eglise prenez,  
 Qui de faicts criminels, sobres, vous abstenez,  
 Qui en ostez les mains et y trempez les langues,  
 Qui tirez pour couteaux vos meurtrieres harangues,  
 Qui jugez en secret, publics solliciteurs,  
 N'estes-vous pas Juifs, race de ces docteurs  
 Qui confessoient tousjours, en criant : « Crucifie »,  
 Que la loy leur defend de juger une vie :  
 Ou bourreaux ne vivants que de mort et de sang,  
 Qui en executant mettent dans un gant blanc  
 La destruisante main aux meurtres acharnée,  
 Pour tuer sans toucher à la peau condamnée ;  
 Pour faire aussy jurer à ces doctes brigands  
 Que de leur main sacrée ils n'ont pris que des gants :  
 On en donne un plein d'or, sur la bonne esperance,  
 Et l'autre suit apres, loyer de la sentence.

Ce venin espagnol aux autres nations

(1) Chagrin, sombre.

Communicque en courant telles inventions :  
 L'Europe se monstra, Dieu vid sa contenance,  
 Fumeuse par les feux, esmeus de l'innocence ;  
 Vid les publicques lieux, les palais les plus beaux,  
 Pleins de peuples bruiants, qui, pour les jeux nouveaux,  
 Estaloient à la mort les plus entieres vies  
 En spectacles plaisants et feintes tragedies.  
 Là, le peuple amassé n'amollissoit son cœur ;  
 L'esprit préoccupé de faux zelle d'erreur,  
 D'injures et de cris estouffoit la priere  
 Et les plaints des mourants ; là, de mesme maniere  
 Qu'aux theatres on vid s'eschauffer les Romains,  
 Ce peuple desbauché applaudissoit des mains ;  
 Mesme, au lieu de vouloir la sentence plus douce,  
 En Romains ils tournoient vers la terre le poulce :  
 Ces barbares, esmeus des tisons de l'enfer,  
 Et de Rome, ont crié : « Qu'ils reçoivent le fer ! »

Les corps à demi-morts sont trainez par les fanges,  
 Les enfants ont pour jeu ces passe-temps estranges :  
 Les satellites fiers tout autour arrengez  
 Etouffoient de leurs cris les cris des affligez.  
 Puis les empoisonneurs des esprits et des ames,  
 Ignorants, endurcis, conduisent jusqu'aux flammes  
 Ceux qui portent de Christ en leurs membres la croix.  
 Ils la souffrent en chair, on leur presente en bois.  
 De ces bouches d'erreur les orgueilleux blasphemes  
 Blessent l'agneau lié plus fort que la mort mesmes.  
 Or, de peur qu'à ce poinct les esprits delivrez,  
 Qui ne sont plus de crainte ou d'espoir enyvrez,  
 Des-ja proches du ciel, lesquels par leur constance  
 Et le mespris du monde ont du ciel connoissance,  
 Comme cygnes mourants ne chantent doucement,  
 Les subtils font mourir la voix premierement.  
 Leur priere est muette, au Pere seul s'envolle,  
 Gardans pour le louer le cœur, non la parolle.  
 Mais ces hommes, cuidans (1), avoir bien arrêté  
 Le vray, par un baillon preschent la verité.  
 La verité du ciel ne fut onc (2) baillonnée,

(1) Croyant.

(2) Jamais.

Et cette race a veu (qui l'a plus estonnée)  
 Que Dieu à ses tesmoings a donné maintefois  
 (La langue estant couppee) une celeste voix :  
 Merveilles qui n'ont pas esté au siecle vaines.

Les cendres des bruslez sont pretieuses graines  
 Qui, apres les hyvers noirs d'orage et de pleurs,  
 Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs  
 Le baume salulaire, et sont nouvelles plantes  
 Au milieu des parvis de Sion fleurissantes.  
 Tant de sang que les rois espanchent à ruisseaux  
 S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,  
 Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,  
 Donne de prendre vie et de croistre aux racines  
 Des obscures prisons, les plus amers soupirs  
 Servent à ces beautez de gratieux zephyrs. (1)

Voicy venir après des modernes la bande,  
 Qui plus elle est moderne et moins se trouve grande.  
 Que rares sont ceux-là qui font, au grand besoing,  
 De l'outragé servir l'adresse du tesmoing !  
 Vous y voiez encor un vieil juge d'Alsace  
 Auquel l'amy privé ne peut trouver de grace  
 Du perfide larcin que, par un lasche tour,  
 Ce Daniel second mit de la nuict au jour.  
 Le Bourgogne a son duc qui, de ruse secrette,  
 Employe un chicaneur pour estouffer sa debte ;  
 Le fraudeur le promet ; voulant appareiller  
 Ses faussetés, le duc pendit son conseiller.

Le mesme visitant trouve au bout d'un village  
 Une vefve explorée, en desastré visage,  
 Qui luy cria : « Seigneur, mes ausmonniers amis  
 M'ont donné un linceul, où mon espoux est mis ;  
 Mais le pasteur avare, à faute de salaire,  
 Contraint le corps aimé pourrir dans le suaire. »  
 Le duc prend le curé, luy denonce comment

(1) Mais voici que dans le ciel paraît « la sage Thémis, » et à sa suite les bons juges dont l'Histoire honore les noms. D'abord viennent ceux de l'Ancien Testament « Moïse le premier », puis ceux de la Grèce, puis ceux de Rome, puis Charlemagne, et enfin les modernes. A leur suite, le cortège des victimes de l'injustice.

Il voulut honorer ce pauvre enterrement ;  
 Qu'il fit de tous costez, des parroisses voisines  
 Accourir la prestraille aux hipocrites mines.  
 Le prince fit aux yeux de l'avare troupeau  
 Lier le prestre vif et le mort, peau à peau,  
 Front à front, bouche à bouche, et le clergé, qui tremble,  
 Abria (1) de ses mains ces deux horreurs ensemble.  
 Où es-tu, juste duc, au temps pernicieux  
 Qui refuse la terre aux héritiers des cieux ?  
 Encor les nations de ces Alpes cornües  
 De ces fermes cerveaux ne sont pas depourvües.  
 Un Sforce continent est au rang des anciens,  
 Et de cest ordre on void les libres Venitiens.  
 Le bon prince de Melphe apparoist davantage,  
 Excellent ornement, mais rare, de nostre aage.  
 Un indigne mary forçà de sa moitié  
 Par larmes le grand cœur, l'honneur par la pitié ;  
 Un tyran fit sa foy et le coupable pendre,  
 Diffamant un renom ; lors sceut le prince rendre  
 Justice entiere à Dieu, vengeance à la douleur,  
 L'honneur à la surprise et la mort au volleur.

Enfin, à train de dueil, le vieil peintre et prophete,  
 Produit en froid maintien la troupe de retraite,  
 Ceux qui vont reprochants à leur jüge leur sang,  
 Couronnez de cyprez, ensevelis de blanc.  
 Leurs mains tendent au ciel, et les ardentès veuës  
 Regardent preparer un throsne dans les nuës,  
 Tribunal de triomphe en gloire appareillé.

La bande que je dicts paroissoit esblouie,  
 Et puis tocquer des mains de nouveau resjouie,  
 Quand au throsne flambant, dans le ciel arboré,  
 Ils voient arriver le grand jüge adoré :  
 Et, comme elle marchoit sous la splendeur nouvelle,  
 Brillante sur leurs chefs, et qui marche avec elle,  
 Ils relevent en haut leurs appellations.  
 Procureurs avouëz de seize nations.  
 Là les foudres et feux prompts au divin service

(1) Abrita, voilà.

S'offrent à bien servir la celeste justice.  
 Là s'avancent les vents diligents et legers  
 Pour estre les herauts, postes et messagers.  
 Là les esprits aislez adjournent de leurs aisles  
 Les juges criminels aux peines éternelles.  
 On pense remarquer en cet humble troupeau  
 Cavagne et Briquemault, signalez du cordeau ;  
 Mongommery y va appuié d'une lance.  
 Le très-vaillant Montbrun punit de sa vaillance ;  
 Et mesmes à troupeau marchent le demeurant  
 De ceux qui ont gagné leurs procez en mourant.

Encor aux inhumains Nemezis inhumaine  
 Trainee sa forte, longue et très pesante chaine  
 Qui loge en son grand tour un Senat prisonnier,  
 Que faict trotter devant un clerc, marchant dernier.  
 Une autre bouche tient une foule de juges  
 Fugitifs et cerchants leurs cliens pour refuges  
 Que dis-je, leurs clients ? la haute Majesté  
 Les meine aux prisonniers chercher la liberté :  
 Du pain aux confisque, aux bannis la patrie,  
 L'honneur aux diffamez, aux condamnés la vie.  
 Puis d'un nœud entre deux, d'un pas triste et tardif,  
 Suyvoient Brisson le docte, et l'Archer et Tardif.  
 Ils tirent leurs meurtriers, bien fraisés d'un chevestre (1),  
 Boucher, et Pragenat, et le sanglant Incestre.  
 Juges, sergents, curez, confesseurs et bourreaux,  
 Tels artisans un jour, par changements nouveaux,  
 Metamorphoseront leurs temples venerables  
 En cavernes de gueux, les cloistres en estables,  
 En criminels tremblants les senateurs grisons,  
 En gibet le palais, et le Louvre en prison.

De la fille du ciel telle paroist l'escorte,  
 A plus d'heur que d'esclat, moins pompeuse que forte :  
 Avec tels serviteurs et fideles amis  
 Rien n'arreste la pas de la blanche Themis.

. . . . .  
 La fille de la Terre et du Ciel met ses poids  
 En sa juste balance, et ses poids sont ses loix ;

(1) *Chevestre* ou *chevétre* : Licou.

Elle a sous le bandeau sur les choses la veüe,  
 Mais là personne n'est à ses beaux yeux connuë ;  
 Encor par les presents ne s'ouvre le bandeau ;  
 Son glaive tous jours prest n'est jamais au fourreau ;  
 Elle met à la fange et bien-faicts et injures.  
 Qui tire ce grand char (1) ? Quatre licornes pures ;  
 La vefve l'accompagne et l'orphelin la suit,  
 L'usurier tire ailleurs, le chicaneur la fuit,  
 Et fuit sans que derriere un des fuiards regarde  
 De la formalité la race babillarde :  
 Tout interlocutoire, arrest, appointement  
 A plaider, à produire un gros enfantement  
 De procez, d'interdits, de griefs ; un compulsoire,  
 Puis le desrogatoire à un desrogatoire,  
 Visa, pareatis, replicque exceptions,  
 Revisions, duplicque, objets, salvations,  
 Hypotecques, guever, deguerpir, prealables,  
 Fin de non recevoir. Fi des puants vocables  
 Qui m'ont changé mon style et mon sens à l'envers !  
 Cherchez-les au parquet, en non plus en mes vers.  
 Tout fuit, les uns tirans en Basse-Normandie,  
 Autres en Avignon, où ce mal prit sa vie,  
 Quand un contre-Antechrist de son style romain  
 Paya nos rois bigots, qui luy tenoient la main.  
 Je crains bien que quelqu'un plus viste et plus habile  
 Dans le Poictou plaideur cerchera un azyle,  
 Vous ne verrez jamais le train que nous disons  
 Se sauver en la Suisse ou entre les Grisons,  
 Nation de Dieu seul et de nulle autre serfve,  
 Et qui le droict divin sans autre droict observe.  
 Ces vices n'auront point de retraite pour eux  
 Chez l'invincible Anglois, l'Escossois valeureux :  
 Car les nobles et grands la justice y ordonnent,  
 Les estats non vendus comme charges se donnent.  
 Heureuse Elisabeth, la justice rendant,  
 Et qui n'a point vendu tes droits en la vendant !  
 Et puis que ce nom saint, de tous bons rois l'idée,  
 Prend sa place en ce rang, qui luy estoit gardée,

(1) Le char de Thémis.

Au roolle des martyrs, je dirai en ce lieu  
Ce que sur mon papier dicte l'Esprit de Dieu.

La main qui te ravit de la geole en ta salle,  
Qui changea la sellette en la chair Royale,  
Et le sueil de la mort en un degré si haut,  
Qui fit un tribunal d'un funeste eschaffaut ;  
L'œil qui vit les desirs aspirants à la flamme,  
Quand tu gardas ton ame en voulant perdre l'ame,  
Cet œil vid les dangers, sa main porta le faix,  
Te fit heureuse en guerre, et ferme dans la paix ;  
Le Paraclet t'apprit à respondre aux harangues  
De tous ambassadeurs, mesme en leurs propres langues.  
C'est luy qui destourna l'encombre et le meschef  
De vingt mortels desseins du reigne et de ton chef,  
T'acquit le cœur des tiens, et te fit par merveilles  
Tes lions au dehors domesticques oüeilles (1) :  
Ces braves abbatus au throsne où tu te sieds  
Sont les lions que tient prosternez à tes pieds  
La tendre humilité. Ton giron est la dorne (2)  
De la vierge à qui rend ses armes la licorne.  
Tes anticques tableaux predisoient son sçavoir,  
Ta vertu virginalle et ton secret pouvoir.  
Par cet esprit, tu as repos en tes limites,  
Tes haineux à tes bords brisent leurs exercites (3) ;  
Les mers avec les vents, l'air haut, moien et bas,  
Et le ciel, partizans liez à tes combats,  
Les foudres et les feux chocquent pour ta victoire,  
Quand les tonnerres sont trompettes de ta gloire :  
Les guerriers hazardeux perdent, joyeux, pour toy  
Ce que tu n'as regret de perdre pour la foy.  
La Rose est la premiere heureuse sans seconde  
Qui a repris ses pas, circuisant le monde :  
Tes triomphantes nefes vont te faire nommer,  
En tournoiant le tout, grand royne de la mer.  
Puis, il faut qu'en splendeur neuf lustres te maintiennent,  
Et qu'après septante ans (à quoy nos jours reviennent)  
Debora d'Israël, Cherub sur les pervers,

(1) Ouailles.

(2) En Aunis, nom du tablier.

(3) Leurs armées. Du latin *exercitus*



Fleau des tyrans, flambeau luisant sur l'univers,  
 Pour regner bien plus haut, tout achevé, tu quitte  
 Dans les sçavantes mains d'un sucesseur d'eslitté  
 Ton estat au dehors et dedans appuié  
 Le cœur soulé de vivre, et non pas ennuyé.

Bien au rebours promet l'Eternel aux faussaires  
 De leur rendre sept fois, et sept fois leurs salaires.  
 Lisez, persecuteurs, le reste de mes chants ;  
 Vous y pourrez gouster le breuvage aux meschants :  
 Mais, aspics, vous avez pour moy l'oreille close.  
 Or, avant que de faire à mon œuvre unè pose,  
 Entendez ce qui suit tant d'outrages commis.  
 Vous ne m'escoutez plus, stupides endormis !  
 Debout, ma voix se tait ; oyez sonner pour elle  
 La harpe qu'animoit une force eternelle :  
 Oyez David esmeu sur des juges plus doux ;  
 Ce qu'il dit à ceux-là, nous l'adressons à vous :

Et bien ; vous, conseillers de grandes compagnies,  
 Fils d'Adam qui jouez et des biens et des vies,  
 Dictes vray, c'est à Dieu que compte vous rendez,  
 Rendez-vous la justice ou si vous la vendez ?

Plustost, ames sans loy, perjures, desloyalles,  
 Vos balances, qui sont balances inesgalles,  
 Pervertissent la terre et versent aux humains  
 Violence et ruine, ouvrages de vos mains.

Vos meres ont conceu en l'impure matrice,  
 Puis avorté de vous tout d'un coup et du vice ;  
 Le mensonge qui fut vostre iaict au berceau  
 Vous nourrit en jeunesse et abeche au tombeau.

Ils semblent le serpent à la peau marquettée  
 D'un jaune transparent, de venin mouchettée,  
 Ou l'aspic embuché (1) qui veille en sommeillant,  
 Armé de soy, couvert d'un tortillon grouillant.

(1) Embusqué.

A l'aspic cauteleux cette bande est pareille,  
Alors que de la queue il s'estoupe l'oreille :  
Luy, contre les jargons de l'enchanteur sçavant,  
Eux, pour chasser de Dieu les parolles au vent.

A ce troupeau, Seigneur, qui l'oreille se bousche  
Brise leurs grosses dents en leur puante bouche :  
Prend la verge de fer, fracasse de tes fleaux  
La machouere puante à ces fiers lionceaux.

Que, comme l'eau se fond, ces orgueilleux se fondent ;  
Au camp leurs ennemis sans peine se confondent :  
S'ils bandent l'arc, que l'arc avant tirer soit las,  
Que leurs traicts sans frapper s'envollent en esclats.

La mort, en leur printemps, ces chenilles suffoque,  
Comme le limaçon sesche dedans la cocque,  
Ou comme l'avorton qui naist en perissant  
Et que la mort reçoit de ses mains en naissant.

Brusle d'un vent mauvais jusques dans les racines  
Les boutons les premiers de ces tendres espines ;  
Tout perisse, et que nul ne les preine en ses mains  
Pour de ce bois maudit reschauffer les humains.

Ainsy faut que le juste après ses peines voye  
Desploier du grand Dieu les salaires en joie,  
Et que, baignant ses pieds dans le sang des pervers,  
Il le jette dans l'air en esclattant (1) ces vers

Le bras de l'Eternel, aussi doux que robuste,  
Faict du mal au meschant et faict du bien au juste,  
Et en terre icy bas exerce jugement,  
En attendant le jour de peur et tremblement.

La main qui fit sonner cette harpe divine  
Frappa le Goliath de la gent philistine,

(1) En disant avec éclat.

Ne trouvant sa pareille au rond de l'univers,  
En düel, en bataille, en propheticques vers.

Comme elle nous crions : « Vien, Seigneur, et te haste,  
Car l'homme de peché ton Eglise degaste. »

« Vien, dict l'esprit, accours, pour deffendre le tien. »

« Vien », dict l'espouse, et nous avec l'espouse : « Vien. »



## LIVRE QUATRIÈME

### LES FEUX (1)

Voicy marcher de rang par la porte sacrée  
L'enseigne d'Israel dans le ciel arborée,  
Les vainqueurs de Sion, qui, au prix de leur sang,  
Portant l'escharpe blanche, ont pris le caillou blanc.  
Ouvre, Hierusalem, tes magnifiques portes :  
Le Lion de Juda, suivi de ses cohortes,  
Veut regner, triompher et planter dedans toy  
L'estendart glorieux, l'auriflam de la foy.  
Valeureux chevaliers, non de la Table ronde,  
Mais qui estes, devant les fondements du monde,  
Au roolle des esleus, allez, suivez de rang  
Le fidelle, le vray, monté d'un cheval blanc,  
Le paradis est prest, les Anges sont vos guides,  
Les feux qui vous brusloient vous ont rendus candides.  
Tesmoins de l'Eternel, de gloire soriez ceints.  
Vestus du crespé noir (la justice des saints)  
De ceux qui à Satan la bataille ont livrée.  
Robbe de nopce ou bien casaque de livrée.

Condui mon œuvre, ô Dieu, à ton nom ; donne-moy  
Qu'entre tant de martyrs, champions de la foy,  
De chaque sexe, estat ou aage, à ton saint temple  
Je puisse consacrer un tableau pour exemple.

Dormant sur tel desseing en mon esprit ravi,  
J'eus un songe un matin, parmy lequel je vi  
Ma conscience en face, ou au moins son image,

(1) Ce livre quatrième est consacré au défilé des victimes des persécutions religieuses, martyrs qui souffrirent pour Dieu la mort sur les bûchers.

Dieu vit leur troupe sacrifiée et glorieuse, mais il vit aussi la troupe des persécuteurs qui persécutaient en son nom ; alors il se repentit d'avoir formé la terre, il se détourna d'elle et remonta dans le ciel.

Qui au visage avoit les traicts de mon visage.  
 Elle me prend la main, en disant : « Mais comment  
 De tant de dons de Dieu ton foible entendement  
 Veut-il faire le choix ? Oses-tu bien eslire  
 Quelques martyrs choisis, leur triomphe descrire,  
 Et laisser à l'oubly, comme moins valeureux,  
 Les vainqueurs de la mort, comme eux victorieux ?  
 J'ay peur que cette bande ainsy par toy choisie  
 Serve au style du siecle et à sa poésie,  
 Et que les rudés noms, d'un tel style ennemis,  
 Aient entre les pareils la difference mis. »

Je responds : « Tu sçais bien que mentir je ne t'ose,  
 Miroüer de mon esprit ; tu as touché la cause  
 La premiere du choix, jointct que ma jeune ardeur  
 A de ce haut dessein espoinçonné mon cœur,  
 Pour au siecle donner les boutons de ces choses  
 Et l'envoyer ailleurs en amasser les roses.  
 Que si Dieu prend à gré ces premices, je veux,  
 Quand mes fruicts seront meurs, luy payer d'autres vœux,  
 Me livrer aux travaux de la pesante histoire  
 Et en prose coucher les hauts faicts de sa gloire.  
 Alors ces heureux noms, sans eslite et sans choix,  
 Luiront en mes escrits plus que les noms des Rois. »  
 Aiant faitc cette paix avec ma conscience,  
 Je m'avance au labeur avec cette assurance  
 Que, plus riche et moins beau, j'escris fidellement  
 D'un style qui ne peut enrichir l'argument.

Ames dessous l'autel victimes des idolles,  
 Je preste à vos courroux le fiel de mes parolles.  
 En attendant le jour que l'ange delivrant  
 Vous aille les portaux du paradis ouvrant.

De qui puis-je choisir l'exemple et le courage ?  
 Tous courages de Dieu, j'honoreray vostre aage,  
 Vieillards de qui le poil a donné lustre au sang,  
 Et de qui le sang fut decoré du poil blanc :  
 Hus (1), Hyerosme (2) de Prague, images bien connües  
 Des tesmoins que Sodome a trainé par les rües  
 Couronnez de papier, de gloire couronnez,

(1) Jean Huss.

(2) Jérôme.

Par le siège qui a d'or mitrez et ornez  
 Ceux qui n'estoient pasteurs qu'en papier et en tiltres,  
 Et aux evesques d'or, faict de papier les mitres.  
 Leurs cendres, qu'on jetta au vent, à l'air, en l'eau,  
 Profiterent bien plus que le puant monceau  
 Des charognes des grands que, morts, on emprisonne  
 Dans un marbr' ouvragé : le vent leger nous donne  
 De ces graines par tout, l'air presqu'en toute part  
 Les esparpille, et l'eau à ses bords les despart.

Les Pauvres de Lyon avoient mis leur semence  
 Sur les peuples d'Alby ; l'invincible constance  
 Des Albigeois, frappez de deux cens mille morts,  
 S'espandit par l'Europe, et en peupla ses bords.  
 L'Angleterre eut sa part, eut Gerard et sa bande,  
 Condamnez de mourir à la rigueur plus grande  
 De l'impiteux hyver, sans que nul cœur esmeu  
 Luy osast donner pain, eau, ni couvert ni feu :  
 Ces dix-huit tout nuds, à Londres, par les ruës,  
 Ravirent des Anglois les esprits et les veües,  
 Et chantèrent ce vers jusqu'au point de mourir :  
 « Heureux qui pour justice a l'honneur de souffrir »

Ainsy la verité, par ces mains desvoilée,  
 Dans le Septentrion estendit sa volée ;  
 Dieu ouvrit sa prison et en donna la clef,  
 La clef de liberté, à ce vieillard Wiclef :  
 De luy fut l'ouverture aux tesmoins d'Angleterre  
 Encor' plus honorée en martyre qu'en guerre.

Là, on vid un Bainan qui de ses bras pressoit  
 Les fagots embravez, qui mourant embrassoit  
 Les outils de sa mort, instruments de sa gloire,  
 Baisant, victorieux, les armes de victoire.  
 D'un celeste brasier ce chaud brasier esmeu  
 R'enflamma ces fagots par la bouche de feu.

Frich après l'imita, quand sa main deliée  
 Fut au secours du feu ; il prit une poignée  
 De bois et la baisa, tant luy semblerent beaux  
 Ces eschallons du ciel comm' ornements nouveaux.

Puis l'Eglise accoucha comme d'une ventrée  
 De Thorb, de Bewerlan, de l'invaincu Sautrée,  
 Les uns doctes prescheurs, les autres chevaliers,

**Tout à droit couronnez de celestes lauriers.**

**Bien que trop de hauteur esbranlast ton courage  
(Comme les monts plus hauts souffrent le plus d'orage),  
Ta fin pourtant me fait en ce lieu te nommer,  
Excellent conseiller et grand primat Krammer.  
Pour ta condition plus haute et plus aimable,  
La vie te fut douce et la mort detestable.**

**A quoy semblent les cris dont esclattent si fort  
Ceux qui, à col retorts, sont traînez à la mort,  
Sinon aux plaintes qu'ont les enfans à la bouche  
Quand ils quittent le jeu pour aller à la couche ?  
Les laboureurs lassez trouvent bien à propos  
Et plus doux que le jeu le temps de leur repos :  
Ainsy ceux qui sont las des langoureuses vies  
Sont ravis de plaisir quand elles sont ravies ;  
Mais ceux de qui la vie a passé comme un jeu,  
Ces cœurs ne sont point cœurs à digérer le feu :  
C'est pourquoy de ces grands les noms dedans ce temple  
Ne sont pour leur grandeur, mais pour un rare exemple,  
Rare exemple de Dieu, quand par le chaz estroict  
D'un esguille il enfille un cable qui va droict.**

**Poursuivons l'Angleterre, où les vertus estranges  
La font nommer païs, non d'Angles, mais des Anges :  
Tu as icy ton rang, ô invincible Haux,  
Qui, pour avoir promis de tenir les bras haults  
Dans le milieu du feu, si du feu la puissance  
Faisoit place à ton zele et à ta souvenance.  
Sa face estoit bruslée, et les cordes des bras  
En cendres et charbons estoient cheutes en bas,  
Quand Haux, en octroiant aux frères leur requeste,  
Des os qui furent bras fit couronne à sa teste.**

**O quels cœurs tu engendre ! ô quels cœurs tu nourris !  
Isle sainte qui eut pour nourrisson Norris !  
On dict que le chrestien qui à gloire chemine  
Va le sentier estroict qui est jonché d'espine :  
Cettuy-cy, sans figure, a pieds nuds cheminé  
De l'huis de sa prison au supplice ordonné :  
Sur ces tappis aigus, ainsy j'usqu'à sa place  
A ceux qui la suivront il a rougi la trace,  
Vraie trace du Ciel, beau tappis, beau chemin,**



A qui veut emporter la couronne à la fin :  
 Les pieds deviennent cœur ; l'ami du ciel apprise  
 Faict mespriser les sens, quand le ciel les mesprise,  
 Dieu vid en mesme temps (car le prompt changement  
 De cent ans, de cent lieux, ne luy est qu'un moment)  
 Deux rares cruantez, deux constances nouvelles  
 De deux cœurs plus que d'homme, en sexe de femelles,  
 Deux cœurs chrestiens Anglois, deux precieux tableaux,  
 Deux spectacles piteux, mais specieux et beaux.  
 L'une (1) croupit long-temps en la prison obscure,  
 Contre les durs tourments elle fut la plus dure :  
 Elle fit honte au diable et aux noires prisons :  
 Elle alloit appuiant d'exemple et de raisons  
 Les esprits deffaillants ; nul inventeur ne treuve  
 Nul tourment qui ne soit surmonté par Askeuve.  
 Quand la longueur du temps, la laide obscurité  
 Des cachots eut en vain sondé sa fermeté,  
 On presente à ses yeux l'espouvantable gehenne,  
 Et elle avoit pitié, en souffrant, de la peine  
 De ces faux justiciers, qui, aians essayé  
 Sur son corps delicat leur courroux desployé,  
 Elle se teust ; et lors furent bien entendües,  
 Au lieu d'elle, crier les cordes trop tendües,  
 Achevé tout l'effort de tout leur appareil,  
 Non pas troublé d'un pleur de lustre de son œil  
 (Œil qui, fiché au Ciel, au torment qui la tüe  
 Ne jette un seul regard pour esloigner sa veüe  
 D'un seul bien qu'elle croit, qu'elle aspire et prétend).  
 Le juge se despite, et luy-mesme retend  
 La corde à double nœud, il met à part sa robbe ;  
 L'inquisiteur le suit ; la passion desrobe  
 La pitié de leurs yeux ; ils viennent remonter  
 La gehenne, tourmentez en voulant tourmenter ;  
 Ils dissipent les os, les tendons et les veines,  
 Mais ils ne touchent point à l'ame par les gehennes :  
 La foy demeure ferme, et le secours de Dieu  
 Mit les tourments à part, le corps en autre lieu ;  
 Sa plainte seulement encor ne fut ouïe

(1) Anne Askew.

Hors l'ame, toute force en elle esvanouie,  
 Le corps fut emporté des prisons comme mort ;  
 Les membres deffaillants, l'esprit devint plus fort.  
 Du lict elle instruisit et consola ses freres  
 Du discours animé de ses douces miseres ;  
 La vie la reprit, et la prison aussy ;  
 Elle acheva le tout, car aussy tost voicy,  
 Pour du faux justicier couronner l'injustice,  
 De gloire le martyr, on dresse le supplice.  
 Quatre martyrs, trembloient au nom mesme du feu,  
 Elle leur departit des presents de son Dieu ;  
 Avec son ame encor elle mena ces ames  
 Pour du feu de sa foy vaincre les autres flames.  
 « Où est ton aiguillon ? où est ce grand effort ?  
 O Mort ! où est ton bras ? (disoit-elle à la mort.)  
 Où est ton front hideux duquel tu espouventes  
 Les hures des sangliers, les bestes ravissantes ?  
 Mais c'est ta gloire, ô Dieu ! Il n'y a rien de fort  
 Que toy, qui sçais tuer la peine avec la mort.  
 Voicy les yeux ouverts, voicy son beau visage ;  
 Frères, ne tremblez pas ; courage, amis, courage ! »  
 (Elle disoit ainsy) et le feu violent  
 Ne brusloit pas encor son cœur en la bruslant ;  
 Il court par ses costez ; enfin, léger, il volle  
 Porter dedans le Ciel et l'ame et la parole.  
 Or l'autre (1), avec sa foy, garda aussy le rang  
 D'un esprit tout Royal, comme royal le sang.  
 Un Royaume l'attend, un autre Roy luy donne  
 Grace de mespriser la mortelle couronne  
 En cherchant l'immortell', et luy donna des yeux  
 Pour trocquer l'Angleterre au royaume des Cieux :  
 Car elle aima bien mieux regner sur elle-mesme,  
 Plustot que vaincre tout, surmonter la mort blesme.  
 Prisonniere ça bas (2), mais Princesse là haut,  
 Elle changea son throsne empour un eschaffaut,  
 Sa chaire de parade en l'infime sellette,  
 Son carrosse pompeux en l'infame charrette,  
 Ses perles d'Orient, ses brassarts esmaillez

(1) Jane Gray.

(2) Ici-bas.

En cordeaux renoüez et en fers tout rouillez.  
 Ce beau chef couronné d'opprobres et d'injures,  
 Et ce corps enlacé de chaines pour ceintures.  
 Par miracle fit voir que l'amour de la croix  
 Au sang des plus chetifs mesla celuy des Rois.  
 Le peuple gemissant portoit part de sa peine,  
 En voiant demi-mort mourir sa jeune Royne,  
 Qui, dessus l'eschaffaut, se voiant seulement  
 Ses gands et son livret pour faire testament,  
 Elle arrache ses mains et maigres et menües  
 Des cordes avec peine, et de ses deux mains nües  
 Fit present de ses gands à la dame d'atour,  
 Puis donna son livret aux gardes de la tour,  
 Avec ces mots escrits : « Si l'ame deschargée  
 Du fardeau de la terre, au ciel demi-changée,  
 Prononce verité sur le seuil du repos,  
 Si tu faicts quelque honneur à mes derniers propos,  
 Et lors que mon esprit pour le monde que il laisse,  
 Desjà vivant au ciel tout plein de sa richesse,  
 Doibt monstrer par la mort qu'il aime verité,  
 Pren ce dernier present, sceau de ma volonté :  
 C'est ma main qui t'escrit ces dernieres parolles :  
 Si tu veux suivre Dieu, fuy de loing les idolles ;  
 Hay ton corps pour l'aimer, apprens à le nourrir  
 De façon que pour vivre il soit prest de mourir  
 Qu'il meure pour celuy qui est remply de vie,  
 N'ayant pourtant de mort ni crainte ni envie.  
 Tousjours reigle à sa fin de ton vivre recours,  
 Chacun de tes jours tende au dernier de tes jours.  
 De qui veut vivre au ciel l'aise soit la souffrance  
 Et le jour de la mort celuy de la naissance.

« Ces doigts victorieux ne graverent cecy  
 En cire seulement, mais en l'esprit aussy :  
 Et faut que son geolier, captif de la captive,  
 Bien tost à mesme cause et mesme fin la suive. »

Achevant ces presents, l'executeur vilain,  
 Pour la joindre au posteau voulut prendre sa main :  
 Elle eut horreur de rompre encor la modestie  
 Qui jusqu'au beau mourir orna sa belle vie :  
 Elle apprehenda moins la mort et le couteau

Que le salle toucher d'un infame bourreau :  
 Elle appelle au secours ses pasles damoyselles  
 Pour descouvrir son col ; ces fillettes nouvelles  
 Au funeste mestier, ces piteux instruments  
 Sentirent jusq'au vif leur part de ses tourments.

Cœsar, voiant, sentant sa poictrine blessée,  
 Et non sa gravité par le fer abbaissée,  
 Le sein et non l'esprit par les coups enfermé,  
 Le sang plustot du corps que le sens retiré,  
 Par honneur, abbria de sa robe percée  
 Et son cœur offensé et sa grace offensée.  
 Et ce cœur d'un Cœsar, sur le sueil inhumain  
 De la mort, choisissoit non la mort, mais la main.  
 Les mains qui la paroient la parerent encore :  
 Sa grace et son honneur, quand la mort la devore,  
 N'abandonne son front, elle prend le bandeau :  
 Par la main ou la meine embrasser le poteau :  
 Elle demeure seule en agneau despouillée :  
 La lame du bourreau de son sang fut mouillée :  
 L'ame s'envolle en haut : les Anges gratieux  
 Dans le sein d'Abraham la ravirent aux cieux.

Le ferme doigt de Dieu tient celuy de Bilnée,  
 Qui à sa penultiesme et craintive journée  
 Voulut prouver au soir s'il estoit assez fort  
 Pour endurer le feu instrument de la mort :  
 Le geolier, sur le soir, en visitant le treuve  
 Faisant de la chandelle et du doigt son espreuve  
 Ce feu lent et petit d'indicible douleur  
 A la premiere fois luy affoiblit le cœur :  
 Mais après il souffrit brusler à la chandelle  
 La peau, la chair, les nerfs les os et la moëlle.

Le vaillant Gardiner me contraint cette fois  
 D'animer mon discours de ce courage Anglois ;  
 Tout son sang escuma, luy reprochant son ayse  
 En souffrant adorer l'idolle Portugaise.  
 An magnifique apprest des nopces d'un grand Roy,  
 La loy de Dieu luy fit mettre au pied toute loy,  
 Toute crainte et respect, les tourments et sa vie,  
 Et puis il mit aux pieds et l'idolle et l'hostie  
 Du cardinal sacrant : là, entre mille fers,

Il desdaigna le front des portes des enfers :  
 Il vainquit en souffrant les peines les plus dures :  
 Les serfs des questions il lassa de tortures :  
 Contre sa fermeté reboucha le tourment,  
 Le fer contre son cœur de ferme diamant :  
 Il avalla trois fois la serviette sanglante :  
 Les yeux qui le voioient souffroient peine évidente.  
 Il beut plus qu'en humain les inhumanitez,  
 Et les supplices lents finement inventez :  
 On le traîne au supplice, on coupe sa main dextre,  
 Il la porte en la bouche avecque sa senestre,  
 La baise : l'autre poing luy est coupé soudain ;  
 Il met la bouche à bas, et baise l'autre main :  
 Alors il est guindé d'une haute poulie  
 De cent nœuds à cent fois son ame se deslie :  
 On brusle ses deux pieds tant qu'il eut le sentir  
 On cherche sans trouver en lieu le repentir.  
 La mort à petit feu luy oste son escorce,  
 Et luy à petit feu oste à la mort la force. (1)

Les Lyonnois aussy resisterent à Dieu,  
 Lors que deux freres saints se virent au millieu  
 Des feux estincellans, où le ciel et la terre,  
 Par contraires desseins, se livrèrent la guerre.  
 Un grand feu fut pour eux aux Terreaux préparé ;  
 Chacun donna du bois, dont l'amas asserré  
 Sembloit debvoir pousser la flamme et la fumée  
 Pour rendre des hauts cieux la grand' voute allumée.  
 Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,  
 C'est que ces jacobins, envenimez cagots,  
 Crioient, vrais escolliers du meurtrier Dominique :  
 Bruslons mesme le Ciel, s'il fait de l'hereticque !  
 Ces deux freres prioient quand, pour rompre leur voix,  
 Le peuple forcenant porta le feu au bois.  
 Le feu leger s'envolle, et bruïant se courrouce  
 Quand contre luy un vent s'esleve et le repousse.  
 Mettant ce mont de feu et sa rage à l'escart,  
 Les freres, achevant leurs prieres à part,

(1) Nous avons dû faire quelques suppressions dans ce martyrologe d'une longueur un peu fastidieuse.

Demeurent sans ardeur. La priere finie,  
 Le vulgaire animé entreprend sur leur vie,  
 Perce de mille coups des fidelles les corps,  
 Les couvre de fagots. Ceux qu'on tenoit pour morts,  
 Quand le feu eut bruslé leurs cables, se leverent,  
 Et leurs poumons bruslant, pleins de feu, s'escrierent  
 Par plusieurs fois : *Christ! Christ!* et ce mot, bien sonné  
 Dans les costez sans chair, fit le peuple estonné.  
 Contre ces faicts de Dieu dont les spectateurs vivent  
 Estonnez, non changez, leur fureur ils poursuivent.

Autres cinq de Lyon, liez de mesmes nœuds,  
 Ne furent point dissouts par les fers et les feux :  
 Au fort de leur tourment, ils sentirent de l'aise,  
 Franchise en leurs liens, du repos en la braize.  
 L'amitié dans le feu vous sceut bien embrazer.  
 Vous baisastes la mort tous cinq d'un saint baizer,  
 Vous baisastes la mort. Cette mort gratieuse  
 Fut de vostre union ardemment amoureuse.

C'estoient (ce diroit-on) des hommes endurcis,  
 Accablez de labeurs et de poignants soucis :  
 Mais cerchons d'autres cœurs nez et nourris plus tendres,  
 Voiez si Dieu les peut endurcir jusqu'aux cendres ;  
 Que rien ne soit exempt en ce terrestre lieu  
 De la force, du doigt et merveilles de Dieu.

Heureuse Graveron qui ne sçeut ton courage?  
 Qui ne cogneut ton cœur non plus que ton voiage?  
 L'hommage fut à Dieu qu'en vain tu apprestois  
 A un vain cardinal ; ce fut au roy des rois,  
 Qui en ta foy mi-morte, en ame si craintive  
 Trouva si brave cœur et une foy si vive.

Dieu ne donne sa force à ceux qui sont plus forts :  
 Le present de la vie est pour les demi-morts,  
 Il depart les plaisirs aux vaincus de tristesse.  
 L'honneur aux plus honteux, aux pauvres la richesse :  
 Cette-cy, en lisant avec frequents souspirs  
 L'incroyable constance et l'effort des martyrs.  
 Doubtoit la verité en mesurant la crainte :  
 L'Esprit la visita, la crainte fut esteincte.  
 Prise, elle abandonna dès l'huis de sa prison  
 Pour les raisons du ciel la mondaine raison.

Sa sœur la trouve en pleurs finissant sa priere,  
 Elle, en se relevant, dict en telle maniere :  
 « Ma sœur, voy-tu ces pleurs ? voy-tu ces pleurs, ma sœur ?  
 Ces pleurs sont toute l'eau qui me restoit au cœur :  
 Ce cœur aiant jeté son humide foiblesse,  
 Tout feu, saute de joye et volle d'allegresse. »  
 La brave se para au dernier de ses jours,  
 Disant : « Je veux jouir de mes saintes amours :  
 Ces joyaux sont bien peu, l'ame a bien d'autre gage  
 De l'espoux qui luy donne un si haut mariage. »

Son visage luisit de nouvelle beauté  
 Quand l'arrest luy fut leu, le bourreau présenté,  
 Deux qui l'accompagnoient furent pressez de tendre  
 Leurs langues au couteau ; ils les vouloient deffendre  
 Aux termes de l'arrest : elle les mit d'accord,  
 Disant : « Le tout de nous est sacré à la mort :  
 N'est-ce pas bien raison que les heureuses langues  
 Qui parlent avec Dieu, qui portent les harangues  
 Au sein de l'Éternel, ces organes que Dieu  
 Tient pour les instruments de sa gloire en ce lieu,  
 Qu'elles, quand tout le corps à Dieu se sacrifie,  
 Sautent dessus l'autel pour la première hostie ?  
 Nos regards parleront, nos langues sont bien peu  
 Pour l'esprit qui s'explicque en des langues de feu. »  
 Les trois donnent leur langue et la voix on leur bousche :  
 Les parolles de feu sortirent de leur bouche ;  
 Chaque goutte de sang que le vent fit voller  
 Porta le nom de Dieu et au cœur vint parler,  
 Leurs regards violents engraverent leurs zelles  
 Aux cœurs des assistans, hor-mis les infidelles.

Le feu tant mesprisé par ces cœurs indomptez  
 Fit à ces leopards changer de cruautéz,  
 Et pour tout esprouver, les inventeurs infames  
 Par un exquis supplice enterrent les femmes (1),  
 Qui, vives, sans paslir, et d'un cœur tout nouveau,  
 D'un œil non effraié, regardoient leur tombeau,

(1) Comme le dit M. Samuel Rocheblanc, il semble que d'Aubigné, dans ce livre « se soit attaché avec une prédilection plus tendre, au spectacle de l'héroïsme de la faiblesse chez les femmes et les enfants. » (S. Rocheblanc, *Agrippa d'Aubigné*, p. 93.)

Prenoient à gré la mort dont cette gent faussaire  
 Diffamoit l'estomach de la terre, leur mère.  
 Le feu avoit servi tant de fois à brusler,  
 Ils avoient faict mourir par la perte de l'air,  
 Ils avoient changé l'eau à donner mort par elle :  
 Il falloit que la terre aussy fust leur bourelle.  
 Parmy les roolles saincts dont les noms glorieux,  
 Reproches de la terre, ont esjouy les Cieux,  
 Je veux tirer à part la constance Marie  
 Qui (voyant en mespris le tombeau de sa vie  
 Et la terre et le coffre et les barres de fer  
 Où elle alloit le corps et non l'ame estouffer)  
 « C'est (ce dit-elle) ainsy que le beau grain d'eslite  
 Et s'enterre et se seme affin qu'il resuscite.  
 Si la moitié de moy pourrit devant mes yeux,  
 Je diray que cela va le premier aux Cieux :  
 La belle impatience et le desir du reste,  
 C'est de haster l'effect de la terre céleste.  
 Terre, tu es legere et plus douce que miel :  
 Saincte terre, tu es le droict chemin du Ciel. »  
 Ainsi la noire mort donna la saincte vie,  
 Et le ciel fut conquis par la terre à Marie.

Entre ceux dont l'esprit peut estre traversé  
 De l'espoir du futur, du loyer du passé,  
 Du-Bourg (1) aura ce rang ; son cœur, pareil à l'aage,  
 A sa condition l'honneur de son courage,  
 Son esprit indompté au Seigneur des seigneurs  
 Sacrifia son corps, sa vie et ses honneurs.  
 Des promesses de Dieu il vainquist les promesses,  
 Des rois, et, sage à Dieu, des hommes les sagesses.  
 En allant à la mort, tout plein d'autorité,  
 Il prononça ces mots : « O Dieu de verité,  
 Monstre à ces juges faux leur stupide ignorance,  
 Et je prononceray, condamné, leur sentence.  
 Vous n'êtes, compagnons, plus juges, mais bourreaux,  
 Car, en nous ordonnant tant de tourments nouveaux.  
 Vous prestez vostre voix : vostre voix inhumaine  
 Souffre peine en donnant la sentence de peine :

(1) Anne du Bourg, conseiller-clerc au parlement de Paris.



Comme à l'exécuteur le cœur s'oppose en vain  
 Au coup forcé qui sort de l'execrable main.  
 Sur le siège du droict vos faces sont transies  
 Quand, demi-vifs, il faut que vous ostiez les vies  
 Qui seules vivent bien ; je prends tesmoings vos cœurs  
 Qui de la conscience ont senti les pleurs :  
 Mais ce pleur vous tourmente et vous est inutile,  
 Et ce pleur n'est qu'un pleur d'un traistre crocodile.  
 La crainte vous domine, ô juges criminels !  
 Criminels estes-vous, puis que vous estes tels :  
 Vous dictes que la loy du Prince publiée  
 Vous a lié les mains ; l'ame n'est pas liée :  
 Le front du juge droict, son severe sourcy,  
 Deust-il souffrir ces mots : *Le Roi le veut ainsy.*  
 Ainsy as-tu, Tyran, par ta fin miserable  
 En moy fini le coup d'un regne lamentable. »  
 Dieu l'avoit abattu, et cet heureuse mort  
 Fut du persecuteur tout le dernier effort :  
 Il avoict faict mentir la superbe parolle,  
 Et faict voler en vain le jugement frivolle  
 De ce roy qui avoit juré que de ses yeux  
 Il verroit de Du-Bourg et la mort et les feux !

.....  
 O combien d'efficace est la voix qui console,  
 Quand le conseiller joint l'exemple à sa parolle,  
 Comme fit celle-la qui, pour ainsy prescher,  
 Fit en ces mesmes jours sa chaire d'un buscher !

Du-Bourg, prés de la mort, sans qu'un visage blesme  
 L'abillast en vaincu, se devestit soy-mesme  
 La robbe en s'escriant : « Cessez vos bruslements,  
 Cessez, ô senateurs ! Tirez de mes tourments  
 Ce proffit, le dernier, de changer de courage  
 En repentence à Dieu. » Puis, tournant son visage  
 Au peuple, il dit : « Amis, meurtrier je ne suis point : »  
 C'est pour Dieu l'immortel que je meurs en ce point.  
 Puis, comme on l'eslevoit, attendant que son ame  
 Laissast son cœur heureux au licol, à la flamme :  
 « Mon Dieu, vray juge et pere, au millieu du trespas  
 Je ne t'ay point laissé, ne m'abandonne pas :  
 Tout-puissant, de ta force assiste ma foiblesse,

Ne me laisse, Seigneur, de peur que je te laisse. »

. . . . .  
 Vous, Gastine(1) et Croquet (2), sortez de vos tombeaux ;  
 Icy je planteray vos chefs luisants et beaux :  
 Au milieu de vous deux je logeray l'enfance  
 De vostre commun fils, beau mirouer de constance.  
 Il se fit grand docteur en six mois de prisons,  
 Dans l'obscur prison, par les claires raisons  
 Il vainquit l'obstiné, redressa le debile ;  
 Assuré de sa mort, il prescha l'Évangile.  
 L'escolle de lumiere en cette obscurité,  
 Donnoit aux enferrez l'entiere liberté.  
 Son ame, de l'enfer au paradis ravie,  
 Aux ombres de la mort eut la voix et la vie.  
 A Dieu il consacra sa premiere fureur,  
 Il fut vif et joyeux ; mais la jeune verdure  
 De son enfance tendre et l'aage coustumiere  
 Aux folles gayetez n'eut sa vigueur premiere  
 Qu'à consoler les bons, et s'ejouir en Dieu.  
 Cette estoille si claire estoit au beau millieu  
 Des compagnons captifs, quand du seuil d'une porte  
 Il se haussa les pieds pour dire en cette sorte

« Amis, voicy le lieu d'ou sortirent jadis  
 De l'enfer des cachots dans le haut paradis  
 Tant de braves tesmoings, dont la mort fut la vie,  
 Les tourments les plaisirs, gloire l'ignominie.  
 Icy on leur donnoit nouvelle du trespas :  
 Marchons sur leurs desseins, ainsy que sur leurs pas.  
 Nos pechez ont chassé tant de braves courages,  
 On ne veut plus mourir pour les saints tesmoignages :  
 De nous s'enfuit la honte et s'approche la peur :  
 Nous nous vantons de cœur et perdons le vray cœur.  
 Degenerés enfans, à qui la fausse crainte  
 Dans le foyer du sein glace la braize esteinte,  
 Vous perdez le vray bien pour garder le faux bien.  
 Vous craignez un exil qui est rien, moins que rien :  
 Et, pensans conserver ce que Dieu seul conserve,  
 Aux serfs d'iniquité vendez vostre ame serfve :

(1) Philippe de Gastine.  
 (2) Nicolas Croquet.

Ou vous, qui balancez dans le choisir douteux  
 De l'un ou l'autre bien, connoissez bien les deux.  
 Vous perdez la richesse et vaine et temporelle :  
 Choisissez : car il faut perdre le ciel ou elle :  
 Vous serez appauvris en voulant servir Dieu,  
 N'estes-vous pas venus pauvres en ce bas lieu ?  
 Vous aurez des douleurs, vos douleurs et vos doubts  
 Vous lairront sans douleur ou vous les vaincrez toutes.  
 Car de cette tourmente il n'y a plus de port  
 Que les bras estendus du havre de la mort.  
 Cette mort, des paiens bravement desprésée,  
 Quoy qu'elle fut d'horreur fierement desguisée,  
 N'espouvanloit le front, mais ils disoient ainsy :  
 Si elle ne faict mieux, elle oste le soucy,  
 Elle esteint nos tourments si mieux ne peut nous faire,  
 Et n'y a rien si doux pour estre necessaire.  
 L'ame cherche tousjours de ses prisons les huis  
 D'où, pour petits qu'ils soient, on trouve les pertuis.  
 Combien de peu de peine est grand ayse ensuivie,  
 A moins de mal on sort que l'on n'entre en la vie :  
 La coustume rend douce une captivité :  
 Nous trouvons le chemin bref à la liberté :  
 L'amere mort rendra toute amertume esteinte :  
 Pour une heure de mort avoir vingt ans de crainte !  
 Tous les pas que tu fais pour entrer en ce port  
 Ce sont autant de pas au chemin de la mort.  
 Mais tu crains les tourments qui, à ta derniere heure,  
 Te font mourir de peur avant que tu te meure ?  
 S'ils sont doux à porter, la peine n'est qu'un jeu,  
 Ou s'ils sont violents ils dureront fort peu,  
 Ce corps est un logis par nous pris à loüage,  
 Que nous debvons meubler d'un fort leger mesnage,  
 Sans y cloüer nos biens ; car après le trespas  
 Ce qui est attaché nous ne l'emportons pas.

Toy donc, disoit Senecque, avec tes larmes feintes  
 Qui vas importunant le grand Dieu de tes plaintes,  
 Pour toy tes maux sont maux, qui sans toy ne sont tels.  
 Pourquoy te fasches-tu ? Car entre les autels  
 Où tu ouvres de cris ta poictrine entamée,  
 Où tu gastes le bois, l'encens et la fumée,

Venge-toy de tes maux, et au lieu des odeurs  
 Fais y fumer ton ame avec tous tes malheurs.  
 Par là ces braves cœurs devindrent autochires :  
 Les causes seulement manquoient à leurs martyres.  
 Cet ignorant troupeau estoit precipité  
 De la crainte de craindre en l'autre extremité.  
 Sans sçavoir qu'elle vie iroit après leurs vies,  
 Ils mouroient doucement pour leurs douces patries,  
 Par là Caton d'Utique et tant d'autres Romains  
 S'occirent (mais malheur), car c'estoit par leurs mains.  
 Quels signalez tesmoins du mespris de la vie !  
 De Lucesse le fer, les charbons de Porcie.  
 Le poison de Socrate estoit pure douceur.  
 Quel vin qui ait cherché la plus fraide liqueur  
 Des glaçons enterrez, et quelle autre viande  
 De cent desguisements se fit onc si friande ?

Mais vous, qui d'autres yeux que n'avoient les païens  
 Voiez les cieux ouverts, les vrais maux, les vrais biens,  
 Quels vains noms de l'honneur, de liberté, de vie  
 Ou d'aise vous ont peu troubler la fantaisie ?  
 Serfs de Satan le serf, estes-vous en honneur ?  
 Aurez-vous liberté enchainans vostre cœur ?  
 Deslivrez-vous vos fils, vos filles et vos femmes,  
 Se livrant à la gehenne, aux enfers et aux flammes ?  
 Si la prospérité dont le meschant jouit  
 Vous trompe et vous esmeut, vostre sein s'esblouit,  
 Comme l'œil d'un enfant qui, en la tragedie,  
 Voit un coquin pour roy : cet enfant porte envie  
 Aux habitz empruntez que, de peur de souiller,  
 Mesme à la catastrophe il faudra despouiller.  
 Ce meschant de qui l'heur à ton dueil tu compare  
 N'est pas en liberté, c'est qu'il court et s'esgare :  
 Car si tost qu'il pecha en ce temps, en ce lieu,  
 Pour jamais il fut clos en la prison de Dieu :  
 Cette prison le suit quoy qu'il court à la chasse,  
 Quoy que mille païs comme un Caïn il trasse,  
 Qu'il fende au gré du vent les fleuves et les mers,  
 Sa conscience n'est sans cordes et sans fers :  
 Il ne faut esgaller à l'éternelle peine  
 Et aux soupirs sans fin un point de courte haleine.

Vous regardez la terre et vous laissez le ciel !  
 Vous succez le poison et vous crachez le miel !  
 Votre corps est entier et l'ame est entamée !  
 Vous sautez dans le feu, esquivans la fumée !  
 Haïssez les meschants, l'exil vous sera doux :  
 Vous estes bannis d'eux, bannissez-les de vous :  
 Joyeux que de l'idolle encor ils vous bannissent,  
 Des sourcils des tyrans qu'en menace ils herissent,  
 De leurs pièges, aguets, ruzes et trahisons  
 De leur devoir la vie ; et puis de leurs prisons,  
 Vous estes enferrez, ce qui plus vous consolle,  
 L'ame, le plus de vous, où elle veut s'envolle.  
 S'ils vous ostent vos yeux, vos esprits verront Dieu :  
 Votre langue s'en va, le cœur parle en son lieu :  
 L'œil meure sans avoir eu peur de la mort blesme,  
 La langue soit coupée avant qu'elle blaspheme,  
 Or, si d'exquises morts les rares cruantez,  
 Si tourments sur tourments à vos yeux presentez  
 Vous troublent, c'est tout un. Quel front, quel esquipage  
 Rend à la laide mort encor plus laid visage ?  
 Qui mesprise la mort, que luy fera de tort  
 Le regard assuré des outils de la mort ?  
 L'ame, des yeux du ciel, voit au ciel l'invisible,  
 Le mal horrible au corps ne luy est pas horrible ;  
 Les ongles de la mort n'apporteront que jeu  
 A qui se souviendra de ce qu'elle oste peu :  
 Un catterre nous peut ravir chose pareille ;  
 Nous en perdons autant d'une douleur d'oreille ;  
 Votre humeur corrompüe, un petit vent mauvais,  
 Une veine piquée, ont de pareils effects.  
 Et ce fascheux apprest pour qui le poil nous dresse,  
 C'est ce qu'à pas contez traîne à soy la vieillesse :  
 L'assassin condamné à souffrir seulement  
 Sur chaque membre un coup, pour souffrir longuement,  
 Demande le cinquiesme à l'estomach, et pense  
 Par ce coup plus mortel addoucir la sentence,  
 La mort à petit feu est bien autre douleur  
 Qu'un prompt embrazement ; et c'est une faveur  
 Quand pour faire bien tost l'ame du corps dissoudre  
 On met sous le menton du patient la poudre :

Les severes prevosts, choisissans les tourments,  
 Tiennent les courts plus doux, et plus durs les plus lents,  
 Et quand la mort à nous d'un brave coup se joüe,  
 Nous desirons languir long-temps sur nostre roüe.  
 Le sang de l'homme est peu, son mespris est beaucoup :  
 Qui le mesprisera pourra voir tout à coup  
 Les canons, la fumée et les fronts des batailles :  
 Ou mieux les fers, les feux, les couteaux, les tenailles,  
 La roüe et les cordeaux ; cettuy-là pourra voir  
 Le précipice bas dans lequel il doit cheoir,  
 Mespriser la montagne, et de libre secousse,  
 En regardant en haut, sauter quand on le pousse.

Nos freres bien instruits ont l'appel refusé,  
 Et Le Brun (1), Dauphinois, doctement advisé,  
 Quand il eut sa sentence avec plaisir ouïe,  
 Respondit qu'on l'avoit condamné à la vie.

« Tien ton ame et tes mains : tout ce que les tyrans  
 Prennent n'est point la chose, ains seulement le temps :  
 Que le nom de la mort autrement effroyable,  
 Bien conneu, bien pesé, nous devienne agreable.  
 Heureux qui la connoist ! Or il faut qu'en ce lieu,  
 Plein de contentement, je donne gloire à Dieu.

« O Dieu ! quand tu voudras cette charongne prendre,  
 Par le fer à morceau ou par le feu en cendre,  
 Dispose, ô Eternel ; il n'y a nul tombeau  
 Qui à l'œil et au cœur ne soit beau s'il t'est beau. »

Il faisoit ces leçons, quand le geolier l'appelle  
 Pour recevoir sentence en la noire chappelle :  
 L'œil de tous fut troublé, le sien en fut plus beau ;  
 Ses yeux devindrent feu, ceux des autres de l'eau ;  
 Lors, serenant son front, et le teinct de sa face,  
 Il rit à ses amis, pour adieu les embrasse,  
 Et à peu de loisir, redoubloit ce propos :

« Amis, vous me voiez sur le seuil du repos :  
 Ne pleurez pas mon heur : car la mort inhumaine,  
 A qui vaincre le sçait ne tient plus rang de peine :  
 La douleur n'est le mal, mais la cause pourquoy.

(1) Dupuy-Monbrun, d'après une note manuscrite relevée par M. Ch. Read sur un exemplaire de la première édition des *Tragiques* qui désigne M. de Montbrun.

Or je voy qu'il est temps d'aller prouver par moy  
 Le propos de ma bouche. Il est temps que je treuve  
 En ce corps bien-heureux la praticque et l'espreuve. »  
 Il vouloit dire plus ; l'huissier le pressa tant  
 Qu'il courut tout dispos vers la mort en sautant.

Mais dès le seuil de l'huis le pauvre enfant advise  
 L'honorable regard et la vieillesse grise  
 De son pere et son oncle à un posteau liez.  
 Alors premierement les sens furent ploiez :  
 L'œil si gay laisse en bas tomber sa triste veüe,  
 L'ame tendre s'esmeut, encore non esmeüe :  
 Le sang sentit le sang, le cœur fut transporté,  
 Quand le pere, rempli de mesme gravité  
 Qu'il eut en un conseil, d'une voix grosse et grave  
 Fit à son filz pleurant cette harangue brave :

« C'est donc en pleurs amers que j'yray au tombeau,  
 Mon filz, mon cher espoir, mais plus cruel bourreau  
 De ton pere affligé : car la mort pasle et blesme  
 Ne brise point mon cœur, comme tu fais toy-mesme :  
 Regretteray-je donc le soing de te nourrir ?  
 N'as-tu peu bien vivant apprendre à bien mourir ? »

L'enfant rompt ces propos ; « Seulement mes entrailles  
 Vous ont senti, dit-il, et les rudes batailles  
 De la prochaine mort n'ont point espouventé  
 L'esprit instruit de vous, le cœur par vous planté.  
 Mon amour est esmeu, l'ame n'est pas esmeüe ;  
 Le sang, non pas le sens, se trouble à vostre veüe :  
 Vostre blanche vieillesse a tiré de mes yeux  
 De l'eau, mais mon esprit est un fourneau de feux :  
 Feux pour brusler les feux que l'homme nous appreste,  
 Que puissé-je trois fois pour, l'un et l'autre teste  
 De vous et de mon oncle, et plus jeune et plus fort,  
 Aller faire mourir la mort avec ma mort ! »

— « Donc, dit l'autre vieillard, o que ta force est molle,  
 O mort, à ceux que Dieu entre tes bras consolle !  
 Mon nepveu, ne plain pas tes peres perissans :  
 Ils ne perissent pas. Ces cheveux blanchissans,  
 Ces vieilles mains ainsy en malfaicteurs liées  
 Sont de la fin des bons à leurs fins honorées :  
 Nul grade, nul estat ne nous leve si haut

Que donner gloire à Dieu au haut d'un eschaffaut. »  
 — « Mourons, peres, mourons, ce dit l'enfant à l'heure. »  
 L'homme est si inconstant à changer de demeure,  
 La nouveauté luy plaist, et quand il est au lieu  
 Pour changer cette fange à la gloire de Dieu,  
 L'homm commun se plaint de pareille parolle :  
 Ils consolent leur filz et leur filz les consolle.

Voicy entrer l'amas des sophistes docteurs,  
 Qui au front endurcy s'aprochent seducteurs,  
 Pour vaincre d'arguments les pretieuses ames  
 Que la raison celeste a mené dans les flames.  
 Mais l'esprit tout de feu du brave et docte enfant  
 Voloit dessus l'erreur d'un sçavoir triomphant,  
 Et malgré leurs discours, leurs fuittes et leurs ruzes,  
 Il laissoit les caphards sans mot et sans excuses.  
 La mort n'appelloit point ce bel entendement  
 A regarder son front, mais sur chaque argument  
 Prompt, aigu, advisé, sans doubte et sans refuge,  
 En les rendant transis il eut grace de juge.  
 A la fin du combat ces deux Eleazards  
 Sur l'enfant à genoux couchant leurs chefs vieillards,  
 Sortirent les premiers du monde et des miserés,  
 Et leur filz en chantant courut après ses peres.

O cœurs, mourants à vie indomptez et vainqueurs  
 O combien vostre mort fit revivre de cœurs !  
 Nostre grand Beroalde a veu, docte Gastine,  
 Avant mourir, ces traicts fruits de sa discipline.  
 Ton privé compaignon d'escolles et de jeux  
 L'escrit : le fasse Dieu ton compaignon de feux.

O bien-heureux celuy qui, quand l'homme le tûe,  
 Arrache de l'erreur tant d'esprits par sa veüe :  
 Qui monstre les thresors, et graces de son Dieu,  
 Qui butine en mourant tant d'esprits an milieu  
 Des spectateurs esleus : telle mort est suivie  
 Presque tousjours du grain de mainte belle vie ;  
 Mais les martyrs ont eu moins de contentement,  
 De qui la laide nuict cache le beau tourment.  
 Non que l'ambition y soit quelque salaire :  
 Le salaire est en Dieu à qui la nuict est claire,  
 Pourtant beau l'instrument de qui l'exemple sert



A gagner, en mourant, la brebis qui se perd.

Je ne t'oublieray pas, ô ame bien-heureuse,  
 Je tireray ton nom de la nuict tenebreuse,  
 Ton martyre secret, ton exemple caché  
 Sera par mes escrits des ombres arraché,  
 Du berceau, du tombeau, je relève une fille,  
 De qui je ne diray le nom ni la famille :  
 Le pere encor vivant (1), plein de graces de Dieu,  
 En païs estranger lira en quelque lieu  
 Quelle fut cette mort dont il forma la vie.  
 Ce pere avoit tiré de la grand' bouscherie  
 Sa fidelle moitié d'une tremblante main,  
 Et un de leurs enfans, qui luy pendoit au sein :  
 Deux filles, qui cuidoient que le nœud de la race  
 Au sein de leurs parents trouveroit quelque place,  
 Se vont jetter aux bras de ceux de qui le sang  
 De la tendre pitié debvoit brusler le flanc,  
 Ces parents, mais bourreaux, par leurs douces parolles,  
 Par menaces après, contraignoient aux idolles  
 Cès cœurs voüez à Dieu, puis l'aveugle courroux  
 Des inutiles mots les fit courir aux coups.  
 Par trente jours entiers ces filles deschirées  
 De verges et fers chauds demeurent assurees :  
 La nuict on les espie, et leurs sanglantes mains  
 Jointes tendoient au ciel ; ces proches inhumains  
 Dessus ces tendres corps impiteux s'endurcirent,  
 S' que hors de l'espoir de les vaincre ils sortirent.  
 En plus noire mi-nuict, ils les jettent dehors,  
 La plus jeune, n'ayant place entière en son corps,  
 Est prise de la fiebvre, et tombe à demi morte ;  
 Sans poulx, sans mouvement, sur le seuil d'une porte ;  
 L'autre s'enfuit d'effroy, et ne peut ce discours  
 Poursuivre plus avant le succès de ses jours.  
 Le jour estant levé, le peuple esmeu advise  
 Cet enfant que les coups et que le sang desguise,  
 Inconneu, pour autant qu'en la nuict elle avoit  
 Fuy de son logis plus loing qu'elle pouvoit.  
 On porte à l'hospital cette ame esvanouye,

(1) Le ministre Serpon dont les deux filles furent suppliciées.

Mais si tost qu'elle eut pris la parolle et la vie,  
 Elle prie en son lict : « O Dieu, double ma foy  
 C'est par les maux aussy que les tiens vont à toy,  
 Je ne t'oublieray point, mais, mon Dieu, fay en sorte  
 Qu'à la force du mal je devienne plus forte. »  
 Ce mot donna soupçon ; on pense incontinent  
 Que les esprits d'erreur n'alloient pas enseignant  
 Les enfants de neufs ans, pour, des chansons si belles,  
 Donner gloire au grand Dieu, au sortir des mamelles.  
 Jesus-Christ, vray berger, sçait ainsy faire choix  
 De ses tendres brebis, et les marque à la voix.  
 Au bout de quelques mois des-jà la maladie  
 Eut pitié de l'enfant, et luy laissoit la vie ;  
 La fiebvre s'enfuit, et le dard de la mort  
 Laissa ce corps si tendre avec un cœur si fort.  
 L'aveugle cruauté enflamma, au contraire,  
 A commettre la mort que la mort n'a peu faire :  
 Les gardes d'hospital, qui un temps par prescheurs,  
 Par propos importuns d'impiteux seducteurs,  
 Par menaces après, par picquantes injures  
 S'essaierent plonger cette ame en leurs ordures.  
 L'enfant aux seducteurs disoit quelques raisons,  
 Contre les menaçans se targuoit d'oraisons,  
 Et comme ses tourments changoient de leur maniere,  
 D'elle mesme elle avoit quelque propre priere.  
 Pour dernier instrument, ils osterent le pain,  
 La vie à la mi-morte, en cuidant par la faim,  
 En ses plus tendres ans, l'attirer ou contraindre.  
 Il fut plus malaisé la forcer que l'esteindre :  
 La vie et non l'envie ils presserent si fort  
 Quelle donné en trois jours les signes de la mort.  
 Cet enfant, non enfant, mais ame des-jà sainte,  
 De quelque beau discours, de quelque belle plainte,  
 Estonnoit tous les jours, et n'amollissoit pas  
 Les vilains instruments d'un languissant trespas.  
 Il avint que ses mains encores deschirées  
 Receloient quelque sang aux playes demeurées :  
 A l'effort de la mort sa main gauche saigna,  
 Entiere dans son sang innocent se baigna :  
 En l'air elle haussa cette main desgouttante,

Et pour dernière voix elle dit, gemissante :  
 « O Dieu, prends-moi la main, prend-la, Dieu secourant.  
 Soutiens-moi, conduis-moi au petit demeureant  
 De mes maux achever : il ne faut plus qu'une heure  
 Pour faire qu'en ton sein à mon aise je meure,  
 Et que je meure en toi comme en toi j'ai vécu.  
 Le mal gagne le corps, prends l'esprit vaincu. »  
 Sa parole affaiblit, à peine elle profère  
 Les noms demi-sonnez de sa sœur et sa mère,  
 D'un visage plus gai elle tourna les yeux  
 Vers le ciel de son lit, les plantes dans les Cieux,  
 Puis à petits soupirs, l'âme vive s'avance  
 Et après les regards et après l'espérance.  
 Dieu ne refusa point la main de cet enfant,  
 Son œil vit l'œil mourant, le baisa triomphant,  
 Sa main lui prit la main, et sa dernière haleine  
 Fuma au sein de Dieu qui, présent à sa peine,  
 Lui soutint le menton, l'esveilla de sa voix ;  
 Il larmoya sur elle, il ferma de ses doigts  
 La bouche de louange, achevant sa prière,  
 Baissant des mêmes doigts pour la fin la paupière :  
 L'air tonna, le ciel plut, les simples éléments  
 Sentirent à ce coup tourment de ces tourments.

O François desreiglez, où logent vos polices,  
 Puis que vos hospitaux servent à tels offices ?  
 Que feront vos bourdeaux et vos brelans pilleurs  
 La forest, le rocher, la caverne aux voleurs (1) ?

Le printemps de l'Eglise et l'esté sont passez,  
 Si serez-vous par moi, verds boutons, amassez ;  
 Encor esclorrez-vous, fleurs si franches, si vives,  
 Bien que vous paroissiez dernières et tardives :  
 On ne vous lairra pas, simples de si grand prix,  
 Sans vous voir et flairer au celeste surpris ;

(1) D Aubigné raconte ensuite le martyre de ces trois Anglais qu'on vit

Aller jusques dans Rome et aux yeux des Romains  
 Attaquer l'Antéchrist...

et celui du capucin Le Maigre, puis, dans un passage rempli de beaux vers, il parle des confesseurs qui ont réjoui « l'automne de l'Eglise, » et cite de fières paroles de Bernard Palissy.

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise (1).  
 Vous avez esjoui l'automne de l'Eglise ;  
 Les grands feux de la chienne (2) oublioient à brusler,  
 Le froid du scorpion rençoit plus calme l'air,  
 Cest air doux qui tout autre en malices excède  
 Ne fit tiedes vos cœurs en une saison tiede.  
 Ce fut lors que l'on vid les lions embrazer  
 Et chasser, barriquez (3), leur Nebucadnezer,  
 Qui à son vieil Bernard remonstra sa contrainte  
 De l'exposer au feu si mieux n'aimoit par feinte  
 S'accommoder au temps : le vieillard chevelu  
 Respond : « Sire, j'estois en tout temps resolu  
 D'exposer sans regret la fin de mes années,  
 Et ores les voiant en un temps terminées  
 Où mon grand Roi a dit : *Je suis contrainct*, ces voix  
 M'osteroient de mourir le deuil si j'en avois.  
 Or vous et tous ceux-là qui vous ont peu contraindre  
 Ne me contraindrez pas, car je ne sçay pas craindre,  
 Puis que je sçay mourir. » La France avoit mestier  
 Que ce potier fust roy, que ce roy fust potier.  
 De cet esprit royal la bravade gentille  
 Mit en fiebvre Henry. De ce temps, la Bastille  
 N'emprisonnoit que grands, mais à Bernard il faut  
 Une grande prison et un grand eschaffaut.  
 Vous eustes ce vieillard compagnons en vos peines,  
 Compagnon de liens, ames parisiennes.  
 On vous offrit la vie aux despens de l'honneur :  
 Mais vostre honneur marcha soubs celuy du Seigneur  
 Au triomphe immortel, quand du tyran la peine  
 Plustot que son amour vous fit choisir la haine.  
 Nature s'emploiant sur cette extremité  
 En ce jour vous para d'angelicque beauté :  
 Et pource qu'elle avoit en son sein préparées  
 Des graces pour vous rendre en vos jours honorées,  
 Prodigue, elle versa en un pour ses enfans  
 Ce qu'elle reservoit pour le cours de vos ans,  
 Ainsy le beau soleil monstre un plus beau visage,

(1) Ce vers délicieux est le plus souvent cité de tout ce long poème.

(2) Chien : *canis* ; feux de la chienne : feux caniculaires ; canicule.

(3) Barricadés.

Faisant un soutre (1) clair sous l'espais du nuage.  
 Et se fait par regrets, et par desirs aimer,  
 Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.  
 On dit du pelerin quand de son lict il bouge,  
 Qu'il veut le matin blanc, et avoir le soir rouge.  
 Vostre naissance, enfance, ont eu le matin blanc.  
 Vostre coucher heureux rougit en vostre sang.  
 Beutez, vous avanciez d'où retournoit Moyse  
 Quand sa face parut si claire et si exquise.  
 D'entre les couronnez, le premier couronné  
 De tels raisons se vit le front environné.  
 Tel, en voyant le ciel, fut veu ce grand Estienne,  
 Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.  
 O astres bien-heureux, qui rendez à nostre œil  
 Ses mirouers et rayons, lunes du grand soleil !

Dieu vid donc de ses yeux, d'un moment dix mil'ames  
 Rire à sa vérité, en despitant les flammes :  
 Les uns qui, tout chenus d'ans et de sainteté,  
 Mouroient blancs de la teste et de la pieté ;  
 Les autres, mesprisant au plus fort de leur aage  
 L'effort de leurs plaisirs, eurent pareil courage  
 A leurs virilitez ; et les petits enfans,  
 De qui l'ame n'estoit tendre comme les ans,  
 Donnoit gloire au grand Dieu, et de chansons nouvelles  
 S'en couroient à la mort au sortir des mamelles,  
 Quelques uns des plus grands, de qui Dieu ne voulut  
 Le salut impossible, et d'autres qu'il esleut,  
 Pour prouver par la mort, constamment recherchée,  
 La docte vérité comme ils l'avoient preschée.  
 Mais beaucoup plus à plaint qu'aux doctes et aux grands,  
 Sur les pauvres abjets saintement ignorants  
 Parut sa grand'bonté, quand les braves courages  
 Que Dieu voulut tirer des fanges des villages  
 Vindrent faire rougir devant les yeux des roys  
 La folle vanité, l'esprit donna des voix  
 Aux muets pour parler, aux ignorants des langues,  
 Aux simples des raisons, des preuves, des harangues,  
 Ne les fit que l'organe à prononcer les mots

(1) Soutre, du latin *soubter* : sous. — Chose mise sous une autre.

Qui des docteurs du monde effaçoient les propos,  
 Des inventeurs subtils les peines plus cruelles  
 N'ont attendri le sein des simples damoiselles :  
 Leurs membres delicats ont souffert, en maint lieu,  
 Le glaive et les fagots en donnant gloire à Dieu :  
 Du Tout-Puissant la force au cœur mesme des femmes  
 Donna vaincre la mort et combattre les flammes :  
 Les cordes des geoliers deviennent leurs carquans (1),  
 Les chaines des posteaux leurs mignards jaserans (2)  
 Sans plaindre leurs cheveux, leur vie et leurs delices,  
 Elles les ont à Dieu rendus en sacrifices.

Quand la guerre, la peste et la faim s'approchoient  
 Les trompettes d'enfer plus eschauffez preschoient  
 Les armes, les fagots, et, pour appaiser l'ire  
 Du ciel, on presentoit un fidelle au martyr,  
 « Nous serions, disoient-ils, paisibles, saouls et sains.  
 Si ces meschans vouloient faire priere aux saintcs. »  
 Vous eussiez dit plus vray, langues fausses et folles,  
 En disant : ce mal vient de servir aux idoles :  
 Parfaicts imitateurs des abusez païens,  
 Apaisez-vous le ciel par si tristes moiens ?  
 Vous deschirez encor et les noms et les vies  
 Des inhumanitez et mesmes calomnies  
 Que Rome la payenne infidelle inventa,  
 Lors que le filz de Dieu sa banniere y planta.  
 Nous sommes des premiers images véritables :  
 Imprudents, vous prenez des Nerons les vocables.  
 Encontre ces chrestiens, tout s'esmeut par un bruit  
 Qu'ils mangeoient les enfants, qu'ils s'assembloient la nuict  
 Pour tuer la chandelle et faire des meslanges  
 D'inceste, d'adultere, et des crimes estranges.  
 Ils voioient tous les jours ces chrestiens accusez  
 Ne chercher que l'horreur des grands feux embrasez,  
 Et Ciprian disoit : « Les personnes charnelles  
 Qui aiment leurs plaisirs cherchent-ils des fins telles ?  
 Comment pourroit la mort loger dans les desirs  
 De ceux qui ont pour Dieu la chair et les plaisirs ? »

(1) Sorte de colliers très riches à l'usage des femmes.

(2) Chaines en or.

Jugez de quel crayon, de quelle couleur vive  
 Nous portons dans le front l'Eglise primitive.

O bien-heureux esprits qui, en changeans de lieu,  
 Changez la guerre en paix, et qui au yeux de Dieu  
 Souffrez, mourez pour tel de qui la recompense  
 N'a le vouloir borné non plus que la puissance !  
 Ce Dieu là vous a veus et n'a aimé des cieus  
 L'indicible plaisir, pour approcher ses yeux  
 Et sa force de vous : cette constance extremesme  
 Qui vous a faict tuer l'enfer et la mort blesme,  
 Qui a faict les petits resister aux plus grands,  
 Qui a faict les bergers vainqueurs sur les tyrans,  
 Vient de Dieu, qui, present au millieu de vos flammes  
 Fit mespriser les corps pour delivrer les ames.  
 Ainsy en ces combats, ce grand chef souverain  
 Commande de la voix et combat de la main :  
 Il marche au rang des siens ; nul champion en peine  
 N'est sans la main de Dieu qui par la main le meine.

Quand Dieu eut tournoyé la terre tout en feu  
 Contre sa vérité, et après qu'il eut veu  
 La souffrance des siens, au contraire il advise  
 Ceux qui tiennent le lieu et le nom de l'Eglise  
 Yvres de sang, de vin, qui, enflez au millieu  
 Du monde et des malheurs, blasphemement contre Dieu ;  
 Presidans sur le fer, commandent à la guerre ;  
 Possedans les grandeurs, les honneurs de la terre,  
 Portoient la croix en l'or et non pas en leurs cœurs,  
 N'estoient persecutez, mais bien persecuteurs :  
 Au conseil des tyrans ils eslevoient leurs crestes,  
 Signoient et refusoient des peuples les requestes ;  
 Jugeoient et partageoient, en grondans comme chiens,  
 Des pauvres de l'Eglise et les droicts et les biens.  
 Sel sans saveur, bois verd qui sans feu rend fumée,  
 Nuage sans liqueur, abondance affamée,  
 Comme l'arbre enterré au dessus du nombril,  
 Offusqué par sa graisse et par elle steril :  
 D'ailleurs, leurs fautes sont descouvertes et nûes :  
 Dieu les vid à travers leurs feuilles mal cousûes,  
 Se disans conseillers, desquels l'ordre et le rang  
 Ne permet de tuer et de juger au sang :

Ceux là changeans de nom et ne changeants d'office,  
Après solliciteurs, non jugés des supplices,  
Furent trouvez sortants des jeux et des festins  
Ronfler aux seins enflés de leurs pasles putains.

Dieu voulut en voir plus, mais de regret et d'ire  
Tout son sang escuma : il fuit, il se retire,  
Met ses mains au devant de ses yeux en courroux.  
Le Tout-Puissant ne peut resider entre nous :  
Sa barbe et ses cheveux de fureur herisserent,  
Les sourcils de son front en rides s'enfoncerent,  
Ses yeux changez en feu jetterent pleurs amers,  
Son sein enflé de vent vomissoit des esclairs.

Il se repentit donc d'avoir formé la terre :  
Tantost il prit au poing une masse de guerre,  
Une boeste de peste, et de famine un vent ;  
Il veut mesler la mer et l'air en un moment,  
Pour faire encor un coup, en une arche reclose,  
L'eslection des siens ; il pense , il se propose  
Son alliance sainte ; il veut garder sa foy  
A ceux qui n'en ont point, car ce n'est pas un roy  
Tel que les tyranneaux qui remparent leur vie  
De glaives, de poisons et de la perfidie :  
Il tient encor serrez les maux, les eaux, les feux,  
Et pour laisser combler le vice aux vicieux,  
Souffrit et n'aima pas, permit et ne fut cause  
Du reste de nos maux : puis d'une longue pause,  
Pensant profondement, courba son chef dolent,  
Finit un dur penser d'un sanglot violent :  
Il croiza ses deux bras, vers le Ciel les releve :  
Son cœur ne peut plus faire avec le monde treve :  
Lors d'un pied depité refrappant par sept fois  
La poudre, il fit venir quatre vents sous les loix  
D'un chariot volant, puis sans ouvrir sa veüe  
Il sauta de la terre en l'obscur de la nüe  
La terre se noircit d'espais aveuglement,  
Et le ciel rayonna d'heureux contentement.



## LIVRE CINQUIÈME

### LES FERS (1)

Dieu retira ses yeux de la terre ennemie :  
La justice et la foy, la lumiere et la vie  
S'envolerent au Ciel : des tenebres l'espais  
Jouissoit de la terre et des hommes en paix.  
Comme un roy justicier quelquefois abandonne  
La royalle cité, siege de sa couronne,  
Pour, en faisant le tour de son royaume entier,  
Voir si ses vices-rois exercent leur mestier,  
Aux lieux plus esloignez refrener la licence  
Que les peuples mutins prenent en son absence :  
Puis, ayant poursuivy sa visite et son tour,  
S'en reva desiré en son premier sejour.  
Son Parlement, sa Cour, son Paris ordinaire  
A son heureux retour ne sçavent quelle chere  
Ne quels gestes mouvoir, pour au roy tesmoigner,  
Que tout plaisir voulut avec lui s'eslongner

(1) Après les *feux*, les *fers*. Ce cinquième livre est, pour la plus grande partie, un récit un peu long, des persécutions et des guerres religieuses. — Au commencement il nous montre Dieu, remonté au ciel et entouré du chœur des anges. Parmi eux est glissé Satan qui demande à tenter par l'appât des biens matériels l'Église que les bûches n'ont pu détruire. Dieu y consent. Satan vient à Paris, où Catherine de Médicis préparait la construction des Tuileries; il « entre en cette royne, » et l'aide à construire le palais; il découvre d'ailleurs une nombreuse proie pour lui dans le palais du Louvre. Mais si, par cette entreprise du chef des démons « l'enfer fut esmeu, le ciel le fut aussy, » et les anges

« dans le large parvis du haut ciel azuré, »  
peignent les tableaux glorieux des combats qu'ont dû soutenir les ardents défenseurs de l'Église. Ici sont les récits des guerres de religion et des massacres de huguenots qui furent faits à Paris et dans les provinces. Les fleuves sont chargés de cadavres qu'ils entraînent vers l'Océan; mais le vieil Océan se courrouce, il rejette ces sinistres apports et veut repousser les fleuves vers leur source; mais les anges descendent et recueillent le sang pur des martyrs, dont l'Océan alors accepte de devenir la sainte sépulture. C'est sur cette vision que s'achève ce livre.

Tout plaisir retourner au retour de sa face.  
 Ainsy (sans definir de l'Eternel la place,  
 Mais comme il est permis aux tesmoignagés saints  
 Comprendre le celeste aux termes des humains )  
 Ce grand Roy de tous rois, ce Prince de tous princes,  
 Lassé de visiter ses rebelles provinces,  
 Se rassit en son throsne, et d'honneur couronné  
 Fit au peuple du Ciel voir son chef rayonné.  
 Les celestes bourgeois, affamez de sa gloire,  
 Volent par millions à ce palais d'yvoire :  
 Les habitants du Ciel comparurent à l'œil  
 Du grand soleil du monde et de ce beau soleil :  
 Les Seraphins ravis le contemploient à veüe,  
 Les Cherubins couvert (ainsy que d'une nûe)  
 L'adoroient sous un voile : un chacun en son lieu,  
 Extatic, reluisoit de la face de Dieu ;  
 Cet amas bien-heureux mesloit de sa presence  
 Clarté dessus clarté, puissance sur puissance :  
 Le haut pouvoir de Dieu sur tout pouvoir estoit,  
 Et son throsne eslevé sur les throsnes montoit.

Parmy les purs esprits survint l'esprit immonde,  
 Quand Satan, halletant d'avoir tourné le monde,  
 Se glissa dans la presse : aussy tost l'œil divin  
 De tant d'esprits benits tria l'esprit malin.  
 Il n'esbloüit de Dieu la clarté singuliere  
 Quoy qu'il fust desguisé en ange de lumiere :  
 Car sa face estoit belle, et ses yeux clairs et beaux,  
 Leur fureur addoucie ; il desguisoit ses peaux  
 D'un voile pur et blanc de robbes reluisantes :  
 De ses reins retroussez les penes (1) blanchissantes  
 Et les aisles croissoient sur l'eschine en repos :  
 Ainsy que ses habits il farda ses propos,  
 Et composoit encor sa contenance douce  
 Quand Dieu l'empongne au bras, le tire, se courouce,  
 Le separe de tous et l'interroque ainsy :  
 « D'où viens-tu, faux Satan ? que viens-tu faire icy ? »  
 Lors le trompeur trompé d'asseuré devint blesme,  
 L'enchenteur se trouva disenchanté luy-mesme,

(1) Du latin *penna* : plume.

Son front se seillonna, ses cheveux herissez,  
 Ses yeux flambants dessous les sourcils reffroncés,  
 Le cresse blanchissant qui les cheveux luy cœuvre  
 Se change en mesme peau que porte la couleuvre  
 Qu'on appelle coëffée, on bien en telle peau  
 Que le serpent mué despoüille au temps nouveau.  
 La bouche devint pasle ; un changement estrange  
 Luy donna front du diable et osta celuy d'ange.  
 L'ordure le flestrit, tout au long se respand,  
 La teste sa descoëffe et se change en serpent :  
 Le pennache luisant et les plumes si belles  
 Dont il contrefaisoit les angeliques ailes,  
 Tout ce blanc se ternit, ces aisles, peu à peu  
 Noires, se vont tachant de cent marques de feu  
 En dragon affricains ; lors sa peau mouchettée :  
 Comme un ventre d'aspic se trouve marquettée :  
 Il tomba sur la voute, où son corps s'allongeant,  
 De diverses couleurs et venin se changeant,  
 Le ventre jaunissant et noirastre la queüe,  
 Pour un ange trompeur mit un serpent en veüe.  
 La parole luy faut, le front de l'effronté  
 Ne pouvoit supporter la sainte majesté.  
 Qui a veu quelque fois prendre un coupeur de bourse  
 Son œuvre dans ses mains, qui ne peut à la course  
 Se sauver, desguiser ou nier son forfait ?  
 Satan n'a plus les tours desquels il se deffaict :  
 S'il fuit, le doigt de Dieu par tout le monde vole :  
 S'il ment, Dieu juge tout et connoist sa parole.  
 Le criminel pressé, repressé plusieurs fois,  
 Tout enrouë trouva l'usage de la voix,  
 Et respond en tremblant : « Je viens de voir la terre,  
 La visiter, la ceindre et y faire la guerre ;  
 Tromper, tenter, ravir, tacher à decevoir  
 Le riche en ses plaisirs, le pauvre au desespoir :  
 Je viens de redresser emprise sur emprise,  
 Les fers après les feux encontre ton Eglise :  
 Je viens des noirs cachots, tristes d'obscurité,  
 Piper les foibles cœurs du nom de liberté,  
 Fasciner le vulgaire en estranges merveilles,  
 Assieger de grandeurs des plus grands les oreilles,

Peindre aux cœurs amoureux le lustre des beautez.  
 Aux cruels par mes feux doubler les cruautez,  
 Appaster (sans saouler) le vicieux du vice,  
 D'honneurs l'ambition, de presents l'avarice.

— Pourtant (dit l'Eternel), si tu as esprouvé  
 La constance des miens, Satan, tu as trouvé  
 Toute confusion sur ton visage blesme,  
 Quand mes saints champions, en tñant la mort mesme  
 Des cœurs plus abrutis arrachent les soupirs :  
 Tu as grincé les dents en voiant ces martyrs  
 Te destruire la chair, le monde et ses puissances  
 Et les tableaux hideux de leurs noires offences  
 Que tu leur affrontois ; et qu'and je t'ay permis  
 De les livrer aux mains de leurs durs ennemis,  
 La peine et la douleur sur leurs chairs augmentée  
 A veu le corps destruit, non l'ame espouventée. »

Le calomniateur respondit : « Je sçay bien  
 Qu'à un vivre facheux la mort est moins que rien :  
 Ces cerveaux à qui l'heur et le plaisir tu ostes,  
 Seichez par la vapeur qui sort des fausses costes,  
 S'affligent de terreurs, font en soy des prisons  
 Qui ferment le guichet aux humaines raisons.  
 Ils sont chassez par tout et si las de leur fuitte  
 Qu'au repos des crottons (1) la peine les invite :  
 On leur oste les biens, ils sont pressez de faim,  
 Ils ayment la prison qui leur donne du pain.  
 Puis, vivants sans plaisir, n'auront-ils point d'envie  
 De guerir par la mort une mortelle vie ?  
 Aux cachots estouffez on les va secourir  
 Quand on leur va donner un peu d'air pour mourir.  
 La pesanteur des fers quand on les en delivre  
 Leur est quelque soulas (2) un changement de vivre :  
 L'obscur de leurs prisons à ces desesperez  
 Faict desirer les feux dont ils sont esclairez :  
 Mais si tu veux tirer la preuve de ces ames,  
 Oste-les des couteaux, des cordeaux et des flammes ;  
 Laisse l'aize venir, change l'adversité  
 Au favorable temps de la prosperité ;

(1) Prisons, cachots.

(2) Soulagement, consolation.

Mets-les à la fumée et au feu des batailles,  
 Verse de leurs haineux à leurs pieds les entrailles ;  
 Qu'ils manient du sang : enflamme un peu leurs yeux  
 Du nom de conquerans ou de victorieux ;  
 Pousse les gouverneurs des villes et provinces,  
 Jette dans leurs troupeaux l'excellence des princes,  
 Qu'ils soient solliciteurs d'honneur, d'or et de bien ;  
 Meslons l'estat des rois un peu avec le tien.  
 Le vent de la faveur passe sur ces courages,  
 Que je les ploie au gain et aux macquerelages ;  
 Qu'ils soient de mes prudents, et pour le faire court,  
 Je leur montre le ciel au mirouër de la court.  
 Puis après, tout soudain que ta face changée  
 Abandonne sans cœur la bande encouragée.  
 Et lors, pour essayer ces hauts et braves cœurs,  
 Laisse-les chatouiller d'ongles des massacreurs ;  
 Laisse-les deschirer : ils auront leur fiance (1)  
 En leurs princes puissants et non en ta puissance,  
 Des princes les meilleurs au combat periront,  
 Les autres au besoing, lasches, les trahiront.  
 Ils ne connoistront point ni la foi ni la grace,  
 Ains (2) te blasphemeront, Eternel, en ta face :  
 Si tout ne réussit, j'ay encore un tyson  
 Dedans mon arcenal, qui aura sa saison ;  
 C'est la guerre d'argent qu'après tout je prepare.  
 Quand le regne sera hors les mains d'un avare,  
 De tant de braves cœurs et d'excellents esprits  
 Bien peu refuseront du sang juste le prix ;  
 C'est alors que je tiens plus seure la deffaicte,  
 Quand le mal d'Israel viendra par le prophete.  
 Que je fasse toucher l'hypocrite pasteur  
 L'impure pension ; si bien qu'esprit menteur,  
 J'entre aux chefs des Achabs par langues desbauchées,  
 De mes cornus donnans des soufflets aux Michées.  
 Ces faux Sedecias, puissants d'or et faveur,  
 Vaincront par doux propos soubz le nom de Sauveur :  
 Flatteurs, ils poliront de leurs friandes limes  
 Le discours œquivocque et les mots homonymes.

(1) Confiance.

(2) Mais.

Deschaine-moy les poings, remets entre mes mains  
 Ces chrestiens obstinez qui, parmy les humains,  
 Font gloire de ton nom : si ma force est esteinte,  
 Lors je confesseray que ton Eglise est sainte. »

« Je te permets, Satan (dit l'Eternel alors),  
 D'esteindre par le fer la plus-part de leur corps :  
 Fay, selon ton dessein, les ames reservées,  
 Qui sont en mon conseil, avant le temps sauvées.  
 Ton filet n'enclorra que les abandonnez  
 Qui furent nez pour toy premier que feussent nez :  
 Mes champions vainqueurs, vaisseaux de ma victoire,  
 Feront servir ta ruse et ta peine à ma gloire. »

Le Ciel pur se fendit ; se fendant, il eslance  
 Ceste peste du ciel aux pestes de la France :  
 Il trouble tout, passant : car, à son devaller,  
 Son precipice esmeut les malices de l'air,  
 Leur donne pour tambour et chamade un tonnerre :  
 L'air qui estoit en paix confus se trouve en guerre :  
 Les esprits des humains, agitez de fureurs,  
 Eurent part au changer des corps supérieurs.  
 L'esprit dans un Typhon piroüettant arrive  
 De Seine, tout poudreux, à l'ondoyante rive.

Ce que premier il trouve à son advenement  
 Fut le preparatif du brave bastiment  
 Que desseignoit (1), pour lors la peste florentine :  
 De dix mille maisons il voüa la ruine  
 Pour estoffe au dessein : le serpent captieux  
 Entra dans cette royne, et pour y entrer mieux  
 Fit un corps aeré de colonnes parfaites,  
 De pavillons hautains, de folles giroüettes,  
 De domes accomplis, d'escaliers sans noyaux,  
 Fenestrages dorez, pilastres et portaux,  
 Des salles, cabinets, des chambres, galeries ;  
 En fin d'un tel project que sont les Thuileries.  
 Comme idée, il gaigna l'imagination.  
 Du chef de Jesabel il prit possession ;  
 L'ardent desir logé avorte d'autres vices.  
 Car ce que peut troubler ces desseins d'edifices

(1) Que projetait ; de : dessein, projet.

Est condamné à mort par ces volans desirs  
 A qui le sang n'est cher pour servir aux plaisirs.  
 Ce butin conquesté, cet œil ardent descouvre  
 Tant de gibier pour soy dans le palais du Louvre,  
 Il s'acharne au pillage, et l'enchanteur rusé,  
 Tantost en conseiller finement desguisé.  
 En prescheur penitent et en homme d'Eglise,  
 Il mutine aisement, il conjure, il attise.  
 Le sang, l'esprit, le cœur, et l'oreille des grands,  
 Rien ne luy est fermé, mesme il entre dedans  
 Le conseil plus estroit : pour mieux filer sa trame,  
 Quelquefois il se vest d'un visage de femme,  
 Et pour piper un cœur s'arme d'une beauté.  
 S'il faut s'autoriser, il prend l'autorité  
 D'un visage chenu qu'en rides il assemble,  
 Penchant son corps vouté sur un baston qui tremble,  
 Donne au proverbe vieux ce que peut faire l'art  
 Pour y accommoder le style d'un vieillard,  
 Pour l'œil d'un fat bigot l'affronteur hypocrite  
 De chapelets s'enchaîne en guise d'un hermite,  
 Chaussé de capuchons et de frocs inconnus,  
 Se faict palir de froid par les pieds demi-nuds,  
 Se faict frere ignorant pour plaire à l'ignorance,  
 Puis souverain des Roys par poincts de conscience,  
 Faict le sçavant, depart au siecle la vertu,  
 Ment le nom de Jesus ; de deux robbes vestu,  
 Il fait le justicier pour tromper la justice,  
 Il se transforme en or pour vaincre l'avarice  
 Du grand temple Romain ; il esleve aux hauts lieux  
 Ses esclaves gaignez, les fait roüer des yeux,  
 Les precipite au mal, ou cet esprit immonde  
 D'un haut mont leur promet les royaumes du monde ;  
 Il desploie en marchand à ces jeunes seigneurs.  
 Pour traffict de peché, de France les honneurs.  
 Cependant, visitant l'ame de maint fidelle,  
 Il pippe un zelateur de son aveugle zelle :  
 Il desploie, piteux, tant de malheurs passez,  
 En donne un goust amer à ces esprits lassez :  
 Il desespere l'un, l'autre il perd d'esperance,  
 Il estrangle en son lict la blanche patience :

Et cette patience il reduit en fureur.  
 Il monstre son pouvoir d'efficace d'erreur ;  
 Il faict que l'assaillant en audace persiste,  
 Et l'autre à la fureur par la fureur resiste.  
 Ce project estably, Satan en toutes parts  
 Des regnes d'occident despescha ses soudards :  
 Les ordes legions d'anges noirs s'envolerent,  
 Que les enfers esmeus à ce poinct decouplerent (1) :  
 Ce sont ces esprits noirs qui de subtils pinceaux  
 Ont mis au Vatican les excellens tableaux.  
 Où l'Antechrist, saoulé de vengeance et de playe,  
 Sur l'effect de ses mains en triomphant s'esgaie.

Si l'enfer fut esmeu, le ciel le fut aussy.  
 Les esprits vigilans qui ont toujours soucy  
 De garder leurs agneaux, le camp sacré des Anges,  
 Destournoit des chrestiens ces accidents estranges.  
 Tels contraires desseins produisirent çà-bas  
 Des purs et des impurs les assidus combats.  
 Chacun des esprits saints ayant fourni sa tasche,  
 Et retourné au ciel comme à prendre relache,  
 Representoit au vif, d'un compas mesuré,  
 Dans le large parvis du haut ciel azuré,  
 Aux yeux de l'Eternel, d'une science exquise  
 Les hontes de Satan, les combats de l'Eglise.  
 Le paradis, plus beau de spectacles si beaux,  
 Aima le parement de tels sacrez tableaux,  
 Si que, du vif esclat de couleurs immortelles,  
 Les voutes du haut ciel reluiserent plus belles.  
 Tels serviteurs de Dieu, peintres ingenieux,  
 Par ouvrages divins representoient aux yeux  
 Des martyrs bien-heureux une autre saison pire  
 Que la saison des feux n'avoit faict le martyrre,  
 En cela fut permis aux esprits triomphans  
 De voir l'estat piteux ou l'heur de leurs enfans.  
 Les peres contemploient l'admirable constance  
 De leur posterité, qui, en tendrette enfance,  
 Pressoient les mesmes pas qu'ils leur avoient tracez.  
 Autres voioient du ciel leurs portraits effacez

(1) Lâchèrent, lancèrent.



Sur leur race douteuse, en qui l'ame deteste  
 Les degenezerez cœurs, jaçoit qu'il (1) ne leur reste  
 De passion charnelle, et qu'en ce sacré lieu  
 Il n'y ait zelle aucun que la gloire de Dieu.  
 Encor pour cette gloire à leurs filz ils prononcent  
 Le redoutable arrest de celui qu'ils renoncent,  
 Comme les dons du ciel ne vont de rang en rang  
 S'attachans à la race, à la chair et au sang.  
 Tantost ils remarquoient les bras pesants de Moyse,  
 Et d'Israel fuyant l'enseigne en terre mise :  
 Puis Dieu leve ses bras et cette enseigne, alors  
 Qu'afoiblis aux moiens, par foy nous sommes forts :  
 Puis elle deperit quand, orgueilleux, nous sommes,  
 Sans le secours de Dieu, secourus par les hommes.

Les zelateurs de Dieu, les citoyens peris  
 En combattant pour Christ, les loix et le pays,  
 Remarquoient aisement les batailles, les bandes,  
 Les personnes à part et petites et grandes.  
 Ceux qui de tels combats passerent dans les cieux,  
 Des yeux de leurs esprits voient des autres yeux :  
 Dieu met en cette main la plume pour escrire  
 Où un jour il mettra le glaive de son ire.  
 Les conseils plus secrets, les heures et les jours,  
 Les actes et le temps sont par soigneux discours  
 Adjoustez au pinceau : jamais à la memoire  
 Ne fut si doctement sacrée une autre histoire :  
 Car le temps s'y distingue, et tout l'ordre des faicts  
 Est si parfaitement par les Anges parfaicts  
 Escrit, deduit, compté, que par les mains sçavantes  
 Les plus vieilles saisons encor luy sont presentes.  
 La fureur, l'ignorance, un prince redoubté,  
 Ne font en ces discours tort à la verité.

Les yeux des bien-heureux aux peintures advisent  
 Plus qu'un pinceau ne peut, et en l'histoire lisent,  
 Les premiers fers tirez et les emotions  
 Qui brusloient d'un subject diverses nations.  
 Dans le ciel desguisé, historien des terres,  
 Ils lisent en leurs paix les efforts de nos guerres :

(1) « Jaçoit que — ancienne conjonction, signifie quoique, bien que. » (Littre.)

Et les premiers objets de ses yeux saints et beaux  
Furent au rencontrer de ces premiers tableaux.

Le premier vous présente une aveugle Bellone  
Qui s'irrite de soy, contre soy s'enfellone,  
Ne souffre rien d'entier, veut tout voir à morceaux.  
On la void deschirer de ses ongles les peaux ;  
Ses cheveux gris, sans loy, sans sanglantes vipères  
Qui lui crevent le sein, dos et ventre d'ulcères,  
Tant de coups qu'ils ne font qu'une playe en son corps.  
La louve boit son sang, et fait son pain de morts.

Voicy de toutes parts du circuy de la France,  
Du brave Languedoc, de la seiche Provence,  
Du noble Dauphiné, du riche Lyonnois,  
Des Bourguignons testus, des légers Champenois,  
Des Picards hazardoux, de Normandie forte,  
Voicy le Breton franc, le Poictou qui tout porte.  
Le Xaintongeois heureux, et les Gascons soudarts,  
Des bords à leur milieu branslent de toutes parts.  
Par troupes départis, et payés de leur zèles,  
Gardent secret et foy en trois mille cervelles :  
Secret rare aujourd'huy en trois fronts de ce temps.  
Et le zèle et la foy estoient en leur printemps,  
Ferme entre les soldats, mais sans foy et sans bride  
En ceux qui respiroient l'air de la cour perfide.

Voicy los deux François l'un sur l'autre enragez,  
D'ame, d'esprit, de sens et courage changez.

Tel est l'hideux pourtraict de la guerre civile,  
Qui produit sous ses pieds une petite ville (1)  
Pleine de corps meurtris en la place estendus,  
Son fleuve de noyés, ses creaux de pendus.  
Là, dessus l'eschaffaut qui tient toute la place,  
Entre les condamnés, un esleve sa face  
Vers le ciel, luy monstrant le sang fumant et chaud  
Des premiers estetés ; puis s'escria tout haut,  
Haussant les mains du sang des siens ensanglantées :  
« O Dieu puissant vengeur, tes mains seront ostées  
De ton sein, car cecy du haut ciel tu verras,  
Et de cent mille morts à point te vengeras ! »

(1) Amboise.

Après se vient enfler une puissante armée,  
 Remarquable de fer, de feux et de fumée,  
 Ou les reistres couverts de noir et de fureurs  
 Departent des François les tragicques erreurs.  
 Les deux chefs y sont pris, et leur dure rencontre  
 La defaveur du ciel à l'un et l'autre monstre.  
 Vous voiez la victoire, en la plaine de Dreux,  
 Les deux favoriser pour ruiner les deux  
 Comme en large chemin le pantelant yvrogne  
 Ondoye çà et là, s'approchant, il s'eslongne :  
 Ainsy les deux costez heurte et fuit à la fois  
 La victoire troublée, yvre du sang françois :  
 L'insolence parmy les deux camps se pourmeine,  
 Les faict vaincre vaincus tout à la Cadmeene.  
 C'est le vaisseau noié qui, versé au profond,  
 Ne laisse au plus heureux que l'heur d'estre second :  
 L'un ruine, en vainquant, sa douteuse victoire,  
 L'autre au debris de soy et des siens prend sa gloire.  
 Dieu eut à desplaisir tels moiens pour les siens,  
 Affoiblit leurs efforts pour monstrier ses moiens.  
 Comme on void en celuy qui prodigua sa vie  
 Pour tuer Holoferne assiegeant Bethulie,  
 Ou, quand les abattus succomboient sous le faix,  
 La mort des turbulents donne vie à la paix.

L'homme sage pour soit faict quelque paix en terre,  
 Et Dieu non satisfait commence une autre guerre.  
 L'homme pense eviter les fleaux du ciel vengeur  
 N'ayant la paix à Dieu ni la paix en son cœur.  
 Une autre grand peinture est plus loing arrangée (1)  
 Où, pour le second coup, Babel est assiegée,  
 Un fort petit troupeau, peu de temps, peu de lieu,  
 Font de très grands effets ; celuy qui trompoit Dieu,  
 Son rang et ses amis, son sang et sa patrie,  
 Perdit l'Estat, l'honneur, le combat et la vie,  
 Là vous voyez comment la chrestienne vertu  
 Par le doigt du grand Dieu a si bien combattu,  
 Que les meschants, troublez de leurs succès estranges,  
 Pensèrent, esbahis, faire la guerre aux anges

(1) La bataille de Saint-Denis, aux portes mêmes de Paris.

Voicy renaistre encor des ordres tous nouveaux,  
Des guerres icy-bas et au ciel des tableaux,  
Où s'est peu voir celuy qui, là doublement prince,  
Mesprise soubs ses pieds le reigne et la province (1).

D'une autre part, au ciel, en spectacles nouveaux,  
Luisoient les cruantez vives en leurs tableaux.  
En tableaux eternels, affin que l'ire esmeüe  
Du tout puissant vainqueur fume par telle veüe :  
Ce ne sont plus combats, le sang versé plus doux  
Est d'odeur plus amere au celeste courroux (2).

On void au bout d'un rang une troupe fidelle  
Qui oppose à la peur la pieté, le zelle,  
Qui, au nez de Satan, voulant louer son Dieu,  
Sacrifie en chantant sa vie au triste lieu  
Où la bande meurtriere arrive impitoyable,  
Farouche de regards et d'armes effroyable,  
Deschire le troupeau qui, humble, ne deffend  
Sa vie que de cris : l'un perce, l'autre fend  
L'estomach et le cœur, et les mains et les testes,  
Qui n'ont fer que le pleur, et boucliers que requestes.  
Les autres de flambeaux embrazent en cent lieux  
Le temple, à celle fin que les aveugles feux  
Ne sentent la pitié des faces gemissantes  
Qui troublent, sans changer, les ames palissantes.  
Là mesme, on void flotter un fleuve dont le flanc  
Du chrestien est la source, et le flot est le sang.  
Un cardinal sanglant, les trompettes, les prestres,  
Aux places de Vassi, et au haut des fenestres,  
Attisent leur ouvrage, et, meurtriers de la voix,  
Guettent les eschappez pour les montrer aux doigts.  
Les grands, qui autrefois avoient gravé leurs gloires  
Au dos de l'Espagnol, recherchent pour victoires

(1) Suit le récit de divers combats entre catholiques et hugenots; combats de Jarnac, de Moncontour, etc.

(2) Voici maintenant les récits des massacres, depuis celui qui ensanglanta Vassy en 1562 jusqu'à celui qui, dix ans plus tard, devait rendre à jamais et tristement célèbre la nuit de la Saint Barthélemy. Nous n'avons conservé que ces deux récits, supprimant ainsi l'énumération des cruautés commises à Sens, à Agen, à Cahors, à Orléans, qui, en dépit de l'inlassable ardeur d'Agrippa d'Aubigné à décrire ces sanglants spectacles, ne sont pas sans monotonie.

Les combats sans parti, recevans pour esbats  
 Des testes, jambes, bras, et des corps mis à bas ;  
 Et de peur que les voix tremblantes, lamentables,  
 Ne tirent la pitié des cœurs impitoyables,  
 Comme au taureau d'airain du subtil Phalaris,  
 L'airain de la trompette oste l'air à leurs cris.

Voicy venir le jour, jour que les destinées  
 Voioient, à bas sourcils, glisser de deux années,  
 Le jour marqué de noir, le terme des appasts,  
 Qui voulut estre nuict, et tourner sur ses pas :  
 Jour qui avec horreur parmy les jours se conte,  
 Qui se marque de rouge et rougit de sa honte.  
 L'aube se veut lever, aube qui eut jadis  
 Son teinct brunet orné des fleurs de Paradis ;  
 Quand, par son treillis d'or, la rose cramoisie  
 Esclattoit, on disoit : « Voici ou vent, ou pluye. »  
 Cett' aube que la mort vient armer et coëffer  
 D'estincellans brasiers ou de tisons d'enfer,  
 Pour ne desmentir point son funeste visage,  
 Fit ses vents de soupirs, et de sang son orage ;  
 Elle tire en tremblant du monde le rideau :  
 Et le soleil, voyant le spectacle nouveau,  
 A regret esleva son pasle front des ondes  
 Transy de se mirer en nos larmes profondes,  
 D'y baigner ses rayons, ouy, le pasle soleil  
 Presta non le flambeau, mais la torche de l'œil :  
 Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,  
 Tira le voile en l'air d'un lousche (1), espais nuage.

Satan n'attendit pas son lever, car voicy,  
 Le front des spectateurs s'advise, à coup transy,  
 Qu'en paisible minuict, quand le repos de l'homme  
 Les labeurs et le soing en silence consomme.  
 Comme si du profond des esveillez enfers  
 Groüillassent tant de feux, de meurtriers et de fers,  
 La cité où jadis la loy fut reverée,  
 Qui, à cause de loix, fut jadis honorée,  
 Qui dispensoit en France et la vie et les droicts,  
 Où fleurissoient les arts, la mere de nos roys,

(1) Sombre.

Vid et souffrit en soy la populace armée  
 Trepigner la justice, à ses pieds diffamée.  
 Des brutaux desbridés les monceaux herissez,  
 Des ouvriers mechanics les scadrons amassez  
 Diffament à leur gré trois mille cheres vies,  
 Tesmoings, juges et roys, et bourreaux et parties.  
 Icy les deux partis ne parlent que françois ;  
 Les chefs qui, redoubtez, avoient faict autrefois  
 Le marchand, delivré de la crainte d'Espagne,  
 Avoir libre au traffic la mer et la campagne,  
 Par qui les estrangers, tant de fois combattus,  
 Le roy de prisonné de peur de leurs vertus,  
 Qui avoient entamé les batailles rangées,  
 Qui n'avoient aux combats cœurs ni faces changées,  
 L'appuy des vrais François, des traistres la terreur,  
 Moururent delaissez de force et non de cœur,  
 Ayant pour ceps leurs lits, detenteurs de leurs membres.  
 Pour geolier leur hoste et pour prisons leurs chambres,  
 Par les lievres fuiards, armez à millions,  
 Qui trembloient en tirant la main à ces lions,  
 De qui la main poltrone et la craintive audace  
 Ne les pouvoit, liez, tuer de bonne grace.  
 Dessoubs le nom du roy, parricide des loix,  
 On destruisoit les cœurs par qui les rois sont roys :  
 Le coquin possesseur de royalle puissance  
 Dans les fanges traînoit le senateur de France.  
 Tout riche estoit proscript ; il ne falloit qu'un mot  
 Pour vanger sa rancœur soubs le nom d'huguenot.  
 Des procès ennuieux fut la longueur finie :  
 La fille oste à la mere et le jour et la vie :  
 Là le frere sentit de son frere la main,  
 Le cousin esprouva pour bourreau son germain :  
 L'amitié fut sans fruit, la connoissance esteinte,  
 La bonne volonté utile comme feinte.

D'un visage riant, nostre Caton (1) tendoit  
 Nos yeux avec les siens et le bout de son doigt  
 A se voir transpercé ; puis il nous montra comme  
 On le coupe à morceaux ; sa teste court à Rome ;  
 Son corps sert de jouët aux badaux ameutez,

(1) L'amiral de Coligny.

Donnant le bransle au cours des autres nouveantez.  
 La cloche qui marquoit les heures de justice,  
 Trompette des voleurs, ouvre aux forfaicts la lice :  
 Ce grand palais du droict fut contre doit choisy  
 Pour arborer au vent l'estendart cramoisy :  
 Guerre sans ennemy, où l'on ne trouve à fendre  
 Cuirasse que la peau ou la chemise tendre.  
 L'un se deffend de voix, l'autre assaut de la main :  
 L'un y porte le fer, l'autre y preste le sein :  
 Difficile à juger qui est le plus astorge,  
 L'un à bien esgorger, l'autre à tendre la gorge.  
 Tout pendart parle haut ; tout equitable craint,  
 Exhalte ce qu'il hait ; qui n'a crime le feint.  
 Il n'est garçon, enfant qui quelque sang n'espanche,  
 Pour n'estre veu honteux s'en aller la main blanche.  
 Les prisons, les palais, les chasteaux, les logis,  
 Les cabinets sacrez, les chambres et les licts  
 Des princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein mesme  
 Furent marquez des coups de la tüerie extreme.  
 Rien ne fut plus sacré quand on vid par le roy  
 Les autels violez, les pleiges (1) de la foy,  
 Les princesses s'en vont de leurs licts, de leurs chambres,  
 D'horreur, non de pitié, pour ne toucher aux membres.  
 Sanglants et detranchez que le tragique jour  
 Mena chercher la vie au nid du faux amour.  
 Libithine marqua de ses couleurs son siege,  
 Comme le sang des faons rouille les dents du piege,  
 Ces licts, pieges fumans, non pas licts, mais tombeaux  
 Où l'Amour et la Mort troqueront de flambeaux.  
 Ce jour voulut monstrier au jour par telles choses  
 Quels sont les instruments, artifices et causes  
 Des grands arrests du Ciel. Or des-jà vous voyez  
 L'eau couverte d'humains, de blessez mi-noyez.  
 Bruiant contre ses bords, la detestable Seine,  
 Qui des poisons du siecle a ses deux chantiers pleine,  
 Tient plus de sang que d'eau ; son flot se rend caillé,  
 A tous les coups rompus de nouveau resouillé  
 Par les precipitez : le premier monceau noye,

(1) Garants.

L'autre est tué par ceux que premiers on envoie :  
 Aux accidents meslez de l'estrange forfait,  
 Le tranchant et les eaux debattent qui l'a faict.  
 Le pont, jadis construit pour le pain de sa ville,  
 Devint triste eschaffaut de la fureur civile ;  
 On void, à l'un des bouts, l'huis funeste choisi  
 Pour passage de mort, marqué de cramoisi ;  
 La funeste vallée, à tant d'agneaux meurtriere,  
 Pour jamais gardera le titre de Misere.  
 Et tes quatre bourreaux porteront sur leur front  
 Leur part de l'infamie et de l'horreur du pont,  
 Pont, qui eus pour ta part quatre cents precipices,  
 Seine veut engloutir, louve, tes edifices.  
 Une fatale nuict en demande huict cents,  
 Et veut aux criminels mesler les innocents. (1)

Or, pendant qu'ainsy par la ville ou travaille (2),  
 Le Louvre retentit, devient champ de bataille,  
 Sert après d'eschaffaut, quand fenestres, creneaux  
 Et terrasses servoient à contempler les eaux,  
 Si encores sont eaux. Les dames, mi-coëffées,  
 A plaire à leurs mignons s'essayent eschauffées,  
 Remarquent les meurtris, les membres, les beautez,  
 Bouffonnent sallement sur leurs infirmittez.  
 A l'heure que le Ciel fume de sang et d'ames,  
 Elles ne plaignent rien que les cheveux des dames :  
 C'est à qui aura lieu à marquer de plus près  
 Celles que l'on esgorge et que l'on jette après.  
 Les unes qu'ils forçoient avec mortelles pointes  
 D'elles mesmes tomber, pensant avoir esteintes  
 Les ames quand et quand que, Dieu ne pouvant voir  
 Le martyr forcé, prenoit pour desespoir  
 Le cœur bien esperant. Nostre Sardanapale  
 Ridé, hideux, changeant, tantost feu, tanstost pasle,  
 Spectateur, par ses cris tous enruez, servoit

(1) D'Aubigné montre ensuite, parmi les victimes de cette nuit tragique, la nièce du cardinal Briçonnet, la

Pieuse, diligente et dévote Yverny.

puis le savant Ramus, puis Brion, le gouverneur du prince de Conti.

(2) Voici, à présent, le tableau du Louvre à l'heure des massacres, et le roi Charles IX, animé lui-même d'une sanguinaire fureur.



De trompette aux maraux ; le hasardeux avoit  
Armé son lasche corps ; sa valeur estonnée  
Fut, au lieu de conseil, de putains entournée ;  
Ce roy, non juste roy, mais juste arquebusier,  
Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,  
Vantant ses coups heureux ; il deteste, il renie,  
Pour se faire vanter à telle compagnie.

On voioit par l'orchestre en tragicque saison  
Des comiques Gnatons, des Taïs, un Trazon.  
La mere avec son train hors du Louvre s'eslogne,  
Veut jouir de ses fruicts, estimer sur la besongne.  
Une de son troupeau trotte à cheval trahir  
Ceux qui sous son secret avoient pensé fuir.  
En tel estat la cour, au jour d'esjouissance,  
Se pourmeine au travers des entrailles de France

Cependant que Neron amusoit les Romains,  
Au theatre et au cirque à des spectacles vains,  
Tels que ceux de Bayonne ou bien des Thuilleries,  
De Bloys, de Bar-le-Duc, aux forts, aux mommeries,  
Aux balets, carroussels, barrieres et combats,  
De la guerre naissant les efforts, les esbats,  
Il fit par boutte-feux Rome reduire en cendre :  
Cet appetit brutal print plaisir à entendre  
Les hurlemens divers des peuples affolez,  
Rioit sur l'affligé, sur les cœurs desolez,  
En attisant tousjours la braise mi-esteinte  
Pour, sur les os cendreux, tyranniser sans crainte.  
Quand les feux, non son cœur, furent saouls de malheurs,  
Par les pleurs des martyrs il appaisa les pleurs  
Des Romains abusez ; car, de prisons remplies  
Arrachant les chrestiens, il immola leurs vies,  
Holocaustes nouveaux, pour offrir à ses Dieux  
Les saints expiateurs et causes de ses feux.  
Les esbats coutumiers de ses après-disnées  
Estoient à contempler les faces condamnées  
Des chers tesmoins de Dieu, pour plaisirs consommez  
Par les feux, par les dents des lyons affamez.  
Ainsy l'embrazement des mesures de France  
Humilie le peuple, esleve l'arrogance  
Du tyran : car au pris que l'impuissance naist,

Au pris peut-il pour loy prononcer : *Il me plaist.*  
 Le peuple n'a des yeux à son mal ; il s'applique  
 A nourrir son voleur en cherchant l'hereticque ;  
 Il fait les vrais chrestiens, cause de peste et faim,  
 Changeant la terre en fer et le ciel en airain.  
 Ceux-là servent d'hosties, injustes sacrifices  
 Dont il faut expier de noz princes les vices,  
 Qui, fronçants en ce lieu l'espais de leurs sourcils,  
 Resistent aux soupirs de tant d'hommes transis :  
 Comme un Domitian, pourveu de telles armes,  
 Des Romains qui trembloient épouvantoit les larmes,  
 Devoyant la pitié, destournant autrepart  
 Les yeux à contempler son flambloiant regard.

Charles tournoit en peur, par des regards semblables,  
 De noz princes captifs les regrets lamentables,  
 Tuoit l'espoir en eux, en leur faisant sentir  
 Que le front qui menace est loing du repentir.  
 Aux yeux des prisonniers, le fier changea de face,  
 Oubliant le desdain de sa fiere grimace,  
 Quand, après la sepmaine, il sauta de son lict.  
 Esveilla tous les siens, pour entendre à minuiet  
 L'air abboyant de voix, de tel esclat de plaintes  
 Que le tyran, cuidant les fureurs non esteintes,  
 Et qu'après les trois jours pour le meurtre ordonnez,  
 Se seroient les felons encores mutinez,  
 Il despescha par tout inutiles deffences.  
 Il void que l'air seul est l'écho de ses offenses,  
 Il tremble, il faict trembler par dix ou douze nuicts  
 Les cœurs des assistants quels qu'ils fussent, et puis  
 Le jour effraie l'œil quand l'insensé decouvre  
 Les courbeaux noircissants les pavillons du Louvre.

Catherine, au cœur dur, par feinte s'esjouit,  
 La tendre Elisabeth tombe et s'esvanouit :  
 Du roy, jusqu'à la mort, la conscience immonde  
 Le rongé sur le soir, toute la nuict luy gronde,  
 Le jour siffle en serpent ; sa propre ame luy nuit,  
 Elle mesme se craint, elle d'elle s'enfuit.

Toy, Prince, prisonnier, tesmoing de ces merveilles,  
 Tu as de tels discours enseigné noz oreilles ;  
 On a veu à table, en public, tes cheveux

Herisser en contant tels accidents affreux,  
 Si un jour, oublieux, tu en perds la memoire,  
 Dieu s'en souviendra bien à ta honte, à sa gloire.  
 L'homme ne fut plus homme, ains le signe plus grand  
 D'un excez sans mesure apparut quant et quant :  
 Car il ne fut permis aux yeux forcez du pere  
 De pleurer sur son filz : sans parolle, la mere  
 Voyoit traïner le fruict de son ventre et son cœur ;  
 La plainte fut sa voix, muette la douleur.  
 L'espion attentif, redoubté, prenoit garde  
 Sur celui qui, d'un œil moins furieux, regarde,  
 L'oreille de la mousche espie en tous endroicts  
 Si quelque bouche preste à son ame la voix.  
 Si quelqu'un va chercher en la barge (1) commune  
 Son mort, pour son tesmoing il ne prend que la lune.  
 Aussy bien au clair jour ces membres destranchez  
 Ne se dicernent plus, fidellement cherchez.  
 Que si la tendre fille ou bien l'espouse tendre  
 Cherchent pere ou mary, crainte de se mesprendre,  
 En tirent un semblable, et puis disent : « Je tien,  
 Je baise mon espoux, ou du moins un chrestien. »

Ce fut crime 'sur tout de donner sepulture  
 Aux repoussez des eaux, somme que la nature,  
 Le sang, le sens, l'honneur, la loy d'humanité,  
 L'amitié, le debvoir et la proximité,  
 Tout esprit et pitié delaissez par la crainte  
 Virent l'ame immortelle à cette fois esteinte (2).

.....  
 Caumont, qui à douze ans eus ton pere et ton frere  
 Pour cuirasse pesante, appren ce qu'il faut faire,  
 Quel prince t'a tiré, quel bras fut ton secours :  
 Tes pere et freres sont dessus toy tous les jours,

(1) Barque.

(2) Suivent les narrations des massacres accomplis à Meaux, à Orléans, à Lyon, à Tournon, à Viviers, à Vienne, à Valence, à Troyes, à Rouen, à Toulouse, à Angers, à Poitiers, à Bordeaux, à Dax, à Bourges. — Après le récit de ces hécatombes, d'Aubigné raconte comment certains huguenots y échappèrent merveilleusement ; c'est Caumont de la Force, laissé pour mort parmi les cadavres, et à côté de ceux de son père et de son frère, — c'est Merlin, le ministre de Coligny, — c'est Régniers qui fut sauvé par Vesins « son ennemy mortel. »

Nature vous forma d'une mesme substance,  
La mort vous assembla comme fit la naissance,  
Consu, mort avec eux et vif, tu as de quoy  
Tes compagnons de mort faire vivre par toy.  
Ton sein est pour jamais teinct du sang de tes proches,  
Dieu t'a sauvé par grace, ou bien c'est pour reproches :  
Grace, en mettant pour luy l'esprit qui t'a remis ;  
Reproche, en te faisant serf de tes ennemis.

De pareille façon on void couché en terre  
Celuy qu'en trente lieux son ennemy enferre :  
Une troupe y accourt, dont chacun fut lassé  
De repercer encor le sein des-jà percé !  
Puis l'ennemy retourne et, couché face à face,  
Il met de son poignard la pointe sur la place  
Où il juge le cœur ; en redoublant trois fois  
Du gosier blasphémant luy sortit cette voix :  
« Va t'en dire à ton dieu qu'il te sauve à cette heure. »  
Mais, homme, tu mentis, car il faut que tu meure  
De la main du meurtry : certes le Dieu vivant  
Pour ame luy donna de sa force le vent  
Et cette voix qui Dieu et sa force deffie  
Donne mort au meurtrier et au meurtry la vie.

Voicy, de peur d'Achas, un prophete caché  
En un lieu hors d'accez, en vain trois jours cherché.  
Une poule le treuve, et, sans faillir, prend cure  
Le pondre dans sa main trois jours de nourriture.  
O chrestiens fugitifs, redoubtez-vous la faim ?  
Le pain est don de Dieu, qui sçait nourrir sans pain :  
Sa main despeschera commissaires de vie,  
La poule de Merlin ou les corbeaux d'Helie,

Reniers eut tel secours et vid un corbeau tel,  
Quand Vessin furieux, son ennemy mortel,  
Luy fit de deux cents lieues escorte et compagnie ;  
Il attendoit la mort dont il reçeut la vie,  
N'ayant, tout le chemin, ni propos ni devis  
Sinon, au separer, ce magnifique advis :  
« Je te reprocheray, Reniers, mon assistance  
Si du fait de Paris tu ne prens la vengeance. »

Moy, qui railles ainsy les eschappez de mort,  
Pour prester voix et mains au Dieu de leur support,

Qui chante à l'advenir leurs frayeurs et leurs peines  
 Et puis leurs libertez, me tairay-je des miennes?

Parmy ces apres temps l'esprit, ayant laissé  
 Aux assassins mon corps en divers lieux percé,  
 Par l'ange consolant mes ameres blessures,  
 Bien qu'impur, fut mené dans les regions pures.  
 Sept heures luy parut le celeste pourpris  
 Pour voir les beaux secrets et tableaux que j'escris :  
 Soit qu'un songe au matin m'ait donné ces images,  
 Soit qu'en la pamoison l'esprit fit ces voyages,  
 Ne t'enquiers (mon lecteur) comment il vid et fit,  
 Mais donne gloire à Dieu en faisant ton profit ;  
 Et cependant qu'en luy, extaticq, je, me pasme,  
 Tourne à bien les chaleurs de mon enthousiasme.

. . . . .  
 L'ange m'en fait leçon (disant) : « Voilà les restes  
 Des hauts secrets du ciel : là les bourgeois celestes  
 Ne lisent qu'aux rayons de la face de Dieu ;  
 C'est de tout l'advenir le registre, le lieu  
 Où la harpe royale estoit lors eslevée  
 Qu'elle en sonna ces mots : *Pour jamais engravée  
 Est dedans le haut ciel que tu creas jadis  
 La vraye eternité de tout ce que tu dis.*  
 C'est le registre saint des actions secrettes,  
 Fermé d'autant de sceaux qu'il y a de planettes.  
 Le prophete domteur des lyons indomptés  
 Le nomme en ses escrits l'escrit de verités.  
 Tout y est bien marqué, nul humain ne l'explicque.  
 Ce livre n'est ouvert qu'à la troupe angelicque,  
 Puis aux esleus de Dieu, quand en perfection  
 L'ame et son corps goustront la resurrection.  
 Cependant ces pourtraicts leur mettent en presence  
 Les biens et maux presents de leur très-chere engeance. »  
 Je romps pour demander : « Quoy ! les resussitez  
 Pourront-ils discerner de leurs proximites  
 Les visages, les noms, se souvenans encore  
 De ceux-là que la mort, oublieuse, devore ? »  
 L'ange respond : « L'estat de la perfection  
 Ravit à l'Eternel toute l'affection :  
 Mais puis qu'ils sont parfaicts en leur comble, faut croire

Parfaicte connoissance et parfaicte memoire.  
 Cependant sur le point de ton heureux retour,  
 Esprit, qui as de Dieu eu le zele et l'amour,  
 Vois-tu ce sang si beau de luisants caracteres ?  
 C'est le cours merueilleux des succez de tes freres.

« Voilà un camp maudit, à son malheur planté,  
 Aux bords de l'Ocean, abbayant la cité,  
 La sainte Bethulie, aux agnelets deffence,  
 Des petits le bouclier, des hautains la vengeance.  
 Là finissent leurs jours, l'espoir et les fureurs,  
 Tués, mais non au lict, vingt mille massacreurs.  
 Dieu fit marcher, voulant delivrer sans armée  
 La Rochelle poudreuse et Sancerre affamée,  
 Les visages nouveaux des Sarmates razez  
 Secourables aux bons, pour eux mal advisez,  
 Que voy-je ? L'Ocean, à la face inconnüe,  
 Qui, en contrefaisant la nourriciere nüe,  
 D'où le desert blanchit par les celestes dons  
 Veut blanchir le rivage abrié de sourdons (1).  
 Dites, physiciens, qui faictes Dieu nature,  
 Comment la mer, n'ayant mis cette nourriture  
 Dans ce havre jamais, trouva ce nouveau pain  
 Au point que dans le siege entroit la pasle faim ?  
 Et pourquoi cette manne et pasture nouvelle,  
 Quand la faim s'en alla, s'enfuit avec elle ?  
 Le ciel prend à plaisir, Rochelois, vos tableaux,  
 Memoire du miracle, et en fait de plus beaux.

« Vois-tu dessous noz pieds une flamme si nette,  
 Une estoille sans nom, sans cheveux un comette,  
 Phanal sur le Bethleem, mais funeste flambeau  
 Qui meine par le sang Charle-Herode au tombeau.  
 Jezabel par poisons et par prisons besongne  
 Pour sur le throsne voir le fuitif de Polongne :  
 Il trouve, à son retour, non des agneaux craintifs.  
 Mais des lyons trompez, retraitte aux fugitifs (2).

(1) Sorte de coquille qui loge un mollusque.

(2) Les tableaux se succèdent aux yeux du poète ; c'est le combat de Coutras, l'arrivée du duc de Guise à Paris, le meurtre du roi par Jacques Clément ; ce sont ensuite les victoires du Béarnais à Arques et à Ivry, mais l'Ange exhorte le poète à « employer son bras aux vengeancees de Dieu. »

« Retourne à ta moitié, n'attache plus ta veüe  
 Au loisir de l'Eglise, au repos de Capüe.  
 Il te faut retourner satisfait en ton lieu,  
 Employer ton bras droict aux vengeances de Dieu.  
 Exerce tout le jour ton fer et ton courage.  
 Et ta plume de nuict, que jamais autre ouvrage,  
 Bien que plus délicat, ne te semble plaisant  
 Au prix des haux secrets du firmament luisant.  
 Ne chante que de Dieu, n'oubliant que luy-mesme  
 T'a retiré : voilà ton corps sanglant et blesme,  
 Recueilly à Thalcy, sur une table, seul,  
 A qui on a donné pour suaire un linceul,  
 Rappelle-luy la vie en l'amour naturelle  
 Que, son masle, tu dois porter à ta femelle. »

Tu m'as montré, ô Dieu, que celuy qui te sert  
 Sauve sa vie alors que pour toy il la perd.  
 Ta main m'a delivré, je te sacre la mienne ;  
 Je remets en ton sein cette ame qui est tienne :  
 Tu m'as donné la voix, je te loueray, mon Dieu !  
 Je chanteray ton los et ta force, au millieu  
 De tes sacrez parvis ; je feray tes merveilles,  
 Ta deffence et tes coups retentir aux oreilles  
 Des princes de la terre, et si le peuple bas  
 Sçaura par moy comment les tyrans tu abbats.  
 Mais, premier que d'entrer au prevoir et descrire  
 Tes derniers jugements, les arrests de ton ire,  
 Il faut faire une pause et finir ce discours  
 Par une vision qui couronne ses jours,  
 L'esprit aiant encor congé, par son extase,  
 De ne suivre, escrivant, du vulgaire la phrase.

L'Ocean donc estoit tranquille et sommeillant  
 Au bout du sein breton, qui s'enfle en recueillant  
 Tous les fleuves françois, la tournoyante Seine,  
 La Gironde, Charente et Loire, et la Vilaine.  
 Ce vieillard refouloit ses cheveux gris et blonds  
 Sur un lict relevé dans son paisible fonds,  
 Marqueté de corail et d'unions (1) exquises,  
 Les sachets d'ambre gris dessoubs ses tresses grises.

(1) Unions : perles, joyaux.

Les vents les plus discrets luy chatouilloient le dos ;  
 Les lymphes, de leurs mains, avoient faict ce repos,  
 La paille de mousse et le matras d'esponge :  
 Mais ce profond sommeil fut resveillé d'un songe ;  
 La lame de la mer estant comme du lait,  
 Les nids des alcyons y nageoient à souhait :  
 Entre les flots sallez, et les ondes de terre  
 S'esmeut par accidens une subtile guerre :  
 Le dormant pense ouïr un contraste de vents  
 Qui, du bout de la mer jusqu'aux sables mouvants,  
 Troubloient tout son royaume et, sans qu'il y consente,  
 Vouloient à son deçeut ordonner la tourmente.  
 « Comment, dit le vieillard, l'air volage et leger  
 Ne sera-il jamais lassé de m'outrager,  
 De ravager ainsy mes provinces profondes ?  
 Les ondes font les vents, comme les vents les ondes,  
 Ou bien l'air pour le moins ne s'anime en fureurs  
 Sans le consentement des corps supérieurs :  
 Je pousse les vapeurs, causes de la tourmente,  
 L'air soit content de l'air, l'eau de l'eau est contente. »

Le songe le trompoit, comme quand nous voions  
 Un soldat s'affuster, aussytost nous oyons  
 Le bruit d'une fenestre ou celui d'une porte,  
 Quand l'esprit va devant les sens : en mesme sorte  
 Le songeur print les sons de ces flots mutinez  
 Encontre d'autres flots, jappans, enfellonnez  
 Pour le trouble de l'air et le bruit de tempeste,  
 Il esleve en trottant sa venerable teste,  
 Premier un fer pointu paroist, et puis le front,  
 Ses cheveux regrissez (1) par sa colere en rond,  
 Deux testes de dauphins et les deux balais sortent  
 Qui nagent a fleur d'eau et sur leur dos le portent :  
 Il trouva cas nouveau, lorsque son poil tout blanc  
 Ensanglanta sa main ; puis, voyant à son flanc  
 Que l'onde retuant laissoit sa peau rougie :  
 « A moy ! (dit-il) à moi ! pour me charger d'envie.  
 A moy, qui dans mon sein ne souffre pas les morts,  
 La charogne, l'ordure, ains la jette à mes bords :

(1) *Regrissés* ou *régressés* : ramenés en arrière.



Bastardes de la terre, et non filles des nuës,  
 Fiebvres de la nature, allons, testes cornuës  
 De mes beliers armez, repoussez-les, heurtez,  
 Qu'ils s'en aillent ailleurs purger leurs cruaucez. »

Ainsy la mer alloit, faisant changer de course  
 Des gros fleuves amont vers la coulpatible source  
 D'où sortit par leurs bords un deluge de sang,  
 A la teste des siens : l'Océan au chef blanc,  
 Vid les cieux s'entr'ouvrir, et les anges à troupes  
 Fondre de l'air en bas ayants en main des coupes  
 De precieux rubis qui plongez dedans l'eau,  
 En chantant rapportoient quelque present nouveau.  
 Ces messagers aisez, ces anges de lumière  
 Tiroient le sang meurtri d'avec l'onde meurtriere,  
 Dans leurs vases remplis, qui prenoient, heureux, lieu  
 Aux plus beaux cabinets du palais du grand Dieu :  
 Le soleil, qui avoit mis un espais nuage  
 Entre le vilain meurtre et son plaisant visage,  
 Ores de chauds rayons exhale à soy le sang,  
 Qu'il faut qu'en rouge pluie il renvoye à son rang.  
 L'Océan, du soleil et du troupeau qui vole  
 Ayant prins sa leçon, change advis et parolle,

« Venez, enfants du ciel (s'escria le vieillard),  
 Heritiers du royaume à qui le ciel despart  
 Son champ pour cimetièrre : o saints que je repousse !  
 Pour vous, non contre vous, juste, je me courrouce. »

Il s'avance dans Loire, il rencontre les bords,  
 Les sablons cramoisis, bien tapissez de morts.  
 Curieux, il assemble, il enleve, il endure  
 Cette chere despouille, au rebours de nature.  
 Ayant tout arrangé, il tourne, avec les yeux  
 Et le front serené, ces parolles aux cieux :  
 « Je garderay ceux-cy, tant que Dieu me commande,  
 Que les filz du bonheur à leur bonheur je rende ;  
 Il n'i a rien d'infect, ils sont purs, ils sont nets :  
 Voici les parements de mes beaux cabinets :  
 Terre qui les trahis, tu estois trop impure  
 Pour des saints et des purs estre la sepulture. »

A tant il plonge au fond, l'eau rid en mille rais,  
 Puis, aiant faict cent ronds, crache le sable après.

Ha ! que noz cruautez fussent ensevelies  
 Dans le centre du monde ! Ha ! que nos ordes vies  
 N'eussent empuanty le nez de l'estranger !  
 Parmy les estrangers nous irions sans danger,  
 L'œil gay, la face haute, d'une brave assurance  
 Nous porterions au front l'honneur ancien de France.

Estrangers irritez, à qui sont les François  
 Abomination, pour Dieu, faictes le choix  
 De celuy qu'on trahit et de celuy qui tuë ;  
 Ne caressez chez vous d'une pareille veüë  
 De chien fidel et doux et le chien enragé,  
 L'atheiste affligeant, le chrestien affligé.  
 Nous sommes pleins de sang, l'un en perd, l'autre en tire,  
 L'un est persecuteur, l'autre endure martyre :  
 Regardez qui reçoit ou qui donne le coup ;  
 Ne criez sur l'agneau, quand vous criez au loup (1),  
 Venez, justes vengeurs, vienne toute la terre,  
 A ces Caïns françois, d'une mortelle guerre,  
 Redemander le sang de leurs freres occis :  
 Qu'ils soient connus par tout aux visages transis ;  
 Que l'œil lousche, tremblant, que la grace estonnée  
 Par tout produise en l'air leur ame empoisonnée.

Estourdis, qui pensez que Dieu n'est rigoureux,  
 Qu'il ne sçait foudroyer que sur les langoureux,  
 Respirez d'une pause, en soupirant pour suivre  
 La rude catastrophe et la fin de mon livre.  
 Les fers sont mis au vent, venez sçavoir comment  
 L'Eternel faict à point vengeance et jugement :  
 Vous sçauerez que toujours son ire ne sommeille,  
 Vous le verrez debout pour rendre la pareille,  
 Chastier de vervaine ou punir par le fer  
 Et la race du ciel et celle de l'enfer.

(1) M. E. Faguet, dans son *Seizième siècle* (p. 311) cite les dix vers qui précèdent comme un modèle de la manière oratoire de d'Aubigné; c'est, dit-il, un couplet « vigoureux, puissamment martelé, enfonçant fortement à coups répétés en la même place une idée dans l'esprit de l'auditeur, » et, plus loin, il ajoute : « ce sont des vers de tragédie ».

## LIVRE SIXIÈME

### VENGEANCES (1)

Ouvre tes grands thresors, ouvre ton sanctuaire,  
Ame de tout, soleil, qui aux astres esclaire ;  
Ouvre ton temple saint à moi, Seigneur, qui veux  
Ton sacré, ton secret enfumer de mes vœux :  
Si je n'ay or ne myrrhe à faire mon offrande,  
Je t'apporte du laict ; ta douceur est si grande  
Que de mesme œil et cœur tu vois et tu reçois  
Des bergers le doux laict et la myrrhe des rois.  
Sur l'autel des chetifs ton feu pourra descendre,  
Pour y mettre le bois et l'holocauste en cendre,  
Tournant le dos aux grands, sans oreilles, sans yeux  
A leurs cris esclattans, à leurs dons précieux

Or soient du ciel riant les beautez descubertes,  
Et à l'humble craintif ces grands portes ouvertes :  
Comme tu as promis, donne, en ces derniers ans,  
Songes à nos vieillards, visions aux enfans.  
Faicts paroistre aux petits les choses inconnües,  
Du vent de ton esprit trousse les noires nües,  
Raviz-nous de la terre aux beaux pourpris des cieux,  
Commençant de donner autre vie, autres yeux

(1) Ce livre est comme les deux précédents une suite de tableaux. Le poète y fait le récit des vengeances divines depuis Caïn qui immola en son frère Abel le premier martyr, jusqu'aux plus récents persécuteurs des vrais serviteurs de Dieu. On y voit monter jusqu'aux plus hautes cimes les flots du déluge, le feu du ciel tomber sur l'ignominieuse Sodome, le Jourdain engloutir dans ses ondes refermées l'armée des Pharaons; ensuite paraissent Saül, David, Achab, Jésabel, etc. ; puis dans un autre groupe voici Hérode et les empereurs romains dont les persécutions ne purent abattre la foi des martyrs; enfin le groupe dernier comprend les victimes des persécutions religieuses du « siècle qui court, » et qui offre autant de cruautés

Qu'aux trois mille ans premiers de l'enfance du monde,  
Qu'aux quinze cents après de l'Église seconde.

A l'aveugle mortel : car sa masse mortelle  
 Ne pourroit vivre et voir une lumiere telle,  
 Il faut estre vieillard, caduc, humilié,  
 A demi-mort au monde, à lui mortifié,  
 Que l'ame recommance à retrouver sa vie,  
 Sentant par tous endroicts sa maison demolie ;  
 Que ce corps ruiné de bresches en tous lieux,  
 Laisse voler l'esprit dans le chemin des cieux,  
 Quitter jeunesse et jeux, le monde et ses mensonges,  
 Le vent, la vanité, pour songer ces beaux songes.  
 Or je suis un enfant, sans aage et sans raison,  
 Ou ma raison se sent de la neufve prison ;  
 Le mal bourgeoonne en moy, en moy fleurit le vice,  
 Un printemps de pechés, espineux de malice :  
 Change-moy, refay-moy, exerce ta pitié,  
 Rend-moy mort en ce monde, oste la mauvaistié  
 Qui possede à son gré ma jeunesse première,  
 Lors je songeray songe et verray ta lumiere.

Puis il faut estre enfant pour voir des visions,  
 Naistre et renaistre après, net de pollutions ;  
 Ne sçavoir qu'un sçavoir, ce sçavoir sans science  
 Pour consacrer à Dieu ses mains en innocence ;  
 Il faut à ses yeux clairs estre net, pur et blanc,  
 N'avoir tache d'orgueil, de rapine et de sang :  
 Car nul n'heritera les hauts ciels desirables  
 Que ceux-là qui seront à ces petits semblables,  
 Sans fiel et sans venin ; donc, qui sera-ce, ô Dieu,  
 Qui en des lieux si laids tiendra un si beau lieu ?  
 Les enfants de ce siecle ont Satan pour nourrice,  
 On berce en leurs berceaux les enfants et le vice,  
 Nos meres ont du vice avec nous accouché,  
 Et en nous concevant ont conçu le péché.

Que si d'entre les morts, pere, tu as envie  
 De m'esveiller, il faut mettre à bas l'autre vie,  
 Par la mort d'un exil, fay-moy revivre à toy ;  
 Separé des meschants, separe-moy de moy ;  
 D'un saint enthousiasme appelle au ciel mon ame,  
 Mets au lieu de ma langue une langue de flamme.  
 Que je ne sois qu'organe à la celeste voix  
 Qui l'oreille et le cœur anime des François :

Qu'il n'y ait sourd rocher qui entre les deux poles  
 N'entende clairement magnifiques parolles  
 Du nom de Dieu ; j'escris à ce nom triomphant  
 Les songes d'un vieillard, les fureurs d'un enfant.  
 L'esprit de verité despouille de mensonges  
 Ces fermes visions, ces veritables songes :  
 Que le haut ciel s'accorde en douces unissons  
 A la sainte fureur de mes vives chansons.

Quand Dieu frappe l'oreille, et l'oreille n'est preste  
 D'aller toucher au cœur, Dieu nous frappe la teste :  
 Qui ne fremit aux sons des tonnerres grondans  
 Fremira quelque jour d'un grincement de dents.

Icy le vain lecteur des-jà en l'air s'esgare ;  
 L'esprit mal préparé, fantastic, se prepare  
 A voir quelques discours de monstres inventez,  
 Un spectre imaginé aux diverses clartez  
 Qu'un nuage conçoit, quand un rayon le touche  
 Du soleil cramoisy, qui bizarre se couche :  
 Ou bien il cuide icy rassasier son cœur  
 D'une vaine caballe ; et ces esprits d'erreur  
 Icy ne sauleront l'ignorance maligne :  
 Ainsy dict le Sauveur : Vous n'aurez point de signe,  
 Vous n'aurez de nouveau (friands de nouveauté)  
 Que des abismes creux, Jonas resuscité ;  
 Vous y serez trompez, la fraude profitable  
 Au lieu du désiré donne le desirable.  
 Et comme il renvoya les scribes, amassez  
 Pour voir des visions aux spectacles passez,  
 Ainsy les visions qui seront icy peintes  
 Seront exemples vrais de noz histoires saintes,  
 Le roolle des tyrans de l'Ancien-Testament,  
 Leur cruauté sans fin, leur infini tourment.  
 Nous verrons dechirer , d'une couleur plus vive,  
 Ceux qui ont dechiré l'Eglise primitive ;  
 Nous donnerons à Dieu la gloire de noz ans  
 Où il n'a pas encor espargné les tyrans.

Puis une pause après, clairon de sa venüe.  
 Nous les ferons ouïr dans l'esclair de la nüe.

Encor faut-il, Seigneur, ô Seigneur qui donnas  
 Un courage sans peur à la peur de Jonas,

Que le doigt qui esmeut cest endormi prophete  
 Resveille en moy le bien qu'a demy je souhaite,  
 Le zelle qui me faict du fer de verité  
 Fascher avec Satan, le fils de Vanité.  
 J'ay fuy tant de fois, j'ay desrobé ma vie  
 Tant de fois, j'ay suivi la mort que j'ay fuie,  
 J'ay faict un trou en terre et caché le talent,  
 J'ay senti l'esguillon, le remords violent  
 De mon ame blessée, et ouy la sentence  
 Que dans moy, contre moy chantoit ma conscience.  
 Mon cœur vouloit veiller, je l'avois endormy ;  
 Mon esprit de ce siecle estoit bien ennemi.  
 Mais, au lieu d'aller faire au combat son office,  
 Satan le destournoit au grand chemin du vice :  
 Je m'enfuois de Dieu, mais il enfla la mer,  
 M'abisma plusieurs fois sans du tout m'abismer :  
 J'ay veu des creux enfers la caverne profonde,  
 J'ay esté balancé des orages du monde ;  
 Aux tourbillons venteux des guerres et des cours,  
 Insolent, j'ay usé ma jeunesse et mes jours :  
 Je me suis pleu au fer, David m'est un exemple  
 Que qui verse le sang ne bastit pas le temple ;  
 J'ay adoré les rois, servi la vanité,  
 Estouffé dans mon sein le feu de vérité ;  
 J'ay esté par les miens precipité dans l'onde,  
 Le danger m'a sauvé en sa panse profonde,  
 Un monstre de labeurs à ce coup m'a craché  
 Aux rives de la mer, tout souillé de peché.  
 J'ay faict des cabinets soubz esperance vertes,  
 Qui ont esté bien tost mortes et descouvertes,  
 Quand le ver de l'envie a percé de douleurs  
 Le quicajon (1) seiché pour m'envoyer aillens.  
 Tousjours tels Simeis font aux Davids la guerre  
 Et sortent des vils creux d'une trop grasse terre  
 Pour d'un air tout pourry, d'un gosier enragé  
 Infecter le plus pur, sauter sur l'affligé ;  
 Le doigt de Dieu me lève, et l'ame encore vive  
 M'anime à guerroyer la puante Ninive ;

(1) Arbre qui servait d'abri à Jonas contre les rayons du soleil, et dont le feuillage touffu durant la nuit se desséchait chaque matin.

Ninive qui n'aura sac ne gémissement,  
 Pour changer le grand Dieu qui n'a de changement.

Voicy l'Eglise encor en son enfance tendre,  
 Satan ne fallit pas d'essayer à surprendre  
 Ce berceau consacré, il livra mille assauts  
 Et feint de sa jeunesse à l'enfant mille maux.  
 Les anges la gardoient en ces peines estranges ;  
 Elle ne fut jamais sans que le camp des anges  
 La conduisit par tout, soit lors que dessus l'eau  
 L'arche d'election luy servit de berceau,  
 Soit lors qu'elle espousa la race Dieu de sainte,  
 Ou soit lors que de luy elle fuioit enceinte.  
 Aux lieux inhabitez, aux effroians deserts.  
 Chassée, et non vaincüe, en despit des enfers.  
 La mer la circuit, et son espoux luy donne  
 La lune sous les pieds, le soleil pour couronne.

O bien-heureux Abel, de qui premier au cœur  
 Cette vierge éprouva sa premiere douleur !  
 De Caën fugitif et d'Abel je veux dire  
 Que le premier bourreau et le premier martyre,  
 Le premier sang versé, on peut voir en eux deux,  
 L'estat des agneaux doux, des loups outrecuideux ;  
 En eux deux on peut voir (beau pourtraict de l'Eglise)  
 Comme l'ire et le feu des ennemis s'attise  
 De bien fort-peu de bois, et s'augmente beaucoup.  
 Satan fit ce que fait en ce siecle le loup  
 Qui querelle l'agneau buvant à la riviere,  
 Luy au haut vers la source et l'agneau plus arriere :  
 L'Antechrist et ses loups reprochent que leur eau  
 Se trouble au contre-flots par l'innocent agneau.  
 La source des grandeurs et des biens de la terre  
 Descouille de leurs chefs, et la paix de la guerre  
 Balancent à leur gré dans leurs impures mains ;  
 Et toute fois alors que les loups inhumains  
 Veulent couvrir de sang le beau lit de la terre.  
 Les prétextes connus de leur injuste guerre  
 Sont noz autels sans fard, sans feinte, sans couleurs,  
 Que Dieu aime d'enhaut l'offerte de nos cours :  
 Cela leur croist la soif du sang de l'innocence.

Ainsi Abel offroit en pure conscience

Sacrifices à Dieu ; Caïn offroit aussy :  
 L'un offroit un cœur doux, l'autre un cœur endurcy ;  
 L'un fut au gré de Dieu, l'autre non agreable :  
 Caïn grinça les dents, paslit, espouventable,  
 Il massacra son frere, et de c'est agneau doux  
 Il fit un sacrifice à son amer courroux.  
 Le sang fuit son front et honteux se retire,  
 Sentant son frere sang que l'aveugle main tire ;  
 Mais quand le coup fut faict sa premiere pasleur  
 Au prix de la seconde estoit vive couleur :  
 Ses cheveux vers le Ciel herissez en furie,  
 Le grincement de dents en sa bouche flestrie,  
 L'œil sourcillant de peur descouvroit son ennuy :  
 Il avoit peur de tout, tout avoit peur de luy :  
 Car le Ciel s'affubloit du manteau d'une nüe  
 Si tost que le transy au Ciel tournoit sa veüe ;  
 S'il fuioit aux deserts, les rochers et les bois,  
 Effrayez abboyoient au son de ses abbois.  
 Sa mort ne pût avoir de mort pour recompense :  
 L'enfer n'eut point de morts à punir cette offence,  
 Mais autant que de jours il sentit de trespas :  
 Vif, il ne vescu point ; mort, il ne mourut pas.  
 Il fuit d'effroy transi, troublé, tremblant et blesme,  
 Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy-même :  
 Les lieux plus asseurez luy estoit des hazards,  
 Les feuilles, les rameaux et les fleurs des poignards,  
 Les plumes de son lict des esguilles picquantes,  
 Ses habits plus aysez des tenailles serrantes,  
 Son eau jus de ciguë, et son pain des poisons ;  
 Ses mains le menaçoient de fines trahisons :  
 Tout image de mort et le pis de sa rage,  
 C'est qu'il cherche la mort et n'en void que l'image :  
 De quelqu'autre Caïn il craignoit la fureur :  
 Il fus sans compagnon et non pas sans frayeur :  
 Il possedoit le monde, et non une assurance ;  
 Il estoit seul partout, hors mis sa conscience,  
 Et fut marqué au front affin qu'en s'enfuiant  
 Ancun n'osast tüer ses maux en le tüant.

Meurtriers de vostre sang, apprehendez ce juge,  
 Apprehendez aussy la fureur du deluge.



Superbes esventez, tiercelets (1) de geants,  
 Du monde espouvantaux, vous braves de ce temps,  
 Outrecuidez galands, ô fols à qui il semble,  
 En regardant le Ciel, que le Ciel de vous tremble,  
 Jadis voz compagnons, compagnons en orgueil,  
 (Car vous estes moins forts) virent venir à l'œil  
 Leur salaire des cieux : les cieux dont les vantailles,  
 Sans ce forcer gaignoient tant de rudes batailles :  
 Babylon qui debvoit mi-partir les hauts cieux,  
 Aller baiser la lune et se perdre des yeux  
 Dans la voute du ciel, Babel de qui les langues  
 Firent en mesme jour tant de sottes harangues,  
 Sa hauteur n'eust servi, ni les plus forts chasteaux,  
 Ni les cedres gravis, ni les monts les plus hauts.  
 L'eau vint, pas après pas, combattre leur stature,  
 Va des pieds aux genoux, et puis à la ceinture.  
 Le sein enflé d'orgueil, souspire au submerger ;  
 Ses bras roides, meurtriers, se lassent de nager  
 Il ne reste sur l'eau que le visage blesme ;  
 La mort entre dedans la bouche qui blaspheme.  
 Et ce pendant que l'eau s'enfle sur les enflez,  
 En un petit troupeau les petits amassez  
 Se joüent sur la mort, pilotez par les anges ;  
 Quand les géants hurloient, ne chantoient que louanges,  
 Disants les meschants flots qui, en executant  
 La sentence du Ciel, s'en vont precipitant  
 Les geants aux enfers, aux abismes les noient  
 Ceux-là qui aux bas lieux ces charongnes convoient  
 Sont les mesmes qui vont dans le haut se mesler,  
 Mettent l'arche et les siens en supresme de l'air,  
 Laissent la nûe en bas, et si haut les attirent  
 Qu'ils vont baiser le ciel, le ciel où ils aspirent.

Dieu fit en son courroux pleuvoir des mesmes cieux,  
 Comme un deluge d'eaux, un deluge de feux :  
 Cet arsenal d'en haut, où logent de la guerre  
 Les celestes outils, couvrit toute la terre  
 D'artifices de feu, pour punir des humains,  
 Par le feu le plus net, les pechez plus vilains.

(1) *Tiercelet*. — Mâle de quelques oiseaux de proie dont la taille est d'un tiers plus petite que celle de la femelle ; employé ici au figuré.

Un pays abbruty, plein de crimes estranges,  
 Vouloit, après tout droict, violer jusqu'aux anges :  
 Ils pensoient souïller Dieu ; ces hommes des-reiglez  
 Pour un aveugle feu moururent aveuglez ;  
 Contr'eux s'esmeut la terre encore non esmeüe,  
 Si tost qu'elle eut appris sa leçon de la nüe :  
 Elle fondit en soy et cracha en un lieu,  
 Pour marquer à jamais la vengeance de Dieu.  
 Un lac, de son bournier, là mit, à la mesme heure,  
 La mer par ses conduits ce qu'elle avoit d'ordure,  
 Et, pour faire sentir la mesme ire de l'air,  
 Les oyseaux tombent morts quand ils pensent voler  
 Sur ces noires vapeurs, dont l'espaisse fumée  
 Monstre l'ire celeste encores allumée.

Venez, celestes feux, courez, feux eternels,  
 Volez ; ceux de Sodome oncques ne furent tels :  
 Au jour du jugement ils leveront la face  
 Pour condamner le mal du siecle qui les passe,  
 D'un siècle plus infect ; notamment il est dit  
 Que Dieu de leurs pechez tout le comble attendit.  
 Empuantissez l'air, ô vengeances celestes,  
 De poisons, de venins et de volantes pestes.  
 Soleil, baille ton char aux jeunes Phaëtons,  
 N'anime rien çà bas, si ce n'est des Pythons ;  
 Vent, ne purge plus l'air ; brize, renverse, escraze,  
 Noie au lieu d'arrouser, sans eschauffer embraze.  
 Nos pechez sont au comble et, jusqu'au ciel montez,  
 Par dessus le boisseau versent de tous costez.  
 Terre, qui sur ton dos porte à peine noz peines,  
 Change en cendre et en os tant de fertiles plaines,  
 En bourbe noz gazons, noz plaisirs en horreurs,  
 En souphre nos guerets, en charongne noz fleurs.  
 Deluges, retournez, vous pourrez par vostre onde  
 Noier, non pas laver, les ordures du monde.

Mais ce fut vous encor, ô justicières eaux,  
 Qui sceustes distinguer les lions des agneaux :  
 Moïse l'esprouva, qui pour arche seconde,  
 En un tissu de jonc se joüa dessus l'onde.  
 Eaux, qui devinstes sang et changeastes de lieu,  
 Eaux, qui oyez très-clair quand on parle de Dieu,

Ce fut vous, puis après lorsque les maladies,  
 Les gresles et les poux et les bestes choisies  
 Pour de petits moyens abbattre les plus grands,  
 Quand la peste, l'obscur et les echecs sanglants  
 De l'ange foudroiant n'eurent mis repentance  
 Aux cœurs des Pharaons poursuivans l'innocence,  
 Ce fut vous, saintes eaux, eaux qui fistes de vous  
 Un pont pour les agneaux, un piege pour les loups.  
 Le Jourdain, vostre filz, entr'ouvrit ses entrailles  
 Et fist, à vostre exemple, au peuple des murailles.

Les hommes sont plus sourds à entendre la voix  
 Du Seigneur des seigneurs, du Monarque des rois,  
 Que la terre n'est dure et n'est sourde à se fendre  
 Pour dans ses gouffres noirs les faux parjures prendre.  
 Le feu est bien plus prompt à partir de son lieu  
 Pour mettre à rien le rien des rebelles à Dieu.  
 Dathan et Abiron donnerent tesmoignage  
 De leur obeïssance et de leur prompt ouvrage.  
 L'air fut obeissant à changer ses douceurs  
 En poison respirée aux braves ravisseurs  
 De la chere alliance ; et Dieu en toute sorte  
 Par tous les elements a monsté sa main forte.

Quoi, mesme les demons, quoi que grinçants les dents,  
 A la voix du grand Dieu logerent au dedans  
 De Saül enragé : quelles rouges tenailles  
 Sont telles que l'enfer qui fut en ses entrailles ?

Princes, un tel enfer est logé dedans vous,  
 Quand un cœur de caillou d'un fusil de courroux  
 Vous faict persecuter d'une haine mutine  
 Vos David triomphans de la gent philistine.  
 Absalon, qui faisoit delices de cheveux  
 Par eux enorgueillly, et puis pendu par eux,  
 Et son Achitofel, renommé en prudence,  
 Par elle s'est acquis une infame potence.

Dans le champ de Naboth, Achaz montre à son rang  
 Que tout sang va tirant après soi d'autre sang ;  
 Jezabel marche après, et de près le veut suivre,  
 Bruslante en soif de sang, encor qu'elle en fut yvre ;  
 Jezabel (1), vif miroir des ames de noz grands,

(1) On sait que d'Aubigné a donné dans son poème le nom de Jésabel à Catherine de Médicis.

Pourtraict des coups du ciel, salaire des tyrans.  
 Flambeau de ton païs, piège de la noblesse,  
 Peste des braves cœurs, que servit ta finesse,  
 Tes ruzes, tes conseils et tes tours florentins ?  
 Les chiens se sont saoulez des superbes tetins  
 Que tu enflois d'orgueil, et cette gorge unie,  
 Et cette tendre peau fut des mastins la vie.  
 De ton sein sans pitié ce chaud cœur fut ravi,  
 Luy qui n'avoit esté de meurtres assouvy.  
 A faict crever les chiens : de ton fiel le carnage  
 Aux chiens osta la faim et leur donna la rage :  
 Vivante, tu n'avois aymé que le combat ;  
 Morte, tu attisois encores du debat  
 Entre les chiens grondans qui donnoyent des batailles  
 Aux butins dissipez de tes vives entrailles ;  
 Le dernier appareil de ta feinte beauté  
 Mit l'horreur sur le front, et fut precipité,  
 Aussy bien que ton corps, de ton haut edifice,  
 Ton ame et ton estat, d'un mesme precipice.

Quand le baston qui sert pour attiser le feu  
 Travaille à son mestier, il brusle peu à peu ;  
 Il vient si noir, si court, qu'il n'y a plus de prise,  
 On le jette en la braize et une autre l'attise.  
 Athalia suivit le train de cette-ci,  
 Elle attisa le feu et fut bruslée aussy.

Après, de ce troupeau je sacre à la memoire  
 L'effroyable discours, la veritable histoire,  
 De cet arbre eslevé, refoullé par les cieux,  
 De qui les rameaux longs s'estendoient ombrageux  
 D'orient au couchant, du midy à la bize (1) :  
 La terre large estoit en son ombre comprise,  
 Et fut ce pavillon de superbes rameaux  
 Des bestes le grand parc, le grand nid des oiseaux ;  
 Ce tronc est esbranché, ce monstre est mis à terre ;  
 Ce qui logeoit dedans miserablement erre  
 Sans logis, sans retraite : un roy victorieux,  
 De cent princes l'idolle, enflammé, glorieux,  
 Ne connoissant plus rien digne de sa conquete,

(1) *Bise*, vent du nord; employé ici pour désigner le Nord lui-même.

Levoit contre le ciel son orgueilleuse teste.  
 Dieu ne daigna lancer un des mortels esclats  
 De ses foudres volans, mais ploya contre-bas.  
 Ce visage eslevé ; ce triomphant visage  
 Perdit la forme d'homme et de l'homme l'usage.  
 Noz petits geanteaux, par vanité, par vœux,  
 Font un bizarre orgueil d'ongles et de cheveux,  
 Et Dieu sur cettuy-cy, pour une peine dure,  
 Mit les ongles crochus et la grand chevelure.  
 Apprenez de lui, rois, princes et potentats,  
 Quelle peine a le ciel à briser vos estats.  
 Ce roy n'est donc plus roy, de prince il n'est plus prince :  
 Un desert solitaire est toute sa province ;  
 De noble il n'est plus noble, et en un seul moment  
 L'homme des hommes roy n'est homme seulement ;  
 Son palais est le souil d'une puante boüe,  
 De fange est l'oreiller parfumé pour sa joüe ;  
 Ses chantres, les crapaux, compagnons de son lict,  
 Qui de cris enruez le tourmentent la nuict ;  
 Ses vaisseaux d'or ouvrez furent les ordes fentes  
 Des rochers serpenteux, son vin les eaux puantes ;  
 Les faisans, qu'on faisoit galopper de si loin,  
 Furent les glands amers, la racine et le foin ;  
 Les orages du ciel roullent sur la peau nüe ;  
 Il n'a daix, pavillon ni tente que la nüe.  
 Les loups en ont pitié ; il est de leur troupeau,  
 Et il envie en eux la durté de la peau,  
 Au bois où, pour plaisir, il se mettoient en queste,  
 Pour se joüer au sang d'une innocente beste,  
 Chasseur, il est chassé ; il fit fuir, il fuit ;  
 Tel qu'il a poursuivi maintenant le poursuit.  
 Il fut roy abbruty, il n'est plus rien en somme.  
 Il n'est homme ne beste et craint la beste et l'homme ;  
 Son ame raisonnable irraisonnable fut.  
 Dieu refit ceste beste un roy quand il luy pleust.  
 Merveilleux jugement et merveilleuse grace  
 De l'oster de son lieu, le remettre en sa place !  
 Le doigt qui escriviit, devant les yeux du filz  
 De ce roy abesti, que Dieu avoit prefix  
 Ses vices et ses jours, sceust l'advenir escrire,

Luy-mesme executant ce qu'il avoit peu dire.

O tyrans, apprenez, voyez, resolvez-vous  
 Que rien n'est difficile au celeste courroux ;  
 Apprenez, abbatus, que le Dieu favorable  
 Qui verse l'eslevé hausse le miserable ;  
 Qui fait fondre dans l'air d'un Cherub le pouvoir,  
 De qui on sent le fer et la main sans la voir ;  
 L'œil d'un Sennacherib void la lame enflammée  
 Qui fait en se joüant un hachis d'une armée ;  
 Que c'est celuy qui fait, par secrets jugemens,  
 Vaincre Ester en mespris les favoris Amans :  
 Sur le seuil de la mort et de la boucherie,  
 La chetifve recet le throsne avec la vie ;  
 L'autre, mignon d'un Roy, tout à coup s'est trouvé  
 Enlevé au gibet qu'il avoit eslevé,  
 Comme le fol malin journallement appreste  
 Pour la teste d'autruy ce qui frappe sa teste.

Ainsi le doigt de Dieu avoit coupé les doigts  
 D'un Adonibesec qui a septante roys.  
 Il les avoit tranchez ; j'ay laissé les vengeances  
 Que ce doigt exerça par les foibles puissances  
 Des femmes, des enfans, des valets desreiglez,  
 Des Gedeons choisis, des Samsons aveuglez ;  
 Le desespoir d'Antioch et sa prompte charogne.  
 Mon vol impetueux d'un long desir s'eslogne  
 A la seconde Eglise, et l'outrageuse main  
 Que dès lors fit sortir le grand siege Romain,  
 Sortez, persecuteurs de l'Eglise premiere,  
 Et marchez enchainez au pied de la banniere  
 De l'agneau triomphant ; vos sourcils indomptez,  
 Voz fronts, voz cœurs si durs, ces fieres majestez,  
 Du Lion de Juda honorent la memoire,  
 Traisnez au chariot de l'immortelle gloire.

Hausse du bas enfer l'aigreur de tes accents,  
 Hurle, en grinçant des dents, des enfans innocents  
 Herode le boucher ; leve la main impure  
 Vers le ciel, du profond de ta demeure obscure ;  
 Aujourd'huy, comme toy, les abusez tyrans  
 Pour blesser l'Eternel massacrent ses enfans,  
 Et sont imitateurs de la forcenerie,

Qui pensois ployer Dieu parmy la boucherie,  
 Les cheveux arrachez, les effroyables cris  
 Des meres qui pressoient à leur sein leurs petits,  
 Ces petits bras liez aux gorges de leurs meres,  
 Les tragicques horreurs et les raisons des peres,  
 Les voix non encor voix, bramantes en tous lieux,  
 Ne sonnoient la pitié dans leurs cœurs impiteux.  
 Des tueurs resolu point ne furent ouyes  
 Ces petites raisons qui demandoient leurs vies  
 Ainsy qu'elles sçavoient ; quand ils tendoient leurs mains,  
 Ces menottes monstroient par signe aux inhumains,  
 Cela n'a point peché, cette main n'a ravie  
 Jamais le bien, jamais rançon, jamais la vie.  
 Mais ce cœur sans oreille et ce sein endurcy  
 Que l'humaine pitié, que la tendre mercy  
 N'avoient sceu transpercer, fut transpercé d'angoisses :  
 Ses cris, ses hurlements, son soucy, ses addresses  
 Ne servirent de rien. Ces indomptez esprits,  
 Qui n'oyoient point crier, en vain jettent des cris,  
 Il fit tuer son filz et par luy fut esteinte  
 Sa noblesse, de peur qu'il ne mourut sans plainte.  
 Sa douleur fut sans pair. L'autre Herode, Antipas,  
 Après ses cruantez et avant son trespas,  
 Souffrit l'exil, la honte, uné crainte Caïne,  
 La pauvreté, la fuitte et la fureur divine.

. . . . .  
 Neron, tu mis en poudre et en cendre et en sang  
 Le venerable front et la gloire et le flanc  
 De ton vieux precepteur, ta patrie et ta mere,  
 Trois que ton destin fit avorter en vipere,  
 Chasser le docte esprit par qui tu fus sçavant,  
 Mettre en cendre ta ville, et puis la cendre au vent ;  
 Arracher la matrice à qui tu doibs ta vie.  
 Tu debvois à ces trois la vie aux trois ravie,  
 Miroüer de cruauté, duquel l'infame nom  
 Retentira cruel, quand on dira Neron.  
 Homme tu ne fus point à qui t'avoit faict homme ;  
 Tu ne fus pas Romain envers ta belle Rome ;  
 Dont l'ame tu reçeus l'ame tu fis sortir.  
 Si ton sens ne sentoit, le sang devoit sentir.

Mais ton cœur put vouloir, et put ta main meurtriere  
 Tuer, brusler, meurtrir precepteur, ville et mere.  
 Bourreau de tes amis, du meurtre seul amy,  
 Ta mort n'a sceu trouver amy ni ennemy :  
 Il fallut que ta main à ta fureur extremes  
 Après tout violé, te violast toy-mesme. (1)

Ces bourreaux furieux eurent des mains fumantes  
 Du sang tiede versé. Mais voicy des mains lentes,  
 Voicy un faux meurtrier, un arsenic si blanc  
 Qu'on le gousta pour sucre ; et sans tache de sang  
 L'ingenieux tyran, de qui la fraude a mise  
 A plus d'extremitez la primitive Eglise :  
 Il ne tacha de sang sa robbe ne sa main,  
 Il avoit la main pure, et le cœur fut si plain  
 De meurtres desrobez ; il n'allumoit les flammes :  
 Ses couteaux et ses feux n'attaquoient que les ames ;  
 Il n'attaquoit les corps, mais privoit les esprits  
 De pasture de vie : il semoit le mespris  
 Aux plus volages cœurs, estouffant par la crainte  
 La sainte deité dedans les cœurs esteinte.  
 Le chevalier du ciel, au milieu des combats,  
 Descendit de si haut pour le verser à bas.  
 L'apostat Julian son sang fuitif empoigne,  
 Le jette vers le ciel ; l'air de cette charongne  
 Empoisonné fuma puis l'infidelle chien  
 Cria : « Je suis vaincu par toy, Nazarien. »

Tu n'as eu point de honte, impudent Libanie,  
 De donner à ton Roy tel patron pour sa vie,  
 Exhaltant et nommant cet exemple d'erreurs  
 Des philosophes roy, maistre des empereurs.

Pacificques meurtriers, Dieu descouvre sa guerre  
 Et ne fait comme vous, qui cuidez de la terre  
 L'estouffer sans seigner, et de traistres appas

(1) Après Néron défilent Domitien le « morgueur, » dont la cruauté était insatiable, Adrien qui fit crucifier plus de dix mille chrétiens, puis Sévère qui fut « en tout successeur d'Adrien », puis l' « abominable » Valérien, puis le pervers Aurélien qui « traictoit les hommes comme chiens » puis Maximin « frauduleux, forgeur de fausse paix, » et après « ces bourreaux furieux, » Julien l'Apostat.



Empoisonner l'Eglise et ne la blesser pas (1).

Nous verrons cy après les effets moins sanglants,  
 Mais des coups bien plus lourds et bien plus violents,  
 En ce troisieme rang d'ennemis de l'Eglise,  
 Masquans leur noir courroux d'une douce feintize,  
 Satans vestus en anges et serpents enchanteurs,  
 De Julian le fin subtils imitateurs.  
 Ils n'ont pas trompé Dieu ; leurs frivolles excuses,  
 La nuict qui les couvroit, les frauduleuses ruzes,  
 Leur feinte pieté et masque ne put pas  
 Rendre seiche leur mort, ni heureux leur trespas.

Il faut que nous voyons si les hautes vengeances  
 S'endorment au giron des celestes puissances,  
 Et si (comme jadis) le véritable Dieu  
 Distingua du gentil son heritage hebrieu,  
 S'il sépare aujourd'huy par les marques anciennes  
 Des troupes de l'enfer l'eslection des sienes.

O martyres aimez ! ô douce affection !  
 Perpetuelle marque à la sainte Sion,  
 Tesmoignage secret que l'Eglise en enfance  
 Eut au front et au sein, à sa pauvre naissance,  
 Pour choisir du troupeau de ses bastardes sœurs  
 L'héritiere du ciel au milieu des malheurs !

Qui a leu aux romans les fatales miserés  
 Des enfants exposez de peur des belle-mères,  
 Nourris par les forests, gardez par les mastins,  
 A qui la louve ou l'ourse ont porté leurs tetins,  
 Et les pasteurs après du laict de leurs ouailles  
 Nourrissent, sans sçavoir, un prince et des merveilles ?  
 Au milieu des troupeaux on en va faire choix,  
 Le valet des bergers va commander aux rois,  
 Une marque en la peau où l'oracle descouvre  
 Dans le parc des brebis l'heritier du grand Louvre.

Ainsy, l'Eglise ainsy accouche de son fruct ;  
 En fuyant aux deserts le dragon la poursuit ;  
 L'enfant chassé des rois est nourry par les bestes ;  
 Cet eufant brisera de ces grands roys les testes

(1) Le poète reprend son énumération, qui est ici plus rapide ; il marque seulement au passage Commode, Décus, etc...

Qui l'ont proscrit, banny, outragé, dejetté,  
 Blessé, chassé, battu de faim, de pauvreté.  
 Or ne t'advienne point, espouse et chere Eglise,  
 De penser contre Christ ce que dit sur Moyse  
 La simple Sephora, qui, voiant circoncir  
 Ses enfants, estima qu'on les vouloit occir.  
 Tu es mary de sang, ce dit la mere folle.  
 Temeraire et par trop blasphemante parole :  
 Car cette effusion qui luy desplait si fort  
 Est arre (1) de la vie, et non pas de la mort.

Venez donc, pauvreté, faim, fuittes et blessures,  
 Bannissements, prison, proscriptions, injures ;  
 Vienne l'heureuse mort, gage pour tout jamais  
 De la fin de la guerre et de la douce paix.

Fuiez, triumphes vains, la richesse et la gloire,  
 Plaisirs, prosperité, insolente victoire,  
 O pieges dangereux et signes évidents  
 Des tenebres, du ver et grincements de dents !

Entrons dans une piste et plus vive et plus freische,  
 Du temps qu'au monde impur la pureté se presche,  
 Où le siecle qui court nous offre et va contant  
 Autant de cruantez, des jugements autant  
 Qu'au trois mille ans premiers de l'enfance du monde,  
 Qu'au quinze cents après de l'Eglise seconde (2).

Voicy un ennemy de la gloire de Dieu  
 Qui s'esleve en son rang, qui occupe ce lieu :  
 L'Aubespain, qui premier, d'une ambition folle,  
 Cuida fermer le cours à la vive parolle,  
 Et qui, bridant les dents par des baillions de bois,  
 Aux mourans refusa les soulas de la voix.  
 Voyant à ses costez cette petite armée  
 Grouiller, l'ire de Dieu, en son corps animée,

(1) Pour *arre*, gage.

(2) Ici d'Aubigné fait défiler un nouveau cortège de persécuteurs ; voici en tête Arundel, l'archevêque de Cantobery, et, après lui : le comte Félix, ivre de colère et de vin,

« le stupide Mesnier, ministre d'injustice, »

le chancelier du Prat, puis le conseiller l'Aubépin, et quelques autres que l'on trouvera ici.

Choisit pour ses parrains les ongles de la faim.  
 Lié par ses amis de l'une et l'autre main,  
 Comme il grinçoit les dents contre la nourriture,  
 Ses amis d'un baïllon en firent ouverture ;  
 Mais avec les coulis de sa gorge coula  
 Un gros amas de vers qui à coup l'estrangla.  
 Le celeste courroux luy parut au visage.  
 Nul pour le deslier n'eut assez de courage :  
 Chacun trembla d'horreur et chacun estonné  
 Quitta ce baïllonneur et mort baïllonné.

Petits soldats de Dieu, vous renaistrez encore  
 Pour destruire bien tost quelque prince mi-more.  
 O Roy, mespris du ciel, terreur de l'univers,  
 Herodes glorieux, n'attens rien que les vers :  
 Espagnol triumpnant, Dieu vengeur à sa gloire  
 Peindra de vers ton corps, de mes vers ta memoire.

Ceux dont le cœur brusloit de rages au dedans,  
 Qui couvoient dans leur sein tant de flambeaux ardents  
 En attendant le feu préparé pour leurs ames,  
 Ces enflammez au corps ont resseny des flammes.  
 Bellomente, bruslant des infernaux tisons,  
 Eut pour jeu les procès, pour palais les prisons,  
 Cachots pour cabinets, pour passe-temps les gehennes.  
 Dans les crottons obscurs, au contempler des peines,  
 Aux yeux des condamnez il prenoit ses repas :  
 Hors le seuil de la geole il ne faisoit un pas.  
 Le jour luy fut tardif et la nuict trop hastive  
 Pour haster les procès : la vengeance tardive  
 Contenta sa langueur par la severité,  
 Un petit feu l'atteint par une extrémité,  
 Et au bout de l'orteil ; ce feu estoit visible.  
 Cet insensible aux pleurs ne fut pas insensible,  
 Et luy tarda bien plus que cette vive ardeur  
 N'eust faict le long chemin du pied jusques au cœur  
 Que les plus longs procès longs et facheux ne furent :  
 Tous les membres, de rang, ce feu vengeur reçeurent.  
 Ce hastif à la mort se mourut peu à peu,  
 Cet ardent au brusler fit espreuve du feu

Pour un peché pareil, mesme peine evidente  
 Brusla Pont-cher, l'ardent chef de la chambre ardente.

L'ardeur de cettuy-cy se vid, venir à l'œil.  
 La mort entre le cœur et le bout de l'orteil  
 Fit sept divers logis, et comme par tranchées  
 Partage l'assiégé ; ses deux jambes haschées,  
 Et ses cuisses après servirent de sept forts ;  
 En repoussant la mort, il endura sept morts.

L'evesque Castelan, qui, d'une froideur lente,  
 Cachoit un cœur bruslant de haine violente,  
 Qui, sans colere, usoit de flammes et de fer,  
 Qui pour dix mille morts n'eust daigné s'eschauffer.  
 Ce fier doux en propos, cet humble de col roide,  
 Jugeoit au feu si chaud d'une façon si froide :  
 L'une moitié de luy se glaça de froideur,  
 L'autre moitié fuma d'une mortelle ardeur.

Voyez quels justes poids, quelles justes balances  
 Balacent dans les mains des celestes vengeances,  
 Vengeances qui du ciel descendent à propos,  
 Qui entendent du ciel qui ouirent les mots  
 De l'imposteur Picard, duquel à la semonce  
 La mort courut soudain pour luy faire response :  
 « Vien, mort, vien, prompte mort (ce disoit l'effronté),  
 Si j'ay rien prononcé que sainte vérité,  
 Venge ou approuve Dieu, le faux ou veritable. »  
 La mort se resveilla, frappa le detestable  
 Dans la chaire d'erreur : quatre mille auditeurs,  
 De ce grand coup du ciel abbrutis spectateurs,  
 N'eurent pas pour ouir de fidelles oreilles  
 Et n'eurent des vrays yeux pour en voir les merveilles.

Lambert, inquisiteur, ainsy en blasphemant  
 Demeura bouche ouverte, emporté au couvent,  
 Fut trouvé, sans sçavoir l'authœur du faict estrange,  
 Aux fossez du couvent noyé dedans la fange.  
 Maint exemple me cherche, et je ne cherche pas  
 Mille nouvelles morts, mille estranges trespas  
 De noz persecuteurs ; ces exemples m'ennuient,  
 Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuient.

Je suis importuné de dire comme Dieu  
 Aux rois, aux ducs, aux chefs, de leur camp au millieu,  
 Rendit, exerça, fit droict, vengeance et merveille,  
 Crevant, poussant, frappant l'œil, l'espaule et l'oreille ;

Mais le trop long discours de ces notables morts  
 Me faict laisser à part ces vengeances des corps,  
 Pour m'envoler plus haut et voir ceux qu'en ce monde  
 Dieu a voulu arrer (1) de la peine seconde :  
 De qui l'esprit frappé de la rigueur de Dieu  
 Desja sentit l'enfer au parti de ce lieu.  
 La justice de Dieu par vous sera louée,  
 Vous donnerez à Dieu vostre voix enrouée,  
 Demons desesperez, par qui, victorieux,  
 Le cruel desespoir fut vainqueur dessus eux  
 Le desespoir, le plus des peines eternelles  
 Ennemy de la foy, vainquit les infidelles.

Le Rhosne en a sonné, alors qu'en hurlements  
 Renialme et Revet desgorgeoient leurs tourments.  
 « J'ay (dict l'un) condamné le sang et l'innocence. »  
 Ce n'estoit repentir, c'estoit une sentence  
 Qu'il prononçoit enflé et gros de mesme esprit  
 Du demon qui, par force, avoüa Jesus-Christ.

Ce mesme esprit, preschant en la publicque chaire,  
 Fit escrier Latome à sa fureur derniere :  
 « Le grand Dieu m'a frappé en ce publicque lieu,  
 Moy qui publicquement blasphemois contre Dieu. »

Noz yeux mesmes ont veu, en ces derniers orages,  
 Où cet esprit immonde a semé de ses rages.  
 C'est luy qui a ravy le sens aux insolents,  
 A Bezihy, Cosseins, à Tavanès sanglants;  
 Le premier de ces trois a galoppé la France  
 Monstrant ses mains au ciel, bourrelles d'innocence :  
 « Voicy (ce disoit-il) l'esclave d'un bourreau  
 Qui a sur les agneaux desployé son couteau :  
 Mon ame pour jamais en sa memoire tremble,  
 L'horreur et la pitié la deschirent ensemble. »

Le second fut frappé aux murs des Rochelois.  
 On a caché le fruit de ses dernieres voix :  
 La verité pressée a trouvé la lumiere,  
 Car on n'a peu celer sa sentence derniere :  
 Du style du premier, et pour mesme action  
 Il prononça mourant sa condamnation.

(1) Ou *arrer*, donner des arrhes.

Le tiers, qui fut cinquiésme au conseil des coupables,  
 Bavoit plus abbruty : il a semé ses fables  
 A l'entour de Paris, et le changement d'air  
 Ne le faisant jamais qu'en condamné parler.  
 Il fut lié, mais plus gehenné de conscience,  
 Satan fut son conseil, l'enfer son esperence.

Le cardinal Polus, plein de mesme demons,  
 Fut jadis le miroüer de ces trois compagnons.  
 Nous en sçavons plusieurs que nos honteuses veües  
 Ont veus nuds et bavans et hurlans par les rües,  
 Prophetes de leur mort, confesseurs de leurs maux,  
 De nostres presageurs enseignements très-beaux.

Il ne faut point penser que vers, couteaux ni flammes  
 Soient tels que les flambeaux qui attacquoient les ames.  
 Rien n'est si grand que l'ame, il est très-evident  
 Qu'à l'esgard du sujet s'augmente l'accident,  
 Comme, selon le bois, la flamme est perdurable.  
 Ces barbares avoient au lieu d'une ame un diable,  
 Duquel la bouche plaine a par force annoncé  
 Les crimes de leurs mains, le sang des bons versé,  
 Le desespoir minant qui leur tient compagnie,  
 Rongeant cœur et cerveau jusqu'en fin de la vie.

Que tu viens à regret, charlatan Florentin,  
 Qui de France as sucé puis mordu le tetin,  
 Comme un cancer mangeur et meurtrier insensible,  
 Un cancer de sept ans, à toy, aux tiens horrible,  
 T'oste esprit, sens et sang ; un traistre et lent effort,  
 Traistre, lent, te faisant charongne avant ta mort,  
 Empuanty de toy, et t'atteint la vengeance  
 Au point qui donna trefve au repos de la France.  
 Excellente duchesse, icy la vérité  
 A forcé les liens de la proximité,  
 Dans mon sein allié tu as versée tes plaintes  
 Du malheur domesticqu', qui ne seroient esteintes,  
 Non plus que la clameur qui donna gloire à Dieu,  
 Lors que le condamné publia par abveu  
 Qu'en luy, cinquiésme autheur de l'inicque journée,  
 La vengeance de Dieu s'en alloit terminée.

Mais voicy les derniers sur lesquels on a veu  
 Du Dieu fort et jaloux le courroux plus esmeu,

Quand de ses jugements les principes terribles  
A ces cœurs endurcis se sont rendus visibles.

Crescence, cardinal, qui à ton pourmenoir  
Te vis accompagné du funebre chien noir,  
Chien qu'on ne put chasser, tu conneus ce chien mesme  
Qui t'abbayoit au cœur de rage si extreme  
Au concile de Trente : et ce mesme demon  
Dont tu ne sçavois pas la ruse, bien le nom,  
Ce chien te fit prévoir, non pourvoir à ta perte ;  
Ta maladie fut en santé decouverte ;  
Il ne te quitta plus du jour qu'il t'eust fait voir  
Ton mal, le mal la mort, la mort le desespoir.

Je me haste à porter dans le fond de ce temple  
D'Olivier, chancelier, le tableau et l'exemple :  
Cettuy-cy, visité du cardinal sans pair,  
Sans pair en trahison, sentit saillir d'enfer  
Les hostes de Saül ou du cardinal mesme,  
Quand son corps, plus changé que n'estoit la mort blesme,  
Ce corps sec, si caduc qu'il ne levoit la main  
De l'estomach au front, aussy tost qu'il fut plain  
Des dons du cardinal, du bas jusques au feste  
Enlevoit les talons aussy-tost que la teste,  
Tomboit, se redressoit, mit en pièces son lict,  
S'escria de deux voix : « O cardinal maudit,  
Tu nous fais tous damner ! » Et, à cette parolle,  
Cette peste s'en va et cette ame s'envolle.

Cette force inconnüe et ces bonds violents  
Eurent mesme moteur que ces grands mouvements  
Que sent encore la France, ou que ceux qui parurent  
Quand dans ce cardinal tous les diables moururent  
Au moins eussent plustost supporté le tombeau  
Que de perdre en ce monde un organe si beau :  
On a celé sa mort et caché la fumée  
Que ce puant flambeau de la France allumée,  
Esteint, aura rendu ; mais le courroux des Cieux  
Donna de ce spectacle une idée à nos yeux.  
L'air, noirci de demons ainsy que de nuages,  
Creva des quatre parts d'impetueux orages ;  
Les vents, les postillons de l'ire du grand Dieu,  
Troublez de cet esprit, retroublerent tout lieu ;

Les deluges espaiz des larmes de la France  
 Rendirent l'air tout eau de leur noire abondance,  
 Cest esprit boutte-feu, au bondir de ces lieux,  
 De foudres et d'esclairs mit le feu dans les cieux.  
 De l'enfer tout fumeux la porte desserrée  
 A celuy qui l'emplit prepara cette entrée ;  
 La terre s'en creva, la mer enfla ses monts,  
 Ses monts et non ses flots, pour couler par ses fonds  
 Mille morts aux enfers, comme si par ses vies  
 Satan goustoit encor des vieilles inferies (1)  
 Dont l'odeur lui plaisoit, quand les anciens Romains  
 Sacrifioient l'humain aux cendres des humains.  
 La terre en triompha, l'air et la terre et l'onde  
 Refaisant le cahos qui fut avant le monde.  
 Le combat des demons à ce butin fut tel  
 Que des chiens la curée au corps de Jezabel,  
 Ou d'un prince françois qui, d'un clas de la sorte,  
 Fit sonner le maillet de l'inferralle porte.

Scribes, qui demandez aux tesmoignages saintcs  
 Qu'ils fascinent voz yeux de voz miracles feints,  
 Si vous pouvez user des yeux et des oreilles,  
 Voyez ces monstres hauts, entendez ces merveilles  
 Y a-il rien commun ? Trouvez-vous de ces tours  
 De la sage nature en l'ordinaire cours ?

Le meurtrier sent le meurtre, et le paillard attise  
 En son sang le venin fruict de sa paillardise ;  
 L'irrité contre Dieu est frappé de courroux ;  
 Les eslevez d'orgueil sont abbatus de poux ;  
 Dieu frappe de frayeur le fendant temeraire,  
 De feu le boutte-feu, de sang le sanguinaire.  
 Trouvez-vous ces raisons en la chaisne du sort,  
 Telle proportion de la vie à la mort ?  
 Est-il vicissitude ou fortune qui puisse  
 Fausse et folle trouver si à poinct la justice ?  
 Tels jugemens sont-ilz d'un esgaré cerveau  
 A qui voz peintres font un ignorant bandeau ?  
 Sont-ce là des arrests d'une femme qui roule  
 Sans yeux, au gré des vents, sur l'inconstante boulle :

(1) Du latin *inferia* : sacrifices offert aux mânes : victimes immolées aux mânes.



Troubler tout l'univers pour ceux qui l'ont troublé :  
 D'un diable emplir le corps d'un esprit endiablé ;  
 A qui espere au mal arracher l'esperance ;  
 Aux prudents contre Dieu la vie et la prudence ;  
 Oster la voix à ceux qui blasphemoyent si fort ;  
 S'il adjouroient la mort leur envoyer la mort ;  
 Trancher ceux à morceaux qui detranchoient l'Eglise ;  
 Aux exquis inventeurs donner la peine exquise ;  
 Frapper les froids meschants d'une froide langueur ;  
 Embrazer les ardents d'une bouillante ardeur ;  
 Brider ceux qui bridoyent la loüange divine ;  
 La vermine du puits estouffer de vermine ;  
 Rendre dedans le sang les sanglants submergez,  
 Livrer le loup au loup, le fol aux enragez ;  
 Pour celui qui enflait le cours d'une harangue  
 Contre Dieu, l'estouffer d'une enflure de langue ?

J'ay crainte, mon lecteur, que tes esprits, lassez  
 De mes tragiques sens, ayent dict : C'est assez !  
 Certes, ce seroit trop si noz ameres plaintes  
 Vous contoient des romans les charmeresses feintes.  
 Je n'escriis point à vous, enfans de vanité,  
 Mais recevez de moi, enfans de verité,  
 Ainsy qu'en un faisceau les terreurs demi-vives,  
 Testaments d'Antioch, repentances tardives.  
 Le sçavoir prophané, les soupis de Spera  
 Qui sentit ses forfaitcs et s'en desespera ;  
 Ceux qui, dans Orleans, sans chiens et sans morsures,  
 Furent frappez de rage, à qui les mains impures  
 Des peres, meres, sœurs et freres et tuteurs  
 Ont apporté la fin, tristes executeurs ;  
 De Lizet l'orgueilleux la rude ignominie,  
 De luy, de son Simon la mortelle manie,  
 La lepre de Romma et celle qu'un plus grand  
 Pour les siens et pour soy perpetuelle prend ;  
 Le despoir des Morins, dont l'un à mort se blesse,  
 Les foyers de Rusé et de Faye d'Espesse.

Icy le haut tonnand sa voix grosse hors met,  
 Et guerre, et soulfhre et feu sur la guerre transmet,  
 Faict la charge sonner par l'airain du tonnerre,  
 Il a la mort, l'enfer, souldoyez pour sa guerre ;

Monté dessus le dos des Cherubins mouvans,  
Il vole droict, guindé sur les aisles des vents.  
Un temps, de son Eglise il soustint l'innocence,  
Ne marchant qu'au secours, et non à la vengeance ;  
Ores aux derniers temps et aux plus rudes jours,  
Il marche à la vengeance, et non plus au secours.

## LIVRE SEPTIÈME

### JUGEMENT (1)

Baisse donc, Eternel, tes hauts cieux pour descendre,  
Frappe les monts cornus, fais-les fumer et fendre,  
Loge le pasle effroy, la damnable terreur,  
Dans le sein qui te hait et qui loge l'erreur ;  
Donne aux foibles agneaux la salutaire crainte.  
La crainte, et non la peur, rende la peur esteinte.  
Pour me faire instrument à ces effets divers,  
Donne force à ma voix, efficace à mes vers ;  
A celui qui t'advoüe, ou bien qui te renonce.  
Porte l'heur ou malheur, l'arrest que je prononce.  
Pour neant nous semons, nous arrosons en vain,  
Si l'esprit de vertu ne porte dans sa main

(1) Ce dernier livre, que nous donnons intégralement, renferme de très grandes beautés. Le poète y dépeint d'abord le bonheur éternel réservé aux élus, et l'éternel châtement qui frappera les réprouvés. Mais il s'interrompt tout à coup. « Mais quoy! c'est trop chanter! » s'écrie-t-il. « Il faut tourner les yeux. » Il montre alors la venue du Dieu vengeur; il nous fait assister à la résurrection des morts, il fait retentir à nos oreilles les trompettes du jugement; avant de nous faire entendre la voie même de Dieu, il fait parler la nature, qui reproche aux hommes criminels son déshonneur; le feu qui consuma les bûchers des martyrs; l'eau qui roula leur sang dans le lit de ses rui sseaux; l'air qu'empuantit l'odeur des corps meurtris; les arbres qui durent remplir l'office de gibets, s'adressent tour à tour aux bourreaux.

Enfin Dieu fait éclater son amour pour les bons, son courroux contre les méchants. En vain ceux-ci appellent et recherchent la mort. Ils sont condamnés à ne connaître désormais

« Que l'éternelle soif d'une mort impossible. »

M. Samuel Rocheblave (*Agrippa d'Aubigné*, p. 98) dit que ce jugement dernier est « si grand, si colossal, qu'il dépasse, qu'il éclipse tout ce qui a été jamais écrit, peint ou sculpté, sur ce formidable sujet, » et M. Lanson, dans son *Histoire de la littérature française*, déclare que, bien qu'elles soient « malheureusement un peu troubles et mêlées par la faute de l'auteur qui n'a pas daigné nettoyer son chef-d'œuvre et retirer les pièces manquées et mal venues, ... il n'y a rien de plus grand en notre langue que ces pages finales des *Tragiques*. » Le poème se termine par un extase du poète devant les splendeurs et les béatitudes des cieux éternels.

L'heureux accroissement. Pour les hautes merveilles,  
 Les Pharaons ferrez n'ont point d'yeux, ni d'oreilles,  
 Mais Paul et ses pareils à la splendeur d'en haut  
 Prennent l'estonnement pour changer comme il faut.  
 Dieu veut que son image en nos cœurs soit empreinte,  
 Estre craint par amour, et non aimé par crainte ;  
 Il haït la pasle peur d'esclaves fugitifs,  
 Il ayme ses enfants amoureux et craintifs.

Qui seront les premiers sur lesquels il desploye  
 Ce paquet à malheur ou à parfaicte joye ?  
 Je viens à vous, des deux fidelle messenger,  
 De la gehenne sans fin à qui ne veut changer,  
 Et à qui m'entendra, comme Paul Ananie,  
 Ambassadeur portant et la veüe et la vie.

A vous la vie, à vous qui pour Christ la perdez,  
 Et qui, en la perdant, très seure la rendez,  
 La mettez en lieu fort, imprenable, en bonn'ombre,  
 N'attachans la victoire et le succez au nombre ;  
 A vous, soldats sans peur, qui presque en toutes parts  
 Voyez vos compagnons par la frayeur esparts,  
 Ou, par l'espoir de l'or, les frequentes revoltes,  
 Satan qui prend l'yvroye et en faict ses recoltes,  
 Dieu tient son van trieur pour mettre l'aire en point.  
 Et consumer l'esteule (1) au feu qui ne meurt point.  
 Ceux qui à l'eau d'Oreb feront leur ventre boire  
 Ne seront point choisis compagnons de victoire,  
 Le Gedeon du Ciel, que ses freres voulaient  
 Mettre aux mains des tyrans alors qu'ils les fouloient,  
 Destruisant par sa mort un angelicqu'ouvrage,  
 Aymants mieux estre serfs que suivre un haut courage ;  
 Le grand Jerobaal n'en tria que trois cents,  
 Prenant les diligents pour dompter les puissants,  
 Vainqueur maugré les siens, qui par poltronnerie  
 Refusoient à son heur l'assistance et la vie.

Quand vous verrez encor les asservis mastins  
 Dire : « Nous sommes serfs des princes philistins »,  
 Vendre à leurs ennemis leurs Sansons et leurs braves,  
 Sortez trois cents choisis et de cœurs non esclaves.

(1) *Esteule* ou *êteule*, paille.

Sans conter Israel, lappez en haste l'eau,  
 Et Madian sera deffaict par son couteau.  
 Là trente mille avaient osté l'air à vos faces :  
 A vos fronts triomphants ils vont quitter leur place,  
 Vos grands vous estouffoient, magnanimes guerriers :  
 Vous levez en haut la cime à vos lauriers.  
 Du fertile champ d'honneur Dieu cercle ses espines  
 Pour en faire succer l'humeur à vos racines.  
 Si mesmes de nos troncs vous voyez assecher  
 Les rameaux vos germaines, c'est qu'ils souloient cacher  
 Et vos fleurs, et vos fruicts, et vos branches plus vertes,  
 Qui plus rempliront l'air estant plus decouvertes.

Telle est du sacré mont la generation  
 Qui au sein de Jacob met son affection.  
 Le jour s'approche auquel auront ses debonnaires  
 Fermes prosperitez, victoires ordinaires ;  
 Voire dedans leurs lits il faudra qu'on les oye  
 S'esgayer en chantant de tressaillante joye.  
 Ilz auront tout d'un temps à la bouche leurs chants,  
 Et porteront au poing un glaive à deux tranchants  
 Pour fouller à leurs pieds, pour destruire et deffaïre  
 Des ennemis de Dieu la canaille adverse,  
 Voir pour empongner et mener prisonniers  
 Les empereurs, les roys et princes les plus fiers,  
 Les mettre aux ceps, aux fers, punir leur arrogance  
 Par les effects sanglants d'une juste vengeance ;  
 Si que ton pied vainqueur tout entier baignera  
 Dans le sang qui du meurtre à tas regorgera,  
 Et dedans le canal de la tuerie extremes  
 Les chiens ne gorgeront de sang de leur chef mesme.

Je retourne à la gauche, ô esclaves tondus !  
 Aux diables faux marchands et pour neant vendus,  
 Vous leur avez vendu, livré, donné en proye,  
 Ame, sang, vie, honneur ! Où en est la monnoye ?

Je vous voy là cachez, vous que la peur de mort  
 A fait si mal choisir l'abysme pour le port  
 Vous dans l'esprit desquels une frivolle crainte  
 A la crainte de Dieu et de l'enfer esteinte,  
 Que l'or faux, l'honneur vain, les serviles estats  
 Ont rendu revoltez, parjures, apostats ;

De qui les genoux las, les inconstances molles,  
 Ploient au gré des vents aux pieds de leurs idolles  
 Les uns, qui de soupirs montrent ouvertement  
 Que le fourneau du sein est enflé de tourment ;  
 Les autres, devenus stupides par usance,  
 Font dormir, sans tuer, la pasle conscience,  
 Qui se resveille et met, forte par son repos,  
 Ses aiguillons crochus dans les moëlles des os.  
 Maquignons de Satan, qui, par espoir et craintes,  
 Par feintes pietez et par charitez feintes,  
 Diligents charlatans, pipez et maniez  
 Noz rebelles fuitifs, non excommuniez,  
 Vous vous esjouissez, estants retraicts des vices  
 Et puants excréments. Gardez nos immondices,  
 Nos rongneuses brebis, les pestes du troupeau,  
 Ou galles que l'Eglise arrache de sa peau.

Je vous en veux à vous, apostats degenères,  
 Qui lechez le sang frais tout fumant de vos peres  
 Sur les pieds des tueurs ; serfs qui avez servy  
 Les bras qui ont la vie à vos peres ravy.  
 Vos peres sortiront des tombeaux effroyables ;  
 Leurs images au moins paroistront venerables  
 A vos sens abbattus, et vous verrez le sang  
 Qui mesle sur leurs chefs les touffes de poil blanc.  
 Du poil blanc hérissé de vos poltronneries ;  
 Ces morts reprocheront le present de vos vies.  
 En lavant, pour disner avec ces inhumains,  
 Ces peres saisiront vos inutiles mains  
 En disant : « Voy-tu pas que tes mains faineantes  
 Lavent soubz celles-là qui, de mon sang gouttantes,  
 Se purgent dessus toy et versent mon courroux  
 Sur ta vilaine peau, qui se lave dessous ?  
 Ceux qui ont retranché les honteuses parties,  
 Les oreilles, les nez, en triomphe des vies,  
 En ont fait les cordons des infames chappeaux,  
 Les enfans de ceux-là caressent tels bourreaux !  
 O esclave coquin ! celui que tu salües  
 De ce puant chappeau espouvante les rües  
 Et te salüe en serf : un esclave de cœur  
 N'achepteroit sa vie à tant de deshonneur.

Fais pour ton pere, au moins, ce que fit pour son maistre  
 Un serf (mais vieux Romain), qui se fit mesconnoistre  
 De coups en son visage, et puis si bel effort  
 De venger son Posthume avec si belle mort ! »

Vous armez contre nous, vous ayez mieux la vie  
 Et devenir bourreaux de vostre compagnie ;  
 Vilains marchands de vous, qui avez mis à prix  
 Le libre respirer de vos puants esprits ;  
 Assassins pour du pain, meurtriers pasles et blesmes,  
 Coupe-jarets, bourreaux d'autrui et de vous-mesmes.  
 Vous cherchez de l'honneur, parricides bastards ;  
 Or, courez aux assauts et volez aux hazards ;  
 Vous baverez en vin le vin de vos bravades ;  
 Cherchez, gladiateurs, en vain les estocades ;  
 Vous n'auriez plus d'honneur, n'osant vous ressentir  
 Ou d'un soufflet reçu ou d'un seul dementir (1).  
 Desmentir ne soufflet ne sont tel vitupere (2)  
 Que d'estre le valet du bourreau de son pere.  
 Vos peres ont changé en retraicts les hauts lieux,  
 Ils ont foulé aux pieds l'hostie et les faux dieux :  
 Vous apprendrez, valets, en honteuse vieillesse,  
 A chanter au lestrain (3) et respondre à la messe.  
 Trois Bourbons, autrefois de Rome la terreur,  
 Pourroient-ils voir du ciel, sans ire et sans horreur,  
 Leur ingrat successeur quitter leur trace et estre  
 Rinceur de la canette (4), humble valet d'un prestre,  
 Luy retordre la queüe, et d'un cierge porté  
 Faire amende honorable à Satan redouté ?  
 Que dirois-tu, Bourbon, de ta race honteuse ?  
 Tu dirois, je le sçay, que l'engeance est doubteuse.  
 Ils ressusciteront, ces peres triomphants ;  
 Vous ressusciterez, detestables enfants :  
 Et honteux, condamnez, sans fuites ni refuges,  
 Vos peres de ce temps alors seront vos juges.  
 Vray est que les tyrans, avec inicque soing,  
 Vous mirent à leurs pieds, en rejettant au loing

(1) Démenti.

(2) Blâme.

(3) Lutrin.

(4) Burette.

La veritable voix de tous clients fidelles.  
 Avec art vous privant de leurs seures nouvelles,  
 Ils vous ont empesché d'apprendre que Louys,  
 Et comment il mourut pour Christ et son païs ;  
 Ils vous ont desrobé de vos ayeuls la gloire,  
 Imbu vostre berceau de fables pour histoire,  
 Choisi, pour vous former en moines et cagots  
 Ou des galands sans Dieu, ou des pedans bigots.  
 Princes qui, vomissans la salutare grace,  
 Tournez au ciel le dos et à l'enfer la face ;  
 Qui, pour regner icy, esclaves vous rendez,  
 Sans mesurer le gain à ce que vous perdez,  
 Vous faictes esclatter aux temples voz musicques,  
 Votre cheute fera hurler voz domesticques ;  
 Au jour de vostre change on vous pare de blanc,  
 Au jour de son courroux Dieu vous couvre de sang.  
 Vous avez pris le ply d'atheistes prophanes,  
 Aymé pour paradis les pompes courtisanes ;  
 Nourris du laict d'esclave, ainsy assubjectis,  
 Le sens vainquist le sang et vous fit abbrutits.

Ainsi de Scanderbeg l'enfance fut ravie  
 Soubs de tels precepteurs, sa nature asservie  
 En un serrail coquin ; de delices friand,  
 Il huma pour son lait la grandeur d'Orient ;  
 Par la voix des muphtis on emplit ses oreilles  
 Des faicts de Mahomet et miracles des vieilles ;  
 Mais le bon sens vainquit l'illusion des sens,  
 Luy faisant mespriser tant d'arborez croissans  
 (Les armes qui faisoient courber toute la terre),  
 Pour au grand empereur oser faire la guerre  
 Par un petit troupeau ruiné et mal en poinct.  
 Se fit le chef de ceux qu'il ne connoissoit point.  
 De là tant de combats, tant de faicts, tant de gloire,  
 Que chacun les peut lire, et nul ne les peut croire.  
 Le ciel n'est plus si riche à noz nativitez,  
 Il ne nous depart plus de generositez,  
 Ou bien nous trouverions de ces engeances hautes,  
 Si les maistres du siecle y faisoient moins de fautes.  
 Ces œufs en un nid ponds, en un autre couvez,  
 Se trouvent œufs d'aspic quand ils sont esprouvez ;



Plus tost ne sont esclous que ces mortels viperes  
 Fichent l'ingrat fisson dans le sein de faux peres,  
 Ou c'est que le regne est à servir condamné,  
 Ennemy de vertu et d'elle abandonné.  
 Quand le terme est escheu des divines justices,  
 Les cœurs abastardis sont infectez de vices :  
 Dieu frappe le dedans, oste premierement  
 Et retire le don de leur entendement ;  
 Puis, sur le coup qu'il veut nous livrer en servage,  
 Il fait fondre le cœur et secher le courage.  
 Or cependant voicy que promet seurement,  
 Comme petits pourtraicts du futur jugement,  
 L'Eternel aux meschants, et sa colere ferme  
 N'oublie, ains par rigueur se payera du terme.  
 Il n'y a rien du mien ni de l'homme en ce lieu.  
 Voicy les propres mots des organes de Dieu :  
 « Vous qui persecutez par fer mon heritage,  
 Vos flancs ressentiront le prix de vostre ouvrage :  
 Car je vous frapperai d'espais aveuglements,  
 De playes de l'Egypte et de forcenements.  
 Princes qui commettez contre moy felonnie,  
 Je vous arracheray le sceptre avant la vie ;  
 Vos filles se vendront à vos yeux impuissants,  
 On les violera ; leurs effroys languissants  
 De vos bras enferrez n'auront point d'assistance,  
 Vos valets vous vendront à la brute puissance  
 De l'avare achepteur, pour tirer en sueurs  
 De vos corps goutte à goutte autant ou plus de pleurs  
 Que vos commandements n'en ont versé par terre.  
 Vermisseaux impuissants, vous m'avez fait la guerre,  
 Vos mains ont chastié la famille de Dieu,  
 O verges de mon peuple ! et vous irez au feu.  
 Vous, barbares citez, quittez le nom de France  
 Attendants les esprits de la haute vengeance :  
 Vous qui de faux parfums enfumastes Leté,  
 Qui de si bas avez pû le ciel irriter,  
 Il faut que ces vengeurs en vous justice rendent,  
 Que pour les recevoir vos murailles se fendent  
 Et comme en Hiericho vos bastions soient mis  
 En poudre aux yeux, aux voix des braves ennemis.

Vous, sanglantes citez (Sodomes aveuflées),  
 Qui, d'aveugles courroux contre Dieu desreiglées,  
 N'avez transy d'horreur aux visages transis,  
 Puantes de la chair, du sang de mes occis. »

Entre toutes, Paris, Dieu en son cœur imprime  
 Tes enfans qui crioient sur la Hierosolyme (1),  
 A ce funeste jour que l'on la destruisoit.  
 L'Eternel se souvient que chacun d'eux disoit :  
 « A sac, l'Eglise à sac, qu'elle soit embrazée  
 « Et jusqu'au dernier pied des fondemens razée ! »  
 Mais tu seras un jour labourée en sillons,  
 Babel, où l'on verra les os et les charbons,  
 Reste de ton palais et de ton marbre en cendre.  
 Bien heureux l'estrangeur qui te sçaura bien rendre  
 La rouge cruauté que tu as sçeu chercher ;  
 Juste le reistre noir, volant pour arracher  
 Tes enfans acharnez à ta mamelle impure,  
 Pour les froisser brisez contre la pierre dure ;  
 Maudit sera le fruict que tu tiens en tes bras,  
 Dieu maudira du ciel ce que tu beniras :  
 Puante jusqu'au ciel, l'œil de Dieu te deteste,  
 Il attache à ton dos la devorante peste  
 Et le glaive et la faim dont il fera mourrir  
 Ta jeunèsse et ton nom pour tout jamais perir.

Soubs toy, Hierusalem meurtriere, revoltée,  
 Hierusalem qui es Babel ensanglantée,  
 Comme en Hierusalem, diverses factions  
 Doubleront par les tiens tes persecutions ;  
 Comme en Hierusalem, de tes portes rebelles  
 Tes mutins te feront prisons et citadelles ;  
 Ainsy qu'en elle encor, tes bourgeois affolez,  
 Tes bouttefeux, prendront le faux nom de zelez.  
 Tu mangeras, comme elle, un jour la chair humaine.  
 Tu subiras le joug pour la fin de ta peine,  
 Puis tu auras repos : ce repos sera tel  
 Que reçoit le mourant avant l'accez mortel.  
 Juifs, Parisiens, très justement vous estes ;  
 Comme eux traistres, comme eux massacreurs des prophetes.

(1) Jérusalem.

Je voy courir les maux, approcher je les voy,  
 Au siege languissant par la main de ton roy.  
 Citez yvres de sang et de sang alterées,  
 Qui avez soif de sang et de sang enyvrees,  
 Vous sentirez de Dieu l'espouvantable main :  
 Vos terres seront fer, et vostre ciel d'airain :  
 Ciel qui au lieu de pluye envoie sang et poudre,  
 Terre de qui les bleds n'attendent que le foudre.  
 Vous ne semez que vent en steriles sillons,  
 Vous n'y moissonnerez que volants tourbillons  
 Qui à vos yeux pleurants, folle et vaine canaille,  
 Feront piroüetter les esprits et la paille.  
 Ce qui en restera et deviendra du grain  
 D'une bouche estrangere estanchera la faim :  
 Dieu suscitez de loing, comme une espaisse nue,  
 Un peuple tout sauvage, une gent inconüe.  
 Impudente de front, qui n'aura, triomphant,  
 Ni respect du vieillard ni pitié de l'enfant,  
 A qui ne servira la piteuse harangue.  
 Tes passions n'auront l'usage de la langue :  
 De tes faux citoyens les detestables corps  
 Et les chefs traineront exposez au dehors :  
 Les corbeaux resjouis, tous gorgez de charogne,  
 Ne verront à l'entour aucun qui les eslogne :  
 Tes ennemis feront, au milieu de leur camp,  
 Foire de tes plus forts, qui, vendus à l'encan,  
 Ne seront encheris : aux villes assiegées,  
 L'œil have et affamé des femmes enragées  
 Regardera la chair de leurs maris ayez ;  
 Les maris forcenez lanceront affamez  
 Les regards alouvis sur les femmes aimées,  
 Et les deschireront de leurs dents affamées.  
 Quoy plus : celles qui lors en deuil enfanteront,  
 Les enfants demi-nais du ventre arracheront,  
 Et du ventre à la bouche, affin qu'elles survivent,  
 Porteront l'avorton et les peaux qui le suivent.  
 L'homme de qui l'esprit et penser est poi  
 Dessus les Cieux des Cieux, vers la divinité  
 A servir, adorer, contempler et connoistre,  
 Puis qu'il n'y a mortel que l'abject du bas estre,

Est exempt de la loy qui soubs la mort se rend,  
Et de ce privilege a le Ciel pour garand.

Si aurez-vous, payens, pour juges voz pensées.  
Sans y penser au vent par vous-mêmes poussées  
En voz laborieux et si doctes escrits,  
Où entiers vous voulez, compagnons des esprits,  
Avoir droict quelque jour, de voz sens le service  
Et voz doigts auroient-ils faict un si haut office  
Pour n'y participer? Nenny : vos nobles cœurs  
Pour des esprits ingrats n'ont semé leurs labeurs.  
Si voz sens eussent creu s'en aller en fumée,  
Ils n'eussent tant sué pour la grand renommée.  
Les pointes de Memphis, ses grands arcs triomphaux,  
Obelisques logeant les cendres aux lieux hauts,  
Les travaux sans utile eslevez pour la gloire,  
Promettoient à voz sens part en cette memoire.

Qu'ay-je dit de la cendre eslevée en haut lieu?  
Adjoustons que le corps n'estoit mis au milieu  
Des bustes (1) ou buchers, mais en cime à la pointe,  
Et, pour montrer n'avoir toute esperance esteinte,  
La face descouverte, ouverte vers les cieux,  
Vuide d'esprit, pour soy esperoit quelque mieux.  
Mais à quoy pour les corps ces despences estranges,  
Si ces corps n'estoient plus que cendres et que fanges?  
A quoy tant pour un rien? A quoy les rudes loix  
Qui arment les tombeaux de franchises et droicts  
Dont vous aviez orné les corps morts de voz peres?  
Appellez-vous en vain sacrez voz cimitieres?

Ces pourtraicts excellens, gardez de pere en filz,  
De bronze pour durer, de marbre, d'or exquis,  
Ont-ils pourtraict les corps, ou l'ame qui s'envolle?  
La royne de Carie a mis pour son Mausole  
Tant de marbre et d'yvoire, et qui plus est encor  
Que l'yvoire et le marbre, ell' a pour son thresor  
En garde à son cher cœur cette cendre commise :  
Son sein fut un sepulchre, et la brave Artemise  
A de l'antiquité les proses et les vers.  
Elle a faict exalter par tout cet univers

(1) *Buste* ou *bust*, synonyme de *bûcher* : lieu où les anciens brûlaient les morts.

Son ouvrage construit d'estoffe nonpareille :

Vous en avez dressé la seconde merveille.

Voz sages auroient-ils tant escrit et si bien

A chanter un erreur, à exalter un rien?

Vous appelez divins les deux où je veux prendre

Ces axiomes vrais : oyez chanter Pymandre,

Apprenez dessous luy les secrets qu'il apprend

De Mercure, par vous nommé trois fois très-grand.

De tout la gloire est Dieu : cette essence divine

Est de l'universel principe et origine :

Dieu, Nature et pensée, est en soy seulement

Acte, nécessité, fin, renouvellement.

A son poinct il conduit astres et influences

En cercles moindres, grands sous leurs intelligences,

Ou anges par qui sont les esprits arrestez,

Dès la huitiesme sphere à leurs corps apprestez,

Demons distributeurs des renaissantes vies

Et des arrests qu'avoient escrit les ancyclies.

Ces officiers du ciel, diligents et discrets

Administrent du ciel les mystères secrets,

Et insensiblement mesnagent en ce monde

De naistre et de finir toute cause seconde.

Tout arbre, graine, et fleur, et beste, tient de quoy

Se resemer soy-mesme et revivre par soy :

Mais la race de l'homme a la teste levée,

Pour commander à tout cherement reservée :

Un tesmoing de Nature à discerner le mieux,

Augmenter, se mesler dans les discours des dieux.

A connoistre leur estre et nature et puissance,

A prononcer des bons et mauvais la sentence.

Cela se doit resoudre et finir hautement

En ce qui produira un ample enseignement,

Quand des divinitez le cercle renouvelle,

Le monde a conspiré que Nature eternelle

Se maintienne par soy, puisse, pour ne perir,

Revivre de sa mort et seiche refleurir.

Voyez dedans l'ouvroir (1) du curieux chemicque (2).

Quand des plantes l'esprit et le sel il pratique,

(1) Atelier, laboratoire.

(2) Chimiste.

Il reduit tout en cendre, en fait lessive, et fait  
 De cette mort revivre un ouvrage parfaict :  
 L'exemplaire secret des idées encloses  
 Au sepulchre ranime et les lis et les roses,  
 Racines et rameaux, tiges, feuilles et fleurs  
 Qui font briller aux yeux les plus vives couleurs,  
 Ayants le feu pour pere et pour mere la cendre :  
 Leur resurrection doibt aux crainctifs apprendre  
 Que les bruslez desquels on met la cendre au vent  
 Se relevent plus vifs et plus beaux que devant.  
 Que si nature faict tels miracles aux plantes  
 Qui meurent tous les ans, tous les ans renaissantes,  
 Elle a d'autres secrets et thresors de grand prix  
 Pour le prince estably au terrestre pourpris ;  
 Le monde est animant, immortel ; il n'endure  
 Qu'un de ses membres chers autant que luy ne dure.  
 Ce membre de haut prix, c'est l'homme raisonnant,  
 Du premier animal le chef-d'œuvre eminent ;  
 Et quand la mort dissout son corps, elle ne tüe  
 Le germe non mortel qui le tout restitüe.  
 La dissolution qu'ont soufferte les morts  
 Les prive de leur sens, mais ne destruit le corps :  
 Son office n'est pas que ce qui est perisse,  
 Bien que tout le caduc renaisse et rajeunisse :  
 Nul esprit ne peut naistre : il paroist de nouveau.  
 L'esprit n'oublie point ce qui reste au tombeau.

Soit l'image de Dieu l'éternité profonde,  
 De cette éternité soit l'image le monde,  
 Du monde le soleil sera l'image et l'œil,  
 Et l'homme est en ce monde image du soleil.

Payens, qui adorez l'image de Nature,  
 En qui la vive voix, l'exemple et l'escriture  
 N'autorise le vray, qui dites : « Je ne croy,  
 Si du doigt et de l'œil je ne touche et ne voy »,  
 Croyez comme Thomas, au moins après la veüe :  
 Il ne faut point voler au dessus de la nue ;  
 La terre offre à vos sens dequoi le vray sentir  
 Pour vous convaincre assez, sinon vous convertir.  
 La terre en plusieurs lieux conserve sans dommage  
 Les corps, si que les filz marquent de leur lignage

Jusques à cent degrez les organes parez  
 A loger les esprits qui furent separez :  
 Nature ne les veut frustrer de leur attente.  
 Tel spectacle en Aran à qui veut se presente.  
 Mais qui veut voir le Caire et en un lieu prefix  
 Le miracle plus grand de l'antique Memphis,  
 Justement curieux et pour s'instruire prenne  
 Autant ou un peu moins de peril et de peine  
 Que le bigot seduit, qui de femme et d'enfans  
 Oublie l'amitié, pour abbreger ses ans  
 Au labour trop ingrat d'un sot et long voyage.  
 Si de Syrte et Charibde il ne tombe au naufrage,  
 Si de peste il ne meurt, du mal de mer, du chaud,  
 Si le corsaire Turc le navire n'assaut,  
 Ne met à sa chiorme (1) et puis ne l'endocrine  
 A coups d'un roide nerf à ployer par l'eschine,  
 Il void Hierusalem et le lieu supposé  
 Où le Turc menteur dict que Christ a reposé,  
 Rid et vend cher son ris ; les sottes compagnies  
 Des pelerins s'en vont, affrontez de vanies (2).  
 Ce voyage est facheux, mais plus rude est celui  
 Que les faux musulmans font encore aujourd'hui,  
 Soit des deux bords voisins de l'Europe et d'Azie,  
 Soit de l'Archipelage ou de la Natolie.  
 Ceux qui boivent d'Euphrate ou du Tygre les eaux  
 Auxquels il faut passer les perilleux monceaux  
 Et percer les brigands d'Arabie deserte,  
 Ou ceux de Tripoli, de Panorme, Biserte,  
 Le riche Ægyptien et les voisins du Nil :  
 Ceux-là vont mesprisant tout labour, tout peril  
 De la soif sans liqueur, des tourmentes de sables  
 Qui enterrent dans soy tous vifs les miserables,  
 Qui à pied, qui sur l'asne ou lié comme un veau  
 A ondes va pelant les bosses d'un chameau,  
 Pour voir le Mecque ou bien Talnaby de Medine  
 Là cette caravanne et bigotte et badine  
 Adore Mahomet dans le fer estendu  
 Que la voute d'aymant tient en l'air suspendu :

(1) Chiourne, galère.

(2) Avanies.

Là se crève les yeux la bande musulmane  
 Pour, après lieu si saint, ne voir chose prophane.

Je donne moins de peine aux curieux payen  
 Des chemins plus aisez, plus faciles moyens.  
 Tous les puissants marchands de ce nostre hemisphere  
 Content pour pourmenoir le chemin du grand Caire.  
 Là prez est la coline où vont de toutes parts,  
 Au point de l'équinoxe, au vingte-cinq de mars,  
 La gent qui, comme un camp, loge dessous la tente,  
 Quand la terre paroist verte, ressuscitante,  
 Pour voir le grand tableau qu'Ezechiel depeint,  
 Merveille bien visible et miracle non feint :  
 La resurrection ; car de ce nom l'appelle  
 Toute gent qui court là, l'un pour chose nouvelle,  
 L'autre pour y chercher avec la nouveauté  
 Un bain miraculeux, ministre de santé.  
 L'œil se plaist en ce lieu, et puis des mains l'usage  
 Redonne aux yeux troublez un ferme tesmoignage.  
 On void les os couverts de nerfs, les nerfs de peau,  
 La teste de cheveux ; on void à ce tombeau  
 Percer en mille endroicts les arenes bouillantes  
 De jambes et de bras et de testes grouillantes.  
 D'un coup d'œil on peut voir vingt mille spectateurs  
 Soupçonner ce qu'on void, muets admirateurs.  
 Ravis en contemplant ces œuvres nonpareilles,  
 Levent le doigt en haut vers le Dieu des merveilles.  
 Quelqu'un d'un jeune enfant, en ce troupeau, voyant  
 Les cheveux crespelus, le teinct fraiz, l'œil riant,  
 L'empoigne ; mais, oyant crier un barbe grise,  
*Ante matharafde kali* (1), quitte la prise.

De peré en filz, l'Eglise a dit qu'au temps passé  
 Un troupeau de chrestiens, pour prier amassé,  
 Fut en pièces taillé par les mains infidelles  
 Et rendit en ce lieu les ames immortelles,  
 Qui, pour donner au corps gage de leurs amours,  
 Leur donne tous les ans leur presence trois jours.  
 Ainsy le Ciel d'accord uni à vostre mere :  
 Ces deux (filz de la Terre) en ce lieu veulent faire

(1) Laisse, tu ne sais ce que c'est.



Votre leçon, daignans en ce point s'approcher  
 Pour un jour leur miracle à vos yeux reprocher.  
 Doncques chacun de vous, pauvres payens, contemple,  
 Par l'effort de raison ou celui de l'exemple,  
 Ce que jadis sentit le troupeau tant prisé  
 Des escrits où nature avoit thesaurisé :  
 Bien que du sens la taye eust occupé leur veüe,  
 Qu'il y ait tousjours eu le voile de la nüe  
 Entr'eux et le soleil, leur marque, leur défaut  
 Vous fasse desirer de vous lever plus haut :  
 Haussez-vous sur les monts que le soleil redore,  
 Et vous prendrez plaisir de voir plus haut encore.  
 Ces hauts monts que je dis sont prophètes, qui font  
 Demeure sur les lieux où les nuages sont.  
 C'est le cayer (1) sacré, le palais des lumières,  
 Les sciences, les arts ne sont que chambrières.  
 Suivez, aimez Sara, si vous avez dessein  
 D'estre filz d'Abraham retirez en son sein :  
 Là les corps des humains et les ames humaines,  
 Unis au grand triomphe aussy bien comme aux peines,  
 Se rejoindront ensemble et prendront en ce lieu  
 Dans leurs fronts honorez l'image du grand Dieu.  
 Resjouissez-vous donc, ô vous, ames celestes !  
 Car vous vous referez de voz piteuses restes :  
 Resjouissez-vous donc, corps gueris du mespris !  
 Heureux, vous reprendrez voz plus heureux esprits.  
 Vous voulustes, esprits, et le ciel et l'air fendre  
 Pour aux corps preparez du haut ciel descendre ;  
 Ce sont du jugement à venir quelques traicts,  
 De l'enfer preparez les debiles pourtraicts ;  
 Ce ne sont que miroërs des peines eternelles :  
 O quels seront les corps dont les ombres sont telles !  
 Atheistes vaincus, vostre infidelité  
 N'amusera le cours de la Divinité ;  
 L'Eternel jugera et les corps et les ames,  
 Les benits à la gloire et les autres aux flammes.  
 Le corps, cause du mal, complice du peché,  
 Des verges de l'esprit est justement touché ;

(1) Cahier.

Il est cause du mal : du juste la justice  
 Ne versera sur l'un de tous deux le supplice.  
 De ce corps les cinq sens ont esmeu les desirs ;  
 Les membres, leurs valets, ont servy aux plaisirs.  
 Encor plus criminels sont ceux-là qui incitent.  
 Or, s'il les faut punir, il faut qu'ils ressuscitent,  
 Je dis plus, que la chair par contagion rend  
 Violence à l'esprit, qui long-temps la deffend.  
 Elle, qui de raisons son ame pille et prive,  
 Il faut que pour sentir la peine elle revive.

N'apportez point icy, Saduciens (1) pervers,  
 Les corps mangez des loups : qui les tire des vers  
 Des loups les tirera. Si on demande comme  
 Un homme sortira hors de la chair de l'homme  
 Qui l'aura dévoré, quand l'homme par la faim  
 Aux hommes a servi de viande et de pain,  
 En vain vous avez peur que la chair dévorée  
 Soit en dispute à deux : la nature ne crée  
 Nulle confusion parmy les elements ;  
 Elle sçait distinguer d'entre les excrements  
 L'ordre qu'elle se garde. Ainsy, elle demande  
 A l'estomach entiere et pure la viande :  
 La nourriture impropre est sans corruption  
 Au feu de l'estomach par l'indigestion,  
 Et Nature, qui est grand principe de vie,  
 N'a-elle le pouvoir qu'aura la maladie ?  
 Elle qui du confus de tout temperament  
 Faict un germe parfaict tiré subtilement,  
 Ne peut-elle choisir de la grande matiere  
 La naissance seconde ainsy que la premiere ?

Enfans de vanité, qui voulez tout poly,  
 A qui le style saint ne semble assez joly,  
 Qui voulez tout coulant et coulez perissables  
 Dans l'éternel oubly, endurez mes vocables  
 Longs et rudes ; et, puis que les oracles saints  
 Ne vous esmeuvent pas, aux philosophes vains  
 Vous trouverez encor, en doctrine cachée,  
 La resurrection par leurs escrits preschée.

Ils ont chanté que quand les esprits bien-heureux,

(1) Sadducéens.

Par la voye du laict, auront fait nouveaux feux,  
 Le grand moteur fera, par ses metamorphoses,  
 Retourner mesmes corps au retour de leurs causes.  
 L'air, qui prend de nouveau tousjours de nouveaux corps,  
 Pour loger les derniers met les premiers dehors,  
 Le feu, la terre et l'eau en font de mesme sorte.  
 Le depart esloigné de la matiere morte  
 Faict son, rond et retourne encor en mesme lieu,  
 Et ce tour rend tousjours la presence de Dieu.  
 Ainsy le changement ne sera la fin nostre :  
 Il nous change en nous-mesme, et non point en un autre,  
 Il cherche son estat, fin de son action.  
 C'est au second repos qu'est la perfection.  
 Les elements muants en leurs reigles et sortes,  
 Rapellent, sans cesser, les creatures mortes  
 En nouveaux changements. Le but et le plaisir  
 N'est pas là, car changer est signe de desir.  
 Mais, quand le ciel aura achevé la mesure,  
 Le rond de tous ses ronds, la parfaicte figure ;  
 Lors que son encyclie (1) aura parfaict son cours  
 Et ses membres unis pour la fin de ses tours,  
 Rien ne s'engendrera : le temps, qui tout consomme,  
 En l'homme amenera ce qui fut fait de l'homme.  
 Lors la matiere aura son repos, son plaisir,  
 La fin du mouvement et la fin du desir.

Quant à tous autres corps qui ne pourront renaistre,  
 Leur estre et leur estat estoit de ne plus estre.  
 L'homme, seul raisonnable, eut l'ame de raison ;  
 Cette ame unit à soy d'entiere liaison  
 Ce corps essentié du pur de la nature,  
 Qui doit durer autant que la nature dure.  
 Les corps des bestes sont de nature excrement,  
 Desquels elle se purge et dispose autrement,  
 Comme materielle estant leur force, et pource  
 Que de matiere elle a sa puissance et sa source,  
 Cette puissance mise en acte par le corps  
 Mais l'ame des humains toute vient du dehors,  
 Et l'homme, qui raisonne une gloire eternelle

(1) *Encyclie* : cercles qui se forment à la surface de l'eau lorsqu'on y laisse tomber un corps.

(Hoste d'éternité), se fera tel comme elle.  
 L'ame, toute divine, eut inclination  
 A son corps, et cette ame à sa perfection.  
 Pourra elle manquer de ce qu'elle souhaite,  
 Oublier ou changer, sans se faire imparfaite ?  
 Ce principe est très-vray que l'instinct naturel  
 Ne souffre manquement qui soit perpetuel.  
 Quand nous considerons l'airain qui s'achemine  
 De la terre bien cuitte en metal, de la mine  
 Au fourneau ; au fourneau on l'affine ; l'ouvrier  
 Le meine à son dessin pour fondre un chandelier.  
 Nul de tous ces estats n'est la fin, sinon celle  
 Qu'avoit l'entrepreneur pour but en sa cervelle.  
 Nostre efformation, nostre dernier repos,  
 Est, selon l'exemplaire, et le but et propos  
 De la cause premiere, ame qui n'est guidée  
 De prototype, estant soy-mesme son idée.  
 L'homme à sa gloire est fait : telle creation  
 Du but de l'Eternel prend efformation.  
 Ce qui est surceleste et sur nos connoissances  
 Partage du très-pur et des intelligences.  
 Si lieu se peut nommer sera le sacré lieu  
 Annobly du changer, habitacle de Dieu.  
 Mais ce qui a servi au monde sousceleste,  
 Quoique très-excellent, suivra l'estat du reste.  
 Vous les cerchastes lors, ore (1) ils vous cercheront,  
 Ces corps par vous ayez encor vous aimeront :  
 Vous vous fistes mortels pour voz pauvres femelles,  
 Elles s'en vont pour vous et par vous immortelles.

Mais quoy ! c'est trop chanter, il faut tourner les yeux,  
 Esblouis de rayons, dans le chemin des cieux :  
 C'est fait : Dieu vient reïgner ; de toute prophetie  
 Se void la periode à ce point accomplie.  
 La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux  
 Naissent des enterrez les visages nouveaux :  
 Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places  
 Sortent les corps nouveaux et les nouvelles faces.  
 Icy, les fondements des chasteaux rehaussez  
 Par les réssucitans promptement sont percez ;

(1) Maintenant.

Icy, un arbre sent des bras de sa racine,  
 Grouiller un chef vivant, sortir d'une poitrine ;  
 Là, l'eau trouble bouillonne, et puis, s'esparpillant,  
 Sent en soy des cheveux et un chef s'esveillant.  
 Comme un nageur venant du profond de son plonge,  
 Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.  
 Les corps par les tyrans autrefois deschirez  
 Se sont en un moment à leurs corps asserrez,  
 Bien qu'un bras ait vogué par la mer escumeuse.  
 De l'Affricque bruslée en Tyle froiduleuse,  
 Les cendres des bruslez volent de toutes parts ;  
 Les brins, plus tost unis qu'ils ne furent espars,  
 Viennent à leur posteau en cette heureuse place,  
 Riants au ciel riant d'une aggreable audace,  
 Le curieux s'enquiert si le vieux et l'enfant  
 Tels qu'ils sont jouiront de l'estat triomphant,  
 Leurs corps n'estant parfaicts ou deffaicts en viellesse :  
 Sur quoy, la plus hardie ou plus haute sagesse  
 Ose presupposer que la perfection  
 Veut en l'aage parfaict son elevation,  
 Et la marquent au poinct des trente-trois années  
 Qui estoient en Jesus closes et terminées  
 Quand il quitta la terre et changea, glorieux,  
 La croix et le sepulchre au tribunal des cieux.  
 Venons de cette douce et pieuse pensée  
 A celle qui nous est aux saints escrits laissée.

Voicy le filz de l'homme et du grand Dieu le filz,  
 Le voicy arrivé à son terme prefix.  
 Des-jà l'air retentit et la trompette sonne,  
 Le bon prend assurance et le meschant s'estonne ;  
 Les vivants sont saisis d'un feu de mouvement,  
 Ils sentent mort et vie en un prompt changement ;  
 En une période ils sentent leurs extrêmes,  
 Ils ne se trouvent plus eux-mesme comme eux-mesmes ;  
 Une autre volonté et autre sçavoir  
 Leur arrache des yeux le plaisir de se voir ;  
 Le ciel ravit leurs yeux : du ciel premier l'usage  
 N'eust peu du nouveau ciel porter le beau visage.  
 L'autre ciel, l'autre terre ont cependant fuy ;  
 Tout ce qui fut mortel se perd esvanouy.

Les fleuves sont seichez, la grand mer se desrobe ;  
 Il falloit que la terre allast changer de robbe.  
 Montagnes, vous sentez douleurs d'enfantements,  
 Vous fuiez comme agneaux, ô simples elements !  
 Cachez-vous changez-vous ; rien mortel ne supporte  
 La voix de l'Eternel, ni sa voix rude et forte.  
 Dieu paroist ; le nuage entre luy et nos yeux  
 S'est tiré à l'escart, il est armé de feux ;  
 Le ciel neuf retentit du son de ses louanges ;  
 L'air n'est plus que rayons, tant il est semé d'anges.  
 Tout l'air n'est qu'un soleil ; le soleil radieux  
 N'est qu'une noire nuict au regard de ses yeux ;  
 Car il brusle le feu, au soleil esclaire,  
 Le centre n'a plus d'ombre et ne suit sa lumière.

Un grand ange s'escrie à toutes nations :  
 « Venez respondre icy de toutes actions :  
 L'Eternel veut juger. » Toutes ames venües  
 Font leurs sièges en rond en la voute des nües,  
 Et là les cherubins ont au milieu planté  
 Un throsne rayonnant de sainte majesté :  
 Il n'en sort que merveille et qu'ardente lumière.  
 Le soleil n'est pas fait d'une estoffe si claire ;  
 L'amas de tous vivans en attend justement  
 La desolation ou le consentement.  
 Les bons du Saint-Esprit sentent le tesmoignage ;  
 L'aise leur saute au cœur et s'espand au visage,  
 Car, s'ils doivent beaucoup, Dieu leur en a fait don :  
 Ils sont vestus de blanc et lavez de pardon.  
 O tribus de Juda ! vous estes à la dextre ;  
 Edom, Moab, Agar, tremblent à la senestre.  
 Les tyrans, abbatus, pasles et criminels,  
 Changent leurs vains honneurs aux tourments eternels.  
 Ils n'ont plus dans le front la furieuse audace  
 Ils souffrent en tremblant l'imperieuse face,  
 Face qu'ils ont frappée, et remarquent assez  
 Le chef, les membres saints qu'ils avoient transpercez  
 Ils le virent lié, le voicy les mains hautes :  
 Ces severes sourcils viennent conter leurs fautes.  
 L'innocence a changé sa crainte en majestés,  
 Son roseau en acier tranchant des deux costés,

Sa croix au tribunal de presence divine.  
 Le Ciel l'a couronné, mais ce n'est plus d'espine :  
 Ores viennent trembler à cest acte dernier  
 Les condamneurs aux pieds du juste prisonnier.

Voicy le grand herault d'une estrange nouvelle,  
 Le messenger de mort, mais de mort eternelle,  
 Qui se cache ? qui fuit devant les yeux de Dieu ?  
 Vous Caiens fugitifs, où trouverez-vous lieu ?  
 Quand vous auriez les vents collez sous vos aisselles  
 Ou quand l'aube du jour vous presteroit ses aisles,  
 Les monts vous ouvreroient le plus profond rocher,  
 Quand la nuict tascheroit en sa nuict vous cacher,  
 Vous enceindre la mer, vous enlever la nûe,  
 Vous ne fuirez de Dieu ni le doigt ni la veüe.  
 Or voicy les lyons de torches acculez,  
 Les ours à nez percez, les loups emmuzelez :  
 Tout s'eslève contre eux : les beautez de Nature,  
 Que leur rage troubla de venin et d'ordure,  
 Se confrontent en mire (1) et se lèvent contr'eux.  
 « Pourquoi (dira le Feu) avez-vous de mes feux,  
 Qui n'estoient ordonnez qu'à l'usage de vie,  
 Faict des bourreaux, valets de vostre tyrannie ? »  
 L'Air encor une fois contr'eux se troublera,  
 Justice au juge saint, trouble, demandera,  
 Disant : « Pourquoy, tyrans et furieuses bestes,  
 M'empoisonnastes-vous de charongnes, de pestes,  
 Des corps de vos meurtris ? » — « Pourquoy, diront les Eaux,  
 Changeastes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux ? »  
 Les Monts, qui ont ridé le front à vos supplices :  
 « Pourquoy nous avez-vous rendu vos precipices ?  
 — Pourquoy nous avez-vous, diront les Arbres, faicts  
 D'arbres délicieux, execrables gibets ? »  
 Nature, blanche, vive et belle de soy mesme,  
 Presentera son front ridé, fascheux et blesme  
 Aux peuples d'Italie et puis aux nations  
 Qui les ont enviez en leurs inventions,  
 Pour, de poison meslé au milieu des viandes,  
 Tromper l'amere mort en ses liqueurs friandes,

(1) En face.

Donner au meurtre faux le mestier, de nourrir,  
 Et soubz les fleurs de vie embuscher (1) le mourir.  
 La terre, avant changer de lustre, se vient plaindre  
 Qu'en son ventre l'on fit ses chers enfans esteindre,  
 En les enterrant vifs, l'ingenieux bourreau  
 Leur dressant leur supplice en leur premier berceau  
 La Mort tesmoignera comment ils l'ont servie ;  
 La Vie preschera comment ils l'ont ravie,  
 L'Enfer s'esveillera ; les calomniateurs  
 Cette fois ne seront faux prevaricateurs :  
 Les livres sont ouverts ; là paroissent les roolles  
 De noz salles pechez, de noz vaines parolles.  
 Pour faire voir du pere aux uns l'affection,  
 Aux autres la justice et l'execution.

Conduicts, Esprit très saint, en cet endroit ma bouche  
 Que par la passion plus exprès je ne touche  
 Que ne permet ta reigle, et que, juge leger,  
 Je n'attire sur moy jugement pour juger.  
 Je n'annonçeray donc que ce que tu annonce,  
 Mais je prononce autant comme ta loy prononce :  
 Je ne marque de tous que l'homme condamné  
 A qui mieux il vaudroit n'avoir pas esté né.

Voicy donc, Antechrist, l'extraict des faicts et gestes  
 Tes fornications, adulteres, incestes,  
 Les pechez où Nature a tourné à l'envers,  
 La bestialité, les grands bourdeaux ouverts,  
 Le tribut exigé, la bulle demandée  
 Qui a la Sodomie en esté concedée ;  
 La place de tyran conquise par le fer,  
 Les fraudes qu'exerça ce grand tison d'enfer,  
 Les empoisonnements, assassins, calomnies,  
 Les degasts des pays, des hommes et des vies,  
 Pour attraper les clefs ; les contracts, les marchez  
 Des diables stipulans subtilement couchez ;  
 Tous ceux-là que Satan empoigna dans ce piège,  
 Jusques à la putain qui monta sur le siège.  
 L'aisné filz de Satan se souviendra, maudit,  
 De son throsne eslevé d'avoir autrefois dit :

(1) Embusquer, cacher, dissimuler.



« La gent qui ne me sert, ains contre moy conteste,  
 Pourrira de famine et de guerre et de peste,  
 Roys et roynes viendront au siège où je me sieds,  
 Le front embas, lescher la poudre sous mes pieds ;  
 Mon regne est à jamais, ma puissance eternelle ;  
 Pour monarcque me sert l'Eglise universelle ;  
 Je maintiens le Papat tout-puissant en ce lieu,  
 Où, si Dieu je ne suis, pour le moins vice-Dieu. »  
 Filz de perdition, il faut qu'il te souviene  
 Quand le serf commandeur de la gend Rhodiene,  
 Veauté, baisa tes pieds, infame serviteur,  
 Puis chanta se levant : « Or laisse, createur. »

Appollyon, tu as en ton impure table  
 Prononcé, blasphemant, que Christ est une fable ;  
 Tu as renvoyé Dieu, comme assez empesché,  
 Aux affaires du ciel, faux homme de peché.

Or il faut à ses pieds ses blasphemés et tiltres  
 Poser, et avec eux les tiars, les mitres,  
 La bannière d'orgueil, fausses clefs, fausses croix,  
 Et la pantoufle aussy qu'on baisé tant de rois.  
 Il se void à la gauche un monceau qui esclatte  
 De chappes d'or, d'argent, de bonnets d'escarlatte :  
 Prelats et cardinaux là se vont despouiller  
 Et d'inutiles pleurs leurs despouilles mouiller.  
 Là faut représenter la mitre hereditaire  
 Dont Jules tiers ravit le grand nom de mystere  
 Pour, mentant et cachant ses tiltres blasphemants,  
 Y subroger le sien escrit en diamands.

A droicte, l'or y est une despouille rare :  
 On y void un monceau des haillons du Lazare.  
 Enfants du siècle vain, filz de la vanité,  
 C'est à vous à traîner la honte et nudité,  
 A crier enruez, d'une gorge embrazée,  
 Pour une goutte d'eau l'ausmosne refusée :  
 Tous voz refus seront payez en un refus.

Les criminelz adonc par ce procès confus,  
 La gueule de l'enfer s'ouvre en impatience  
 Et n'attend que de Dieu la dernière sentence,  
 Qui, à ce poinct, tournant son œil benin et doux,  
 Son œil tel que le montre à l'espouse l'espoux,

Se tourne à la main droicte, où les heureuses veües  
 Sont au throsne de Dieu sans mouvement tendües,  
 Extaticques de joye et franchises de soucy  
 Leur Roy donc les appelle et les faict roys ainsy :

« Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure,  
 Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,  
 Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim  
 Donnastes de bon cœur vostre eau et vostre pain,  
 Venez, races du ciel, venez, esleus du pere ;  
 Voz pechez sont esteints, le juge est vostre frere,  
 Venez donc, bien-heureux, triompher à jamais  
 Au royaume eternel de victoire et de paix. »

A ce mot, tout se change en beautez eternelles,  
 Ce changement de tout est si doux aux fidelles :  
 Que de parfaicts plaisirs ! ô Dieu, qu'ils trouvent beau  
 Cette terre nouvelle et ce grand ciel nouveau !

Mais d'autre part, si tost que l'Eternel faict bruire  
 A sa gauche ces mots, les foudres de son ire,  
 Quand ce juge, et non pere, au front de tant de rois,  
 Irrevocable, pousse et tonne cette voix :

« Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,  
 Qui leur avez versé injures sur injures,  
 Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim  
 Donnastes fiel pour eau et pierre au lieu de pain,  
 Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles  
 Aux gouffres tenebreux des peines eternelles. »  
 Lors ce front qui ailleurs portoit contentement  
 Porte à ceux-cy la mort et l'espouvantement  
 Il sort un glaive aigu de la bouche divine,  
 L'enfer, glouton bruyant, devant ses pieds chemine.  
 D'une laide terreur les damnables transis,  
 Mesmes dès le sortir des tombeaux obscurcis  
 Virent bien d'autres yeux le ciel suant de peine,  
 Lors qu'il se preparoit à leur peine prochaine :  
 Et voicy de quels yeux virent les condamnez  
 Les beaux jours de leur regne en douleur terminez.

Ce que le monde a veu d'effroyables orages,  
 Des gouffres caverneux et de monts de nuages,  
 De double obscurité, dont au profond milieu  
 Le plus creux vomissoit des aquilons de feu,

Tout ce qu'au front du ciel on vid onc (1) de coleres  
 Estoit serenité ; nulles douleurs ameres  
 Ne troublent le visage et ne changent si fort  
 La peur, l'ire et le mal, que l'heure de la mort  
 Ainsy les passions du ciel autrefois veües  
 N'ont peint que son courroux dans les rides des nûes :  
 Voicy la mort du ciel en l'effort douloureux  
 Qui luy noircit la bouche et faict seigner les yeux.  
 Le Ciel gemit d'ahan (2) ; tous ses nerfs se retirent ;  
 Ses poulmons près à près sans relasche respirent.  
 Le Soleil vest de noir le bel or de ses feux ;  
 Le bel œil de ce monde est privé de ses yeux.  
 L'ame de tant de fleurs n'est plus espanouye ;  
 Il n'y a plus de vie au principe de vie.  
 Et, comme un corps humain est tout mort terrassé  
 Dès que du moindre coup au cœur il est frappé,  
 Ainsy faut que le monde et meure et se confonde  
 Dès la moindre blessure au Soleil, cœur du monde.  
 La Lune perd l'argent de son teint clair et blanc,  
 La lune tourne en haut son visage de sang ;  
 Toute estoille se meurt ; les prophetes fidelles  
 Du destin vont souffrir eclyses eternelles ;  
 Tout se cache de peur ; le feu s'enfuit dans l'air,  
 L'air en l'eau, l'eau en terre ; au funebre mesler  
 Tout beau perd sa couleur ; et voicy tout de mesmes  
 A la pasleur d'en haut tant de visages blesmes  
 Prennent l'impression de ces feux obscurcis,  
 Tels qu'on voit au fourneau paroistre les transis.  
 Mais plus, comme les filz du ciel ont au visage  
 La forme de leur chef, de Christ la vive image,  
 Les autres de leur pere ont le train et les traicts,  
 Du prince Belzebud veritables pourtraits.  
 A la premiere mort ils furent effroyables,  
 La seconde redouble, où les abominables  
 Crient aux monts cornus : « O Monts, que faictes-vous ?  
 Esbranlez vos rochers et vous crevez sur nous ;  
 Cachez-nous, et cachez l'opprobre et l'infamie  
 Qui, comme chiens, nous met hors la cité de vie ;

(1) Jamais.

(2) De *ahaner* : éprouver de la fatigue à la suite d'un grand effort.

Cachez-nous pour ne voir la haute majesté  
 De l'Agneau triomphant sur le throsne monté. »  
 Ce jour les a pris nuds, les estouffe de craintes  
 Et de pires douleurs que les femmes enceintes.  
 Voicy le vin fumeux, le courroux mesprisé  
 Duquel ces filz de terre avoient thesaurisé.  
 De la terre leur mere ils regardent le centre :  
 Cette mere en douleurs sent mi-partir son ventre,  
 Où les serfs de Satan regardent fremissants  
 De l'enfer abbayant (1) les tourments renaissans,  
 L'estang de soulfhre vif qui rebrusle sans cesse,  
 Les tenebres espais plus que la nuict espaisse :  
 Ce ne sont des tourments inventez des cagots  
 Et presentez aux yeux des infirmes bigots,  
 La terre ne produit nul crayon qui nous trace  
 Ni du haut paradis ni de l'enfer la face.

Vous avez dict, perdus : « Nostre nativité  
 N'est qu'un sort ; nostre mort, quand nous aurons esté,  
 Changera nostre haleine en vent et en fumée.  
 Le parler est du cœur l'estincelle allumée :  
 Ce feu esteint, le corps en cendre deviendra,  
 L'esprit, comme air coulant, parmy l'air s'espandra ;  
 Le temps avallera de nos faicts la memoire,  
 Comme un nuage espais estend sa masse noire,  
 L'esclaircit, la despart, la desrobbe à nostre œil :  
 C'est un brouillard chassé des rayons du soleil.  
 Nostre temps n'est rien plus qu'une ombrage qui passe,  
 Le sceau de tel arrest n'est point subject à grace. »

Vous avez dit, brutaux : « Qu'il y a en ce lieu  
 Pis que d'estre privé de la face de Dieu ? »  
 Ha ! vous regretterez bien plus que vostre vie  
 La perte de vos sens, juges de telle envie :  
 Car, si vos sens estoient tous tels qui ont esté,  
 Ils n'auroient un tel goust, ni l'immortalité ;  
 Lors vous sçaurez que c'est de voir de Dieu la face,  
 Lors vous aurez au mal le goust de la menace.

O enfans de ce siecle, ô abusez mocqueurs,  
 Employables esprits, incorrigibles cœurs,

(1) Aboyant.

Vos esprits trouveront en la fosse profonde  
 Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.  
 Ils languiront en vain de regret sans mercy.  
 Vostre ame à sa mesure enflera de soucy.  
 Qui vous consola ? L'amy qui se desole  
 Vous grincera les dents au lieu de la parolle.  
 Les Saints vous aimoient-ils ? Un abisme est entr'eux ;  
 Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.  
 Mais n'esperez-vous point fin à vostre souffrance ?  
 Point n'esclaire aux enfers l'aube de l'esperance.  
 Dieu auroit-il sans fin esloigné sa merci ?  
 Qui a peché sans fin souffre sans fin aussy.  
 La clemence de Dieu faict au ciel son office,  
 Il desployé aux enfers son ire et sa justice .  
 Mais le feu ensouphré, si grand, si violent,  
 Ne détruira-t-il pas les corps en les bruslant ?  
 Non, Dieu les gardera entiers à la vengeance,  
 Conservant à cela et l'estoffe et l'essence,  
 Et le feu qui sera si puissant d'operer  
 N'aura pouvoir d'esteindre, ains (1) de faire durer,  
 Et servira par loy à l'eternelle peine.  
 L'air corrupteur n'a plus sa corrompante haleine,  
 Et ne faict aux enfers office d'element ;  
 Celuy qui le nommoit qui est le firmament,  
 Ayant quitté son bransle et motives cadences,  
 Sera sans mouvement, et de là sans nuances.  
 Transis, desesperez, il n'y a plus de mort  
 Qui soit pour vostre mer des orages le port.  
 Que si voz yeux de feu jettent l'ardente veüe  
 A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tüe.  
 Que la mort (direz-vous) estoit un doux plaisir !  
 La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.  
 Voulez-vous du poison ? en vain cest artifice.  
 Vous vous precipitez ? en vain le precipice.  
 Courez au feu brusler, le feu vous gelera ;  
 Noyez-vous, l'eau est feu, l'eau vous embrasera ;  
 La peste n'aura plus de vous misericorde ;  
 Estranglez-vous, en vain vous tordez une corde :

(1) Mais.

Criez après l'enfer, de l'enfer il ne sort  
 Que l'éternelle soif de l'impossible mort.  
 Vous vous peigniez des feux : combien de fois vostre ame  
 Desirera n'avoir affaire qu'à la flamme !  
 Vos yeux sont des charbons qui embrasent et fument,  
 Vos dents sont des cailloux qui en grinçants s'allument.  
 Dieu s'irrite en vos cris et aux faux repentir,  
 Qui n'a peu commencer que dedans le sentir.  
 Ce feu, par vos costez ravageant et courant,  
 Fera revivre encor ce qu'il va devorant ;  
 Le chariot de Dieu, son torrent et sa gresle,  
 Meslent la dure vie et la mort pesle-mesle,  
 Abbayez comme chiens, hurlez en vos tourments,  
 L'abisme ne respond que d'autres hurlements ;  
 Les Satans descouplez d'ongles et dents tranchantes  
 Sans mort deschireront leurs proies renaissantes ;  
 Ces Demons tourmentans hurleront tourmentez ;  
 Leurs fronts seillonneront ferrez de cruautéz ;  
 Leurs yeux estincellans auront la mesme image  
 Que vous aviez baignans dans le sang du carnage ;  
 Leurs visages transis, tyrans, vous transiront,  
 Ils vengeront sur vous ce qu'ils endureront.  
 O malheur des malheurs, quand tels bourreaux mesurent,  
 La force de leurs coups aux grands coups qu'ils endurent !  
 Mais de ce dur estat le point plus ennuyeux,  
 C'est sçavoir aux enfers ce que l'on faict aux cieux,  
 Où le camp triomphant gouste l'aize indicible,  
 Connoissable aux meschants, mais non pas accessible ;  
 Où l'accord très-parfait des douces unissons  
 A l'univers entier accorde ses chansons,  
 Où tant d'esprits ravis esclattent de loüanges.  
 La voix des saincts unis avec celles des anges,  
 Les orbes des neuf cieux, des trompettes le bruict,  
 Tiennent tous leur partie à l'hymne qui s'ensuit :  
 « Sainct, sainct, sainct, le Seigneur ! O grand Dieu des  
armées,  
 De ces beaux cieux nouveaux les voutes enflammées  
 Et la nouvelle terre, et la neufve cité,  
 Hierusalem la saincte, annoncent ta bonté,  
 Tout est plein de ton nom. Syon la bienheureuse

N'a pierre dans ses murs qui ne soit precieuse,  
 Ne citoyen que saint, et n'aura pour jamais  
 Que victoire, qu'honneur ; que victoire, que paix.

« Là nous n'avons besoing de parure nouvelle,  
 Car nous sommes vestus de splendeur eternelle ;  
 Nul de nous ne craint plus ni la soif ni la faim,  
 Nous avons l'eau de grace et des anges le pain ;  
 La pasle mort ne peut accourcir cette vie  
 Plus n'y a d'ignorance et plus de maladie ;  
 Plus ne faut de soleil : car la face de Dieu  
 Est le soleil unique et l'astre de ce lieu.  
 Le moins luisant de nous est un astre de grace,  
 Le moindre a pour deux yeux deux soleils à la face ;  
 L'Éternel nous prononce et crée de sa voix  
 Roys, nous donnant encor plus haut que nom des roys :  
 D'estrangers il nous fait ses bourgeois, sa famille,  
 Nous donne un nom plus doux que de filz et de filles.

Mais aurons-nous le cœur touché de passions  
 Sur la diversité ou choix des mansions ? (1)  
 Ne doit-on point briguer la faveur demandée  
 Pour la droicte ou la gauche au fils de Zebedée ?  
 Non, car l'heur d'un chacun en chacun accomply  
 Rend de tous le desir et le comble remply ;  
 Nul ne monte trop haut, nul trop bas ne devale (2),  
 Pareille imparité en difference esgalle.

Icy bruit la Sorbonne, où les docteurs subtils  
 Demandent : « Les esleus en leur gloire auront-ilz,  
 Au contempler de Dieu, parfaicte connoissance  
 De ce qui est de luy et toute son essence ? »  
 Ouy de tout, et en tout, et non totalement,  
 Ces termes sont obscurs pour nostre enseignement ;  
 Mais disons simplement que cette essence pure  
 Comblera de chacun la parfaicte mesure.

Les honneurs de ce monde estoient hontes au prix  
 Des grades eslevez au celeste pourprix ;  
 Les thresors de là haut sont bien d'autre matière  
 Que l'or, qui n'estoit rien qu'une terre estrangère.  
 Les jeux, les passe-temps et les esbats d'icy

(1) Demeures.

(2) Descend.

N'estoient qu'amers chagrins, que colere et souey  
 Et que gehennes, au prix de la joye eternelle,  
 Qui sans trouble, sans fin, sans change, renouvelle.  
 Là sans tache on verra les amitez fleurir :  
 Les amours d'icy bas n'estoient rien que haïr  
 Au prix des hauts amours dont la sainte armonie  
 Rend une ame de tous en un vouloir unie :  
 Tous nos parfaicts amours reduicts en un amour,  
 Comme nos plus beaux jours reduicts en un beau jour.

On s'enquiert si le frere y connoistra le frere,  
 La mere son enfant et la fille son pere,  
 La femme le mary : l'oubliance en effect  
 Ne diminuera point un estat si parfait.  
 Quand le Sauveur du monde en sa vive parole  
 Tire d'un vray subject l'utile parabole,  
 Nous presente le riche en bas precipité,  
 Le Mendiant Lazare au plus haut lieu monté,  
 L'abysme d'entre deux ne les fit mesconnoitre,  
 Quoy que l'un fust hideux, enluminé pour estre  
 Seiché de feu, de soif, de peines et d'ahan,  
 Et l'autre rajeuni dans le sein d'Abraham.  
 Mais plus ce qui nous fait en ce royaume croire  
 Un sçavoir tout divin surpassant la memoire,  
 D'un lieu si excellent il parut un rayon,  
 Un portraict raccourcy, un exemple, un crayon,  
 En Christ transfiguré : sa chere compagnie  
 Connut Moyse non veu et sçeut nommer Elie ;  
 L'extaze les avoit dans le ciel transportez,  
 Leurs sens estoient changez, mais en felicitez.

Adam, aiant encor sa condition pure,  
 Connut des animaux les noms et la nature,  
 Des plantes le vray suc, des metaux la valeur.  
 Et les esleus seront en un estre meilleur.  
 Il faut une aide en qui cest homme se repose,  
 Les saints n'auront besoing d'aide ni d'autre chose  
 Il eut un corps terrestre et un corps sensuel,  
 Le leur sera celeste et corps spirituel,  
 L'ame du premier homme estoit ame vivante,  
 Celles des triomphans sera vivifiante :  
 Adam pouvoit pecher et du peché perir,



Des saints ne sont sujets à pecher ni mourir.  
 Les saints ont tout.; Adam receut quelque defense,  
 Satan put le tenter ; il sera sans puissance.  
 Les esleus sçauront tout, puis que celuy qui n'eut  
 Un estre si parfait toute chose connut.  
 Diray-je plus ? à l'heur de cette souvenance,  
 Rien n'ostera l'acier des ciseaux de l'absence.  
 Le triomphant estat sera franc anobly  
 Des larecins du temps, des ongles de l'oubly :  
 Si que la connoissance et parfaite et seconde  
 Passera de beaucoup celle qui fut au monde.  
 Là sont frais et presents les bienfaits, les discours,  
 Et les plus chauds pensers, fusils (1) de nos amours.

Mais ceux qui en la vie et parfaite et seconde  
 Cherchent les passions et les storges (2) du monde,  
 Sont esprits amateurs d'espaisse obscurité  
 Qui regrettent la nuict en la vive clarté ;  
 Ceux-là, dans le banquet où l'espoux nous invite,  
 Redemandent les aulx et les oignons d'Ægypte,  
 Disants, comme bergers : « Si j'estois roy, j'aurois  
 Un aiguillon d'argent plus que les autres rois. »

Les Apostres ravis en l'esclat de la nûe  
 Ne jettoient plus ça bas ni memoire ni veüe ;  
 Femmes, parents, amis, n'estoient pas en oubly,  
 Mais n'estoient rien au prix de l'estat anobly  
 Où leur chef rayonnant de nouvelle figure  
 Avoit haut enlevé leur cœur et leur nature,  
 Ne pouvant regretter aucun plaisir passé,  
 Quand d'un plus grand bonheur tout heur fut effacé  
 Nul secret ne leur peut estre lors secret, pource  
 Qu'ils puisoient la lumiere à sa premiere source :  
 Ils avoient pour miroir l'œil qui fait voir tout œil,  
 Ils avoient pour flambeau le soleil du soleil.  
 Il faut qu'en Dieu si beau toute beauté finisse,  
 Et, comme ont feinct jadis les compagnons d'Ulysse  
 Avoir perdu le goust de tous friands appas,  
 Ayant faict une fois de Lothos un repas,

(1) Vieux sens : « petite pièce d'acier avec laquelle on bat la pierre à feu pour allumer l'amadou. » (Littré.)

(2) Soucis.

Ainsy nulle douceur, nul pain ne faict envie  
 Après le Man (1), le fruit du doux arbre de vie :  
 L'ame ne souffrira les douptes pour choisir,  
 Ni l'imperfection que marque le desir.

Le corps fut vicieux qui renaistra sans vices,  
 Sans taches, sans porreaux (2), rides et cicatrices ;  
 En mieux il tournera l'usage des cinq sens.

Veut-il souefve odeur ? il respire l'encens  
 Qu'offrit Jesus en croix, qui, en donnant sa vie,  
 Fut le prestre, l'autel et le temple et l'hostie.  
 Faut-il des sons ? le Grec qui jadis s'est vanté  
 D'avoir ouy les cieux, sur l'Olympe monté,  
 Seroit ravy plus haut quand cieux, orbes et poles  
 Servent aux voix des saints de luths et de violes.  
 Pour le plaisir de voir, les yeux n'ont point ailleurs  
 Veu pareilles beautez ni si vives couleurs.

Le goust qui fit chercher des viandes estranges  
 Aux nopces de l'Agnau trouve le goust des Anges  
 Nos metz delicieux, toujours prests sans apprests :  
 L'eau du rocher d'Oreb, et le Man tousjours frais :  
 Nostre goust, qui a soif, est si souvent contraire,  
 Ne gousterá l'amer doux, ni la douceur amère ;  
 Et quel toucher peut estre, en ce monde, estimé  
 Au prix des doux baisers de ce filz bien aimé ?  
 Ainsy, dedans la vie immortelle et seconde  
 Nous aurons bien les sens que nous eusmes au monde,  
 Mais, estant d'actes purs, ils seront d'action  
 Et ne pourront souffrir infirme passion :  
 Purs en sujet, très purs en Dieu, ils iront prendre  
 Le voir, l'odeur, le goust, le toucher et l'entendre ;  
 Au visage de Dieu seront nos saints plaisirs,  
 Dans le sein d'Abraham fleuriront nos desirs,  
 Desirs, parfaicts amours, hauts desirs sans absence,  
 Car les fruits et les fleurs n'y font qu'une naissance.

Chetif, je ne puis plus approcher de mon œil  
 L'œil du ciel ; je ne puis supporter le soleil.  
 Encor tout esbloüy, en raisons je me fonde  
 Pour de mon ame voir la grand'ame du monde,

(1) La manne. la nourriture céleste.

(2) *Porreau* ou *poireau* : sorte de verrue.

Sçavoir ce qu'on ne sçait et qu'on ne peut sçavoir,  
Ce que n'a ouy l'oreille et que l'œil n'a peu voir :  
Mes sens n'ont plus de sens, l'esprit de moy s'envolle,  
Le cœur ravy se taist, ma bouche est sans parole :  
Tout meurt, l'ame s'enfuit et reprenant son lieu,  
Extaticque, se pasme au giron de son Dieu.



## TABLE

---

NOTICE . . . . .	7
AUX LECTEURS . . . . .	13
PRÉFACE. — L'auteur à son livre. . . . .	21
Livre I. — Misères . . . . .	33
— II. — Princes . . . . .	65
— III. — La Chambre dorée . . . . .	89
— IV. — Les Feux . . . . .	111
— V. — Les Fers . . . . .	139
— VI. — Vengeances . . . . .	165
— VII. — Jugement . . . . .	189





# DATE DUE

MAR 20 1995			
NOV 09 2006			
OCT 20 2006			
SEP 18 0			
AUG 30 2010			
AUG 11 2011			
<del>FEB 10 2011</del>			





3 1197 00552 0736

